XIII

LEGAT.

Ex legato Dnd. Equitis Antonii

Francisci de Marmis

VOS
TRIA
LSOS
&c.

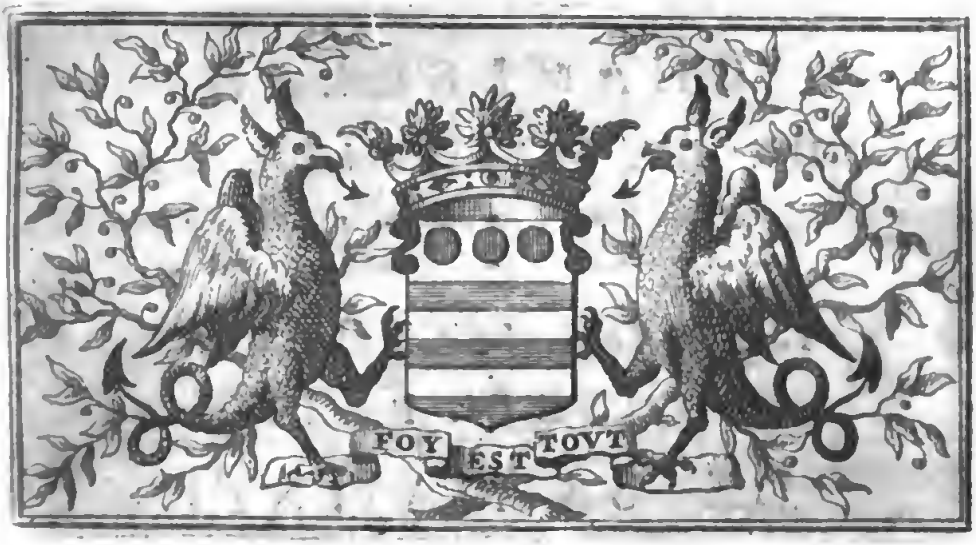
VOYAGE
ET
AVANTURES
DE
FRANCOIS LEGUAT,
& de ſes Compagnons,
EN DEUX ISLES DESERTES
DES
INDES ORIENTALES.

Avec la Rélation des choſes les plus remarquables qu'ils ont obſervées dans l'Iſle MAURICE, à BATAVIA, au Cap de BONNE-ESPERANCE, dans l'Iſle St. HELENE, & en d'autres endroits de leur Route.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Chez DAVID MORTIER, Marchand Libraire.
MDCCVIII.



A

TRES-HAUT ET TRES-PUISSANT

SEIGNEUR,

MESSIRE HENRI DE GREY,

MARQUIS ET COMTE

DE KENT;

COMTE DE HARROLD

VICOMTE DE GOODRITH; &c.

PAIR DE LA

GRAND' BRETAGNE.

CHAMBELLAN
DE LA MAISON DE LA
REINE,
L'UN DES SEIGNEURS DU
CONSEIL PRIVE'
DE SA MAJESTE'
GOUVERNEUR DE LA PROVINCE
DE HEREFORD.
&c. &c.

MONSEIGNEUR,

LEs perſonnes capables, à qui j'ai communi-

niqué cette Rélation, m'ayant unanimement assuré que, malgré ses défauts, ils espéroient qu'elle seroit favorablement reçuë du Public, je me suis abandonné à leurs sentimens, en consentant qu'elle fût imprimée. Et cette approbation m'a déterminé aussi, MONSEIGNEUR, dans le dessein craintif où j'étois, de pré-

ſenter ce petit Livre à VÔTRE GRANDEUR. Quelque ſuportable qu'on l'ait trouvé, je n'ai pas la préſomption de penſer qu'il mérite de Vous être offert: Mais, MONSEIGNEUR, s'il n'en eſt pas abſolument indigne; s'il eſt tel que Vous puiſſiez ne dédaigner pas de Vous en faire quelque amuſement, dans les momens de Vôtre loiſir;

Que

Que Vôtre Bonté pardonne, s'il lui plaît, à la liberté que j'ai priſe! qu'elle excuſe, je l'en ſuplie avec une ſoumiſſion profonde, ſi je n'ai pu réſiſter à des conſeils qui ont flatté mon déſir!

VÔTRE GRANDEUR me fera, ſans doute, la juſtice de croire que mon intention eſt bonne, quand même elle ſeroit accom-

 pagnée

pagnée de quelque ſorte de témérité. Je ſais, MONSEIGNEUR, que les hauts Titres que Vous portez, ne ſont que très-peu de choſe, en comparaiſon de la Nobleſſe immémorialement illuſtre de vôtre Sang. Je ſais que Vos grands Emplois ſont des récompenſes glorieuſes de Vôtre zéle & de Vos Services pour SA MA-

MAJESTÉ, & pour l'ETAT. Je ſais que la Splendeur de Vos Dignitez, & de Vos Richeſſes, céde infiniment à l'éclat de Vos Héroïques Vertus; malgré celle qui retient quelquefois les autres, & qui les fait regner en ſecret, au fond de Votre cœur. Je ſais, en un mot, que Vos Qualitez éminentes, ſont au deſſus de mes

foibles Loüanges ; & que mon devoir eſt de les admirer, plûtôt que de penſer à les décrire ; bien loin de n'avoir pas une extrême vénération pour elles.

Après ces proteſtations, MONSEIGNEUR, j'eſpere que Vous ferez grace aux manquemens de mon Epître, & de mon Hiſtoire : Et qu'après m'avoir

vû trainer une triſte vie, pendant trois ans entiers, dans l'Iſle affreuſe de mon Exil, ſous la Tyrannie intereſſée d'un cruel petit Dominateur ; VOTRE GRANDEUR voudra bien m'acorder ſa généreuſe & puiſſante Protection, dans la plus floriſſante Iſle du monde, où la bonne Providence m'a enfin heureuſement conduit ;

EPITRE.

& où je ne ceſſerai jamais de lui adreſſer mes vœux, pour Votre abondante & éternelle Prospérité : Etant avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Le 7. Octobre
A Londres.
1707.

DE VÔTRE GRANDEUR,

Le très-humble, & très-obeïſſant Serviteur.

FRANÇOIS LEGUAT.

PREFACE.

QU'ON diſe tout ce qu'on voudra contre les Préfaces: Pour moi, je les lis toûjours avec utilité. Vouloir ſe priver d'une choſe ſi néceſſaire, c'eſt quitter une bonne mode, au péril de la Commodité, & de la Raiſon. Celui qui s'expoſe à la Multitude, ſe met dans un ſi grand danger, quelque juſte que ſoit ſon deſſein, & quelque bon que ſoit ce qu'il exe-

cute,

cute, qu'il eſt de ſa prudence de ne rien négliger, pour bien diſpoſer les eſprits des Lecteurs, & pour prévenir les mauvais effets de l'ignorance, & de la malice. Mais ſi l'Auteur ſe conduit ainſi pour ſon propre interêt, il me ſemble que ceux qui veulent bien lire ſon Livre y rencontrent auſſi le leur. Puis qu'on leur applanit le chemin, qu'on les éclaire, & qu'on leur rend aiſées, beaucoup de choſes qu'ils auroient trouvées difficiles. Quoi qu'il en ſoit, bon & équitable Lecteur, je vous prie de permettre que j'aye ici un petit entretien avec vous, avant que vous liſiez la Rélation que je vous préſente.

Quand nous nous embarquâ-

mes

mes dans nôtre *Hirondelle*, à *Amſterdam*, mes Compagnons de fortune & moi; une foule de nos Amis nous accompagnerent, & parmi leurs derniers adieux, ils ne ſe laſſérent point de nous crier de loin, tant qu'ils nous aperçurent encore, qu'ils nous conjuroient de leur mander de nos nouvelles; & de remplir nos Lettres, de toutes les circonſtances de nos Avantures. Je formai, dans ce moment-là, le deſſein de les ſatisfaire; mais vous verrez, par la lecture de nôtre Hiſtoire, que mon intention n'a pû être executée. Après mon retour, je ne pus ni leur refuſer la demande qu'ils me firent de leur communiquer mon Journal; ni m'exempter de leur répon-

répondre ſur cent & cent choſes que je n'y avois pas inſérées, mais dont j'avois la mémoire toute récente. Je ne crois pas m'être une ſeule fois rencontré, depuis ce temps-là, avec aucune perſonne de ma connoiſſance, qui ne m'ait fait une infinité de queſtions, & qui n'ait volontiers écouté mes réponſes. Même, pour dire naïvement la vérité, je me ſuis quelquefois trouvé importuné par toutes ces demandes.

Pour me délivrer de ce petit embarras, il me vint un jour dans l'eſprit, que ſi je faiſois un narré écrit, de mon Voyage & de mes Avantures, je m'épargnerois la peine de parler beaucoup, en communiquant

ce

ce Récit à ceux de mes Amis qui le voudroient voir.

Effectivement, je me mis à écrire. Je n'eûs pas ſi tôt achevé, que ces Mémoires coururent le monde. Quand on me les rendoit, il me ſembloit que j'apercevois un certain air content, dans le viſage de ceux qui les avoient lûs, dont je tirois un augure qui me plaiſoit. Je voyois qu'on s'intereſſoit à toutes les choſes qui m'étoient arrivées; & même on me diſoit, *Faites imprimer cela; ne craignez point, le Livre ſera joli: Il faut être modeſte, mais il ne faut pas avoir trop de timidité. Il y a là dedans quelque choſe d'extraordinaire & de ſingulier, qui plaît à tout le monde.*

de. Croyez vos amis, & publiez cette Rélation.

On m'a ainſi tenté, & perſuadé. Il y a une choſe fort vraye que l'on ajoûtoit, & qui a beaucoup contribué à vaincre ma répugnance. C'eſt qu'on me nommoit un grand nombre de Faux-Voyages, & même aſſez mal inventez, qui ne laiſſoient pas de ſe débiter. En effet, diſois-je en moi-même, Tel, & Tel, (je réſiſte à peine à l'envie d'en nommer quinze ou vingt) tel & tel Téméraire, a eû l'audace d'impoſer au Public, & de lui mettre en main de fourberies ridicules, qui ont été reçuës; pourquoi donc ne ſeroit-il pas permis à un honnête homme de raconter des choſes vrayes,

& dont il y a quelque uſage à faire ? De miſerables Romans, avec leurs fables mal-ajuſtées trouvent des Acheteurs ; pourquoi mon Roman véritable auroit-il une deſtinée plus malheureuſe ?

J'entens ici le Lecteur critique. Il y a, dit-il, maniere d'exprimer les choſes. Une Relation bien écrite eſt lûë avec plaiſir, quand même elle ſeroit un peu badine, ou un peu Romaneſque. On demande aujourd'hui une perfection de Langage, avec plus d'empreſſement, & avec plus de ſévérité que jamais. Les petits *Riens* de M. l'Abbé de *Choiſi*, par exemple, dans ſon *Voyage de Siam*, ont une grace incomparable ; ils

ont des agrémens préférables, à beaucoup de Matériaux précieux. *Nous mouillons. On appareille. Le vent prend courage. Robin eſt mort. On dit la Meſſe. Nous vomiſſons.* Ces petits mots, qui ſont la moitié du Livre, ſont d'un prix qui ne ſe peut dire : ce ſont des Sentences. Cela eſt ſi fin, ſi joli, qu'on le doit plus aimer que des Découvertes. Et vous, Gentilhomme Campagnard qui racontez vos affaires *groſſo modo* ; qui dites tout bonnement ce que vous avez vû, ou ce que vous avez entendu, ſans fard, & ſans façon ; eſt-ce que vous iriez vous imaginer que vôtre Hiſtoire, veritable, ſinguliere, morale même, & politique

tant

qu'il vous plaira, doive entrer en comparaiſon d'un Livre bien écrit?

J'avoüe le fait. Je ne ſuis ni Auteur poli, ni Auteur, du tout; & je n'ai jamais crû que je le deviendrois, juſqu'à ce que j'aye été comme forcé de céder à des importunitez qui ont duré cinq ou ſix ans. Il eſt vrai, & très-vrai, que je ſuis bien éloigné d'avoir le rare talent de M. l'Abbé de *Choiſi*, ſa délicateſſe eſt extrême ſans doute: il écrit poliment, & la fine naïveté de ſon *Pâque aproche*; de ſes, *Calme tout plat*; *Je ne voi que de l'eau*; *La même chanſon*; *Rien à vous dire*; eſt un ragoût nouveau qui plaît, & qui captive; au lieu que ces ſortes d'Aſ-

ſaiſonnemens exquis me ſont inconnus. La ſimple VERITE', toute nue, & la SINGULARITE' de nos Avantures ſont le corps & l'ame de ma Rélation. Mais puiſque le Prince de l'Eloquence Romaine a loüé *Ceſar*, (ou l'Auteur de ſes *Commentaires*,) d'avoir écrit ſans aucun artifice, & ſans ornement; j'eſpére que je rencontrerai auſſi des gens d'un goût paſſable, qui ſans rien diminuer du prix de la Simplicité *rare* de M. l'Abbé de *Choiſi*, ſouffriront volontiers auſſi ma Simplicité *commune*.

Cette naïveté ſi naïve a ſon fard : Et on ſait que les Habitans de la République des Lettres, comme ceux de la Friperie, mettent en uſage diverſes ſortes de Luſtres. Je

Je ſais auſſi qu'un Manteau Latin, Manteau commode & vénérable, eſt quelquefois d'un heureux ſecours à des gens qui n'ont rien à dire, & qui veulent brouiller du papier ; de même que la gentilleſſe d'un Style éveillé & badin ; l'invention de la fable ; & celle des Rimes, ſervent de couverture à quantité d'autres. *Juvenal* & *Boileau* ſont en droit de chanter goguettes à qui bon leur ſemble, & les plus chetifs Rimailleurs avec eux.

Si mon Voyage étoit écrit en Hébreu, je ſuis bien aſſuré, qu'il iroit pour le moins du pair, avec celui de Rabbi *Benjamin*. Et s'il étoit ſeulement en Latin, entrelardé de Grec, *à la Montfauconne*, avec deux petits

d'*Arabe* pour Saupiquet ; il eſt indubitable que ſi les Lecteurs me manquoient, j'aurois du moins des Admirateurs. Car, veut-on débiter impunément, & même avec ſuccès, cent inutilitez, cent fadaiſes, cent divers fatras de Literature inſipide, cent copies de ce que les autres ont dit & redit, cent menſonges, & cent invectives? Le ſecret eſt de dire tout cela en Latin, ou de le dire en vers.

Voyez certain Révérend Pere de nôtre connoiſſance ; Tout ſon Livre eſt parſemé de fautes ; de choſes mal choiſies ; de répétitions dégoutantes ; de néans, ou de babioles ; d'inſultes pédantesques ; de contradictions injurieuſes & mal fondées ;

dées ; mais tout cela eſt exprimé en Latin. Ce Docteur vouloit abſolument donner une Rélation de ſon Voyage, à l'imitation du P. *Mabillon* dont il eſt l'Ecolier ; Et comme pour toute Nouveauté, il n'avoit que des Catalogues de Bulles & de Décrétales, ou d'autres Piéces de bas alloi cent fois épluchées, & cent fois rebutées ; avec le Manuſcrit, juſqu'ici mépriſé, du pauvre *Vacca* ; que pouvoit-il faire ? Il pouvoit écrire tolérablement en Latin ; donner à la Rapſodie de ſes bagatelles, un paſſeport Latin, & un habit Latin.

Mais n'auroit-il pas mieux fait d'écrire en ſa propre Langue, d'une maniere judicieuſe, civile,

& ſage ; & d'abréger matiere ? Ou plûtôt, de n'écrire point du tout ? Qu'eſt-ce que la TURBA ERUDITORUM qu'il inſtruit ſi mal, avec une vanité ſi grande, avoit affaire de ſon *Journal* ? Il n'y a là dedans que très-peu de choſe qui mérite d'être envoyé à Meſſ. de *Trevoux*, ou ailleurs ? Avoit-on affaire de ſa Quérelle d'Allemand, & de ſon Triomphe chimérique, ſur le fait de l'Evangile de S. *Marc* écrit de la PROPRE MAIN du Saint, EN LATIN ? Encore, ſi ce *Moine bourru* eût conté modeſtement ſes petites raiſons ! S'il n'eût pas choqué avec autant de ruſticité que d'injuſtice, des gens qui n'ont penſé à lui ni en bien, ni en mal ; & qui ſont en

en état de lui donner la Diſcipline quand bon leur ſemblera!

Pour moi donc, j'écris en François; en mon ſimple François : n'aſpirant, ni à un plus haut degré de beauté de Style, qu'à celui qui eſt néceſſaire pour être entendu ; ni à aucun Langage *ſurnaturel.*

Au reſte, ſouvenez-vous, je vous prie, Lecteur, que des Iſles déſertes n'ont eû garde de me fournir l'ample matiere que les Voyageurs rencontrent ordinairement, dans les Païs habitez, qu'ils viſitent. Je n'ai trouvé ni Villes, ni Temples, ni Palais, ni Cabinets de Raretez, ni Monumens antiques, ni Académies, ni Bibliothéques; ni Peuples, ſur la Religion, la

Langue, le Gouvernement, les Mœurs & Coutumes deſquels, j'euſſe des Obſervations à faire. J'ai déja dit, & je répéterai encore, que ce qui donne quelque valeur, au peu de choſe que j'ai été encouragé de vous préſenter, c'eſt premierement ce qu'il y a de *particulier* & d'*extraordinaire*, dans les Faits, & les Avantures. Habiter deux ans un Déſert; s'en ſauver par merveille; retomber de *Charybde* en *Scylla*, comme dit le Proverbe ancien; ſoufrir mille miſeres, pendant trois nouvelles années, ſur un Rocher ſec, par une Perſécution inouïe; En être délivré contre l'apparence; & le tout, avec des circonſtances étranges: il y a en cela quelque

que choſe de *Singulier*. Secondement, c'eſt la pure & naïve *Vérité* de tout ce que je raconte. Je n'ai point eû la penſée d'embellir mes récits, en exagérant rien, aux dépens de cette Vérité que j'ai toute ma vie reſpectée. Et j'ajoûterai, pour vôtre ſatisfaction, qu'il y a encore deux Témoins vivans de tout ce que j'avance.

Entre les choſes qui ſe raportent par ceux qui ont voyagé les derniers, dans des lieux connus & décrits ; il eſt inévitable qu'il n'y en ait pas quelques unes dont les premiers n'ayent pas déja fait quelque mention. Quoi qu'il en ſoit, à mon égard, lors que je parle du Cap de *Bonne-Eſperance*, de *Batavia*,

& de quelques autres endroits dont pluſieurs Voyageurs ont écrit, je parle des choſes qui m'ont paru dignes d'être remarquées, ſans m'informer beaucoup de ce qui peut en avoir été dit par d'autres. Si, dans ces occaſions, je fais des Remarques qui n'ayent pas la grace entiere de la Nouveauté; en récompenſe, elles ſe trouveront ſans doute accompagnées de circonſtances nouvelles. Car, quand eſt-il arrivé, que deux hommes qui ne ſont pas copiſtes, mais témoins oculaires, & juges des choſes, ayent parlé de la même maniere ſur un même ſujet?

Je finirai par quelques Réflexions ſur trois Difficultez, qui m'ont été faites. Car je ne veux

rien vous diſſimuler, cher Lecteur; ni rien négliger pour vous ſatisfaire.

I. On dit que j'ai des Digreſſions.

Sur cela, je vous prie de conſidérer deux choſes. J'avoüe, qu'en écrivant ces Memoires, il m'eſt ſouvent venu une même penſée qu'à M. l'Abbé de *Choiſi*, de qui nous parlions tout à l'heure. *J'ai du regret*, (dit-il de temps en temps) *que la matiere ne ſe préſente pas, telle que je la déſirerois. ... Je donne ce que j'ai. Je voudrois bien avoir plus de jolies choſes à vous dire.* La vérité eſt que je me ſuis trouvé bien des fois dans un pareil cas. Mes Iſles dépourvuës, ne m'ont pas aſſez fourni

de varieté ; & je confeſſe que pour en trouver, je me ſuis quelquefois un peu écarté.

Cependant, ſi on me rend juſtice, on approuvera, à ce que j'eſpere, la ſeconde réponſe, que j'ai à faire. Il me ſemble que le vrai caractére d'une bonne Rélation, c'eſt de contenir les choſes remarquables que le Voyageur a vûes, qu'il a apriſes, ou qui lui ſont arrivées ; d'une maniere telle, que ſon Lecteur en ſoit informé, comme s'il avoit voyagé lui-même ; comme s'il avoit été témoin de tout. A prendre la choſe ainſi, on peut raporter tout ce qui eſt parvenu à ſa connoiſſance; Converſations, Diſcours, Avantures, Reflexions : bien-entendu, que ce ſoient

ſoient des choſes tellement fournies par le Voyage, qu'on n'eût pû ſe les aquérir autrement. Comme au contraire, ce qu'on pourroit imaginer de meilleur, & de plus agréable, n'entreroit que fort mal à propos, dans une Rélation de cette nature, ſi cela n'étoit né, pour ainſi dire, dans le Voyage, & ne lui appartenoit pas proprement, & indépendemment.

Suivant cette idée, j'ai pû vous raconter au long, ſans ſortir de mon caractere, tout le grand entretien ſur le ſujet des Femmes; de même que tout l'extrait des *Sentences dorées*; ſur les Droits de l'Homme; & preſque toutes les autres choſes, qui paroiſſent s'éloigner du ſujet.

II. Les

II. Les uns m'ont conſeillé de mettre mon Nom ; & les autres ont été d'avis que je ne le devois pas mettre. Ceux-ci ſe fondent ſur un principe d'humilité ou de modeſtie, comme la choſe s'explique d'elle-même. Et les autres prétendent que tout homme qui affirme un fait, eſt dans l'obligation de ſe faire connoître.

Je ſuis tout-à-fait dans ce dernier ſentiment. Je croi que quiconque parle en témoin, doit, comme on dit, décliner ſon Nom. Son devoir eſt, à mon avis, de n'ometre rien de ce qui peut ſervir à perſuader de ſa candeur, & de la très-exacte vérité de tout ce qu'il dit. En mon particulier, j'avouë

vouë que je ne fais aucun cas d'un Voyage ſans nom d'Auteur: Ni même, de la Rélation d'un Voyageur de médiocre réputation, lors même qu'il donne ſon nom, s'il ne produit pas auſſi des témoins; principalement quand il vient de loin. Ne ſait-on pas comment les hommes ſont faits? La tentation eſt grande, à un Voyageur médiocrement fidele, qui ne ſe nomme pas, ou qui n'eſt pas ſoûtenu par des temoignages, de broder un peu ſes hiſtoires pour les rendre plus agréables. Et nous avons tant de preuves de cette vérité, que perſonne ne la peut révoquer en doute.

Je conclus donc une ſeconde fois, que tous ceux qui racontent

au

au Public les choſes rares, & éloignées qu'ils ont vûës, ſont dans la néceſſité indiſpenſable de faire ſavoir clairement, & diſtinctement qui ils ſont; & même, d'inſinuer ſans affectation, toutes les particularitez qui ſont propres à leur aquérir une juſte créance. D'où il s'enſuit naturellement, que les Auteurs de Rélations, qui n'ont point de nom, ſont preſque toûjours, des fripons & des fourbes, qui impoſent au Public; & qui d'ordinaire, ont quelque lâcheté pour principal but.

Tel eſt, aſſurément, l'Auteur d'un miſérable Livre éclos depuis deux ans, ſous le Titre de *Remarques Hiſtoriques & Critiques, faites dans un Voyage d'Italie*

d'Italie en Hollande, l'an 1704. *Contenant les Mœurs de la Carniole, &c.* L'Impudent Anonyme, que l'on connoît, & qui a forgé ce tiſſu de fables, ſelon ſa pratique ordinaire, n'a eû d'autre vûë, après l'eſpoir de quelque vil & honteux profit, que celle d'inſulter, contre toute juſtice, une perſonne qu'il devroit honorer, & qui l'épargne depuis trop long temps. Il eſt bon de faire quelquefois remarquer au Public, certains vilains tours qu'on lui joüe, &. dont il n'y a que peu de perſonnes qui s'aperçoivent.

III. Voici ce qu'on a dit encore. Quand on m'a vû, tantôt malade à mourir, d'un cruel Scorbut: tantôt, perſécuté par des

des armées de Rats : tantôt, exposé à la fureur des Tempêtes de Mer, & des Ouragans : tantôt, servant de joüet à un petit Tyran ; on m'a dit,
„ Pourquoi vous engagiez-vous
„ dans une pareille entreprise ?
„ Ne saviez-vous pas qu'il n'y
„ a rien de plus incertain, ni
„ de plus difficile, que tous ces
„ Etablissemens dans de nou-
„ veaux Mondes, de quelques
„ belles couleurs que ceux qui
„ y ont un interêt particulier
„ les dépeignent ? Et pouviez-
„ vous ignorer les grands tra-
„ vaux, & les grands dangers,
„ qui accompagnent toûjours
„ l'exécution de ces projets-là ?

Voici donc quelle fut ma raison. Après avoir été contraint de

de quitter ma Patrie, avec tant de milliers de mes Freres ; d'abandonner mon petit Héritage, & de m'éloigner pour jamais, ſelon la plus grande apparence, des perſonnes qui m'étoient cheres, ſans trouver dans le nouveau Païs où je fus d'abord tranſporté, le ſecours ſuffiſant que demandoit ma preſſante néceſſité ; je me livrai tout entier, pour ainſi dire, à la Providence. Je me déterminai humblement, & patiemment, à me ſervir du moyen préſent qui m'étoit offert de maintenir, peut-être, ma vie. Las du tracas du Monde, & fatigué des peines que j'y avois ſouffertes, j'en quittai la vanité & le tumulte, ſans aucun regret ; & dans un âge déja

déja avancé, je ſongeai à tâcher de vivre & de mourir en paix, hors de ſes ordinaires ; & fréquens dangers. N'ayant plus rien à perdre, je ne riſquois rien, & je pouvois eſpérer beaucoup. Je pouvois eſperer pour toûjours, le délicieux repos que je n'ai trouvé que pour un temps, dans l'Iſle où j'ai très-doucement paſſé deux années ; & où j'aurois, ſans doute, heureuſement achevé ma courſe, ſi le méchant homme qui nous y conduiſit, ne nous eût pas trahis, & n'eût pas fait échoüer le deſſein qui avoit été formé en *Hollande*.

Après tout, j'ai reſpiré là un air admirable, ſans la moindre altération de ma ſanté. J'y ai été nourri en Prince, dans l'aiſe

ſe & dans l'abondance, ſans pain, & ſans Valets. J'y ai été riche, ſans Diamans, & ſans or; comme ſans Ambition. J'y ai goûté un ſecret & indicible contentement, de ce que j'étois moins expoſé qu'à l'ordinaire, aux tentations de pécher. Recueilli très-profondément en moi-même, mes ſerieuſes réflexions m'ont fait voir là, comme au doit & à l'œil, le néant d'une infinité de choſes qui ſont en grand' vogue parmi les habitans de cette malheureuſe Terre; de cette Terre, où l'Art détruit preſque toûjours la Nature, ſous prétexte de l'embellir: où l'Artifice, pire que l'Art, l'Hypocriſie, la Fraude, la Superſtition, la Rapine exercent un

un tyrannique Empire : Où tout, pour ainſi dire, n'eſt qu'Erreur, Vanité, Déſordre, Corruption, Malice, & Miſere.

Et j'ajoûterai par avance ici, que quelque inconvenient qu'il y eût, à demeurer plus long-temps, dans cette Iſle; ç'a été la force ſeule qui m'en a fait ſortir. Ce n'a été que l'humeur bouillante, la précipitation indomptable, & la témeraire entrepriſe de ſept jeunes gens, inconſiderez EN CELA, qui m'ont arraché de ce tranquille ſéjour.

Mais non, c'eſt l'Ouvrage de la Providence, de cette Providence même qui m'y avoit conduit. C'eſt Elle, qui m'a fait traverſer ſûrement tant d'abymes; & qui après m'avoir garenti, & délivré de mille périls, m'a heureuſement tranſporté de mes Iſles déſertes, dans la vaſte, puiſſante, & glorieuſe Iſle de la GRAND'BRETAGNE, où la charité de ſes généreux Habitans, m'a tendu la main, & a enfin fixé le repos que je pouvois attendre ici bas.

A Londres, le 1. d'Octobre 1707. L E

GO;

IX

LE VOYAGE ET LES AVANTURES DE FRANCOIS LEGUAT GENTILHOMME BRESSAN.

PREMIERE PARTIE.

L'Etat des affaires de la Religion en *France*, m'ayant obligé de chercher quelque moyen d'en ſortir, je me ſervis de celui que la Providence me fournit pour paſſer en *Hollande*; & j'y arrivai le 6. d'Août, l'an 1689.

A peine avois-je commencé à goûter dans cet heureux ſéjour la précieuſe liberté dont j'avois été privé pendant les quatre dernieres années de ma vie, depuis la revocation de l'Edit de *Nantes* en 1685. que j'apris que * M. le Marquis *du Queſne*, ſous le bon plaiſir & ſous la protection de MESSIEURS les ETATS GENERAUX, & de Meſſ. les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, faiſoit des préparatifs pour un établiſſement dans l'Iſle de *Maſcarégne*. Pour cet effet, il armoit à *Amſterdam* deux gros vaiſſeaux ſur leſquels on devoit recevoir *gratis* tous les François Proteſtans Réfugiez qui voudroient être de cette Colonie. La deſcription qui parut alors de cette Iſle, à laquelle on donnoit le non d'*Eden* à cauſe de ſon excellence, m'en donna une ſi bonne opinion, que je fus tenté de l'aller viſiter, reſolu d'y finir mes jours hors des embarras du Monde, ſi j'y trouvois ſeulement une bonne partie des choſes que l'on en diſoit.

La facilité qu'il y avoit à entrer dans cette Colonie, jointe à l'idée du repos & de la douceur dont j'eſperois jouïr dans une ſi belle Iſle, levérent tous les obſtacles qui d'ailleurs ſembloient pouvoir m'arrêter. Je me préſentai donc à Meſſ. les Intereſſez, ils me reçûrent avec bonté, & ils m'honoré-

rent

* *Henri. Abraham* ſon Frere devoit auſſi être de la Compagnie.

rent de la charge, ou du nom de Major du plus grand des deux Vaiſſeaux, (nommé *la Droite.*)

L'embarquement de tout ce qui étoit néceſſaire étant fait, & toutes choſes étant prêtes pour mettre à la voile; comme on n'attendoit plus que le vent pour partir, on apprit que le Roi de *France*, qui avoit autrefois pris poſſeſſion de cette Iſle, envoyoit une Eſcadre de ſept Vaiſſeaux de ce côté-là. L'incertitude où l'on fut du deſſein de cette petite Flotte, & une juſte crainte fondée ſur quelques avis que l'on avoit reçus depuis peu de *France*, furent des motifs aſſez puiſſans pour obliger M. *du Queſne* à desarmer: il aprehendoit d'expoſer au danger de pauvres gens déja aſſez miſerables, dont même la plus grande partie n'étoit compoſée que de femmes, & d'autres perſonnes ſans défenſe. Mais afin d'être pleinement informé des deſſeins de cette Eſcadre, s'il y en avoit, il reſolut d'armer une petite Frégate, & de l'envoyer à la découverte. Quelques perſonnes choiſies la monterent, & furent chargées des ordres qui concernoient le deſſein du Voyage. Ces ordres portoient en ſubſtance :

1. Que l'on eût à viſiter les Iſles qui ſe trouveroient ſur la route du Cap de *Bonne-Eſperance*; & ſur tout, celles de *Martin-Vas*, & de *Triſtan.*

 2. Que

2. Que l'on paſſât enſuite au Cap de *Bonne-Eſperance*, pour y aprendre, s'il étoit poſſible, des nouvelles plus ſûres de l'Iſle d'*Eden*, & du deſſein de l'Eſcadre Françoiſe que l'on diſoit être en Mer.

3. Que l'on prit poſſeſſion de l'Iſle de *Maſcareigne* au nom dudit Marquis, qui étoit autoriſé par les Etats Généraux, en cas qu'il n'y eût point de François.

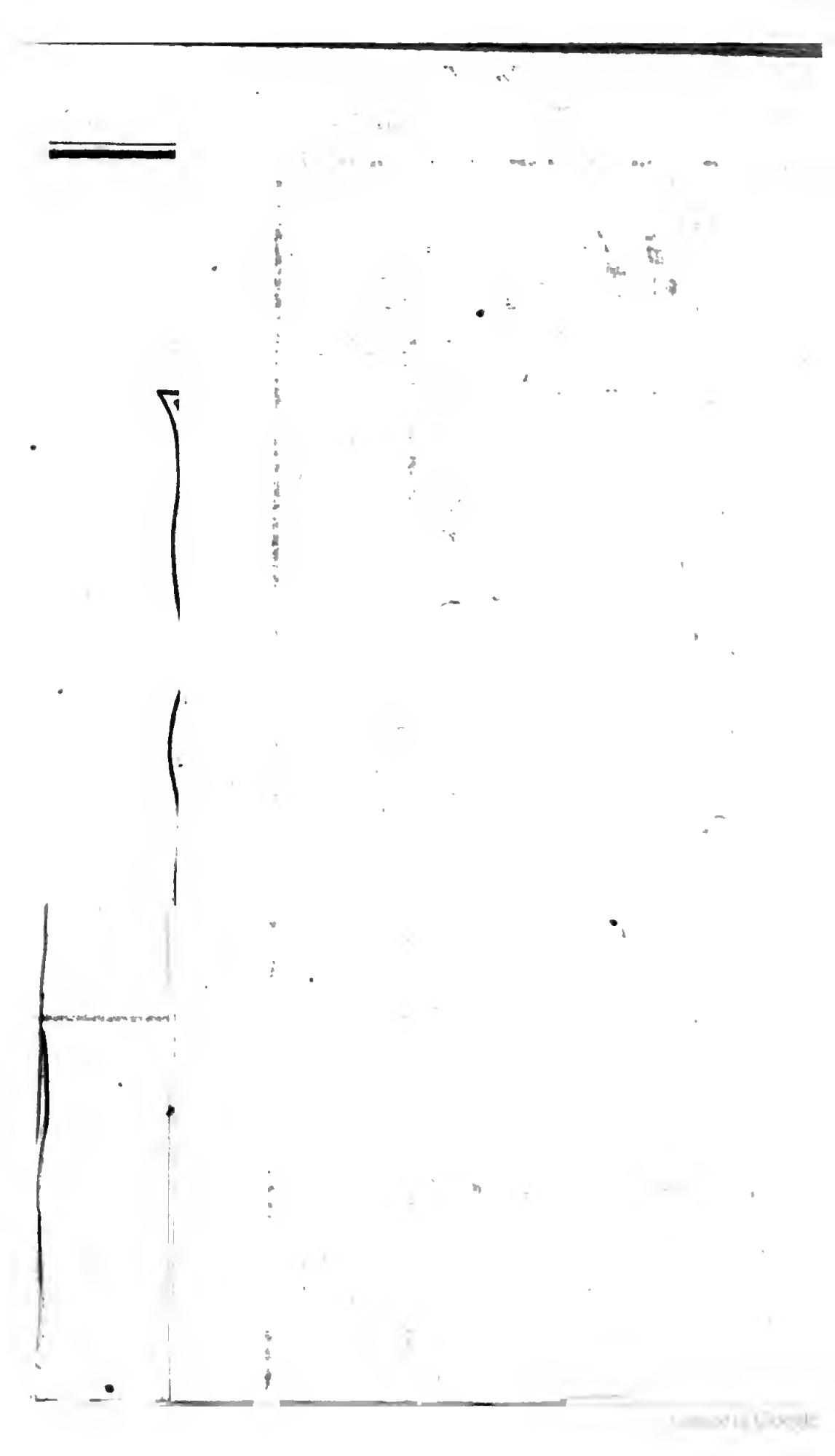
4. Que ſi l'on n'y pouvoit entrer ſans riſquer conſiderablement, on paſſât juſqu'à l'Iſle de *Diego-Ruys*, que nos *François* ont appellée *Rodrigue*.

5. Que ſi l'on jugeoit que cette Iſle fût ſuffiſamment pourvûe des choſes néceſſaires pour faire un quartier d'aſſemblée, & pour la ſubſiſtance de ceux qui voudroient y demeurer, l'on en prit poſſeſſion au nom dudit Marquis.

6. Que l'on renvoyât le Vaiſſeau, après qu'on en auroit déchargé les choſes qui étoient deſtinées pour l'établiſſement de ceux qu'on laiſſeroit dans ce nouveau Monde.

7. Et enfin, que l'on fit une Rélation exacte de l'Iſle dans laquelle on demeureroit, juſqu'à l'arrivée de la Colonie, qui ne tarderoit tout au plus que deux ans, & qui s'empareroit enſuite de l'Iſle d'*Eden*, ſous la protection, & avec des ſecours ſuffiſans de Meſſ. de la Compagnie.

Ce



Ce projet étant formé, on travailla à l'executer avec tant d'ardeur & de promptitude, que le bâtiment fut en état de mettre à la voile en fort peu de tems. On eut ſoin de le munir de toutes les choſes que l'on jugea être néceſſaires pour une ſemblable expédition; & à cauſe de la legereté & de la viteſſe de ce petit vaiſſeau, on le nomma l'*Hirondelle*. Le Pavillon, aux Armes de M. *du Queſne*, avoit pour deviſe celle du ſage Pape *Adrien VI. Libertas, ſine Licentia.* Cette petite Frégate fut montée de ſix pieces de Canon & de dix hommes d'équipage, & commandée par *Antoine Valleau*, de l'Iſle de *Ré*. Mais quand on fut prêt à partir, pluſieurs de ceux qui s'étoient enrollez perdirent courage, ou changerent d'avis; de ſorte que de vingt-cinq que nous étions, nous nous trouvâmes réduits au nombre de dix.

*Paul Be***le*, âgé de vingt ans; fils d'un Marchand de *Mets*.

Jaques de la Caſe, âgé de 30. ans; fils d'un Marchand de *Nérac*: il avoit été Officier dans les Troupes de *Brandebourg*.

Jean Teſtard Droguiſte, âgé de 26. ans; fils d'un Marchand de *S. Quentin* en *Picardie*.

Iſaac Boyer, Marchand, âgé de près de 27. ans; fils d'un Apoticaire d'auprès de *Nérac*.

Jean de la Haye, Orfevre; âgé de 23. ans, de *Roüen*.

Jaques Guiguer, âgé de 20. ans; fils d'un Marchand de Lion.

Jean Pagni, âgé de 30. ans, Proſélyte, & Praticien à *Rouen*.

Robert Anſelin, âgé de 18. ans; fils d'un Meunier, de *Picardie*.

Pierrot âgé de 12. ans; de *Roüen*;

* Et *François Leguat* Ecuyer, âgé de plus de 52. ans, de la Province de *Bourgogne*, que l'on mit à la tête des autres.

Quoi que ce nous fût un ſujet de douleur de nous voir privez, lors que nous nous y attendions le moins, de quinze Compagnons apparemment deſtinez à même fortune, qui nous auroient pû être en ſecours & en conſolation, nous nous abandonnâmes de bon cœur à la Providence, & nous partîmes d'*Amſterdam* le 10. Juillet 1690. Nous arrivâmes le 13. à la rade du *Texel*, & nous y demeurâmes, juſqu'au quatriéme de Septembre ſuivant. Nous remimes à la voile accompagnez de 24. Vaiſſeaux tant *Anglois* que *Hollandois*, & nous prîmes la route du Nord, à la faveur d'un vent Eſt-Sud-Eſt, qui enfloit nos voiles à ſouhait: mais la nuit ſuivante, il devint contraire, & il s'éleva une Tempête, qui ne nous fit pourtant d'autre mal que celui, de nous faire payer à la Mer le tribut accoûtumé. Le 14.

* *P. Thomas* oublié.

14. le vent ayant ſauté au Sud-Oueſt nôtre Amiral tira un coup de canon pour faire tenir route au Nord. Et le lendemain, nous aperçûmes les Iſles de *Schetland*, étant à la hauteur de 29. degrez 42. minutes. Le 18. nous approchâmes de ces Iſles, & nôtre Vaiſſeau mit le Cap au Nord-Nord-Weſt. pour les parer; ce qu'il ne fit pas ſans peine. Nôtre intention étoit de paſſer par les *Orcades* Méridionales, ſans nous éloigner ſi fort vers le Nord, mais le vent ne le permit pas. Celui qui étoit au Gouvernail, & qui ne s'apercevoit pas qu'un courant rapide emportoit le Vaiſſeau, fut bien ſurpris quand il vit un rocher plat qui n'étoit couvert que d'un pied d'eau, & qui n'étoit éloigné que de ſept ou huit braſſes. Il fit un cri d'effroi qui nous ſaiſit tous, & chacun ſe mit à ſe dépouiller, pour tâcher de gagner l'Iſle à la nage. Mais l'eau ſuffiſamment profonde, à côté de ce même rocher, donna paſſage à la pauvre petite Frégate, & nous eûmes le bonheur d'éviter cet Ecueil.

Ceux qui ont été juſqu'à ce bout du Monde, dit un Ancien Auteur, juſqu'à cette fameuſe *Thule* *, ont le droit de mentir impunément, & d'en faire accroire, ſans crainte d'être repris. Et certainement, le nombre de ceux qui ſe ſont mis en poſſeſ-

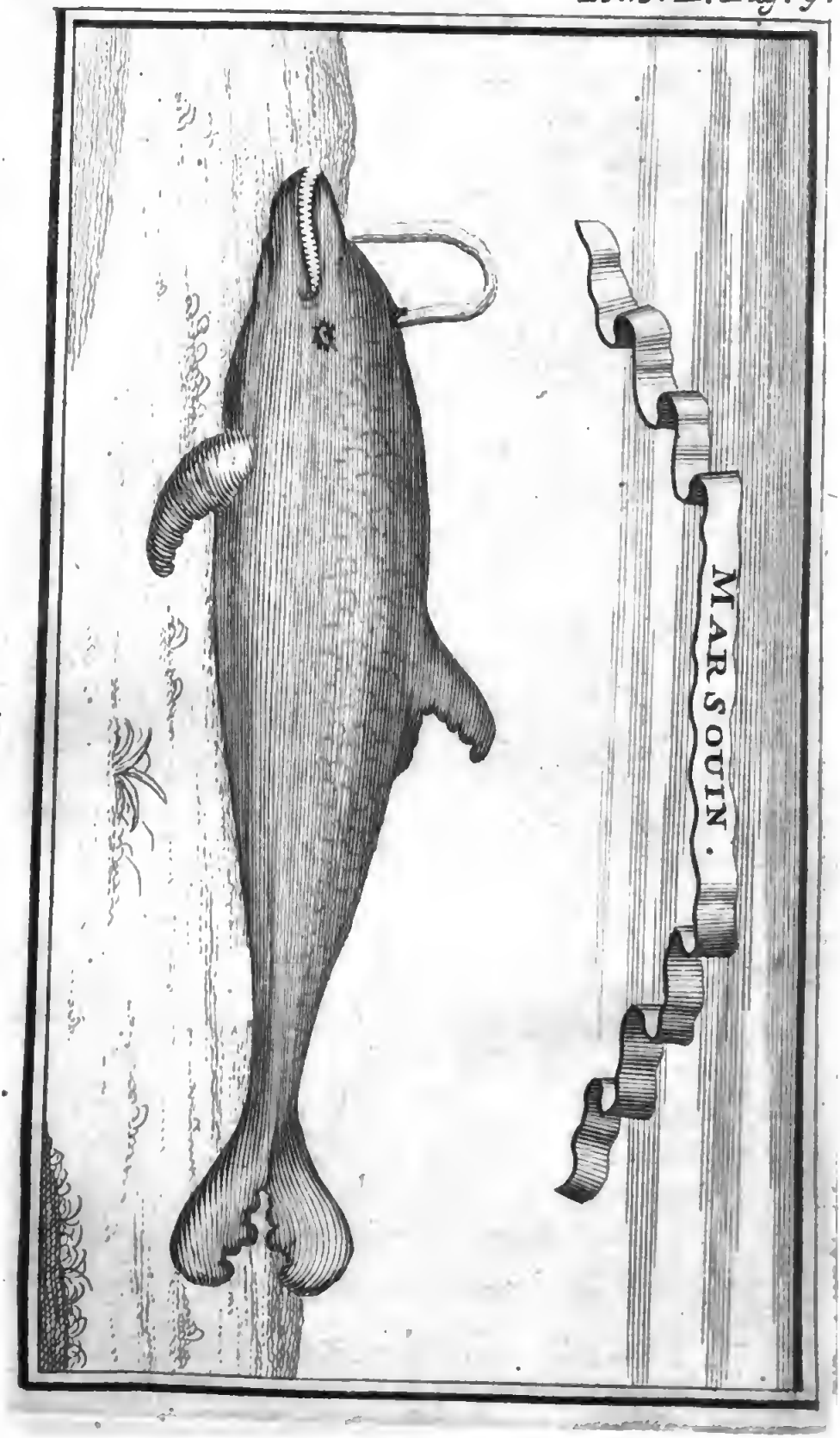
* Schetland.

ſion de ce privilege eſt fort grand : conformément auſſi à nôtre vieux Proverbe, *A beau mentir qui vient de loin.* Pour nous, nous dirons ſcrupuleuſement la Vérité pure, tout comme ſi nous n'avions point été à *Thule.*

Cette Iſle nous fit peur encore, en nous montrant un ſecond rocher, qui s'oppoſoit à nôtre route. Et comme nous étions occupez à nous garantir de ce nouveau danger, un de nos Matelots apperçût un Capre François qui forçoit de voiles, pour nous atraper. On fit la priere, & nous nous préparames à la défenſe; mais nous fûmes aſſez heureux pour échaper auſſi à cet ennemi. Dès que nous eûmes paré le Cap qui nous mangeoit le vent, il ne gagna plus rien ſur nous, & la nuit ſurvenant après ſix heures de fuite, nous déroba à ſa vûe, & favoriſa la fauſſe route que nous fîmes pour nous ſauver. Nous fûmes fortement perſuadez par cette double délivrance dans un même jour, d'une ſinguliere protection de Dieu; & nous lui en rendîmes nos actions de graces.

Le 22. nous prîmes à la main une eſpece de Corlieu qui ſe vint jetter ſur nos voiles. Quantité d'Alloüettes de Mer nous accompagnoient en volant autour de nous.

Le 28. nous paſſâmes en revuë une armée


MARSOUIN.

mée innombrable de Marſouïns, qui nous donna du plaiſir. Il nous ſembloit effectivement qu'ils marchoient en ordre de bataille, & qu'ils ſautoient tour-à-tour, en gardant leurs rangs. Ils venoient vers nous, & ils s'en approcherent ſi bien, qu'on en harponna un : on n'en voulut pas davantage. On les darde avec un trident qui eſt attaché au bout d'une corde. Quand ils ſont percez, ils s'afoibliſſent par la perte de leur ſang, & alors on les enleve facilement. Ces animaux ont le ſang chaud ; & ils portent leurs petits dans le ventre, de même que les Baleines, les Lamentins, & quelques autres poiſſons. Le dedans de leur corps eſt fort ſemblable à celui du Pourceau; mais la chair en eſt huileuſe, & de mauvais goût.

Le 6. d'Octobre nous apperçumes une Eſcadre de treize gros vaiſſeaux de guerre Hollandois, dont l'un ſe détacha pour nous donner la chaſſe, ne nous connoiſſant point. Quand il nous eut atteint, il arbora ſon pavillon & nous le nôtre, & chacun continua ſa route.

Le 22. au clair de la Lune, nous aperçumes les Iſles *Canaries* ; Et là, nous rencontrâmes les vents Aliſez, qui ne nous quitterent, ou que nous ne quittâmes, que vers le 9. Degré. Nous nous croyions, par eſtime, à plus de 50 lieuës au vent de *Pal-*

ma, & nous nous trouvâmes entre *Forteventura* & la grande *Canarie*. Nous côtoyâmes la premiere à *bas bord* tout le long du jour ; & ſur le ſoir, à Soleil couchant nous découvrîmes la grande *Canarie*. Nous la paſſâmes pendant la nuit ſans voir aucun vaiſſeau, quoi que d'ordinaire on y en rencontre, & ſur tout, des *Turcs*. Ils ſe mettent là, en embuſcade, pour attraper les Navires qui vont charger des vins.

Le 28. à la hauteur du 24. Degré 29. minutes, nous vîmes tout autour de nous un grand nombre de Poiſſons volans. J'en conſiderai un avec beaucoup d'exactitude, qui avoit environ dix pouces de long : il y en a peu de plus grands, & beaucoup d'un peu plus petits. Le dos eſt d'un brun rouſſâtre, marqueté de taches bleues, tirant ſur le verd, avec un peu de noir. Le ventre nué de blanc & de bleu ; & les côtez couverts de petites écailles d'un roux obſcur. Les grandes aîles ou nageoires ſont brunes, parſemées de taches de verd de Mer : Les petites ſont d'un gris clair, & la queue auſſi. L'œil eſt grand & élevé ; la prunelle large & bleue, & le reſte blanc. Ce qui eſt pointillé à la tête, eſt griſâtre, & comme une eſpece de chagrin fort rude.

Nos Livres nous repréſentoient ce poiſſon d'une autre maniere, & je ne doute point

point auſſi qu'il n'y en ait de diverſes figures ; Car tout varie dans la Nature. Les chevaux d'*Irlande* ne ſont point faits comme les chevaux de *Friſe* : ni les Vaches de *Kent*, comme celles de *Middleſex*, quoi que ces Provinces ſoient contigues : moins encore comme celles d'*Islande*, qui n'ont point de cornes. Et ſans ſortir de nôtre Eſpece ; autre eſt un *Negre*, autre un *Allemand*, & autre un *Chinois*.

Mais revenons à nos Poiſſons. Un Naturaliſte a nommé celui qui eſt marqué A, *Hirondelle de Mer*, & il lui attribue quantité de proprietez que je laiſſe. Celui que j'ai marqué B eſt appellé *Mulet* dans le Journal de *Sanſon Mathurin*, fameux Pilote de la Mediterranée, qui en a vû dans le Golfe de *Lion*, & ailleurs. Le 3. marqué C. a été tiré du Cabinet du Roi de *Danemark*, où j'ai quelque opinion qu'il n'a pas été fort exactement deſſiné ; car quand ces animaux-là viennent à ſe ſécher, il eſt difficile d'en obſerver la veritable forme. Il s'en trouve qui ont 4. ailes. Ceux que nous avons mangez ont aſſez le goût du hareng.

Ces pauvres petites bêtes, qu'on pourroit prendre pour le Symbole d'une perpetuelle frayeur, ſont auſſi continuellement en fuite ; & en s'élevant, pour ſe ſauver, ils viennent aſſez ſouvent donner dans les voiles. Ils vo-

lent auſſi long temps qu'il reſte de l'humidité dans leurs ailes, qui dès qu'elles ſont ſéches, redeviennent auſſi-tôt nageoires; force leur étant de retomber dans l'eau. Autrement, ils ont ſi grand' peur, qu'ils s'en iroient au bout du monde.

Ces efforts qu'ils font de devenir plûtôt habitans de l'air que de l'eau, ſont pour éviter la perſecution des Dorades & des Bonites qui leur font une guerre éternelle. Mais les pauvres malheureux n'évitent un peril que pour ſe jetter incontinent dans un autre : de cruels Oiſeaux, leurs ennemis irréconciliables, étant toujours au guet, & en groſſes bandes pour les engloutir dès qu'ils entrent dans le nouvel élement où ils croyoient trouver un azyle. Les Marſouïns font la même guerre aux Dorades; & tout cela nous eſt une image de la vie humaine, où l'on eſt en de perpetuels dangers, & où le foible eſt ordinairement la victime du fort.

Comme nôtre vaiſſeau n'avoit pas aſſez de leſt, nous réſolumes d'en aller faire à l'Iſle de *Sel* qui eſt une des Iſles du *Cap-Verd*, & nous la découvrimes le 29. d'Octobre. Le lendemain nous arrivâmes à la rade; & nous jettâmes deux ancres à 8. braſſes, dans une anſe qui eſt au Sud de l'Iſle. Un grand nombre d'oiſeaux de Mer vinrent viſiter nôtre

tre vaiſſeau, & ſe percher ſur nos vergues, où ils ſe laiſſoient prendre à la main. On en mangea quelques-uns, mais on ne les trouva pas fort bons : il y avoit des Fous, des Fregates, des Paille-en-queüe, & quelques autres : j'aurai peut-être lieu de parler de ces animaux-là dans la ſuite. Nous avions eu depuis les *Canaries* une Hirondelle qu'on lâchoit tous les matins, & qui revenoit tous les ſoirs : elle fut tuée là par accident.

Le 31 de bon matin nous allâmes à terre avec nos armes & nos chiens, pour chaſſer. Nous trouvâmes d'abord une prodigieuſe quantité de Boucs, & de chevres ſauvages, que nous découvrîmes facilement de loin, parce que cette Iſle extrémement ſeche, ſans arbre ni brouſſailles, ne produit qu'une herbe fort courte ; du moins dans la grande partie que nous en avons vûe. Nous tuâmes quelques uns de ces chevreaux, & nous les laiſſâmes ſur une hauteur, pour les reprendre au retour de nôtre chaſſe. Nous courûmes deux ou trois heures pour chercher de l'eau, mais il nous fut impoſſible d'en trouver qui ne fut *Somache*, pour parler le langage de nos Matelots, c'eſt-à-dire un peu ſalée ; tellement que nous ſouffrîmes une grande ſoif. Le Soleil eſt là très-ardent, & comme nous ne trouvâmes aucun ombrage, la chaleur nous fut fort in-

commode. Nous creuſâmes en pluſieurs endroits pour trouver de l'eau, & toûjours inutilement. Nous retournâmes donc à nos Chevreaux, & enſuite vers le bord de la Mer où nous arrivâmes fort fatiguez à Soleil couché. En revenant, nous vîmes un cheval parfaitement beau, & fier. C'étoit un Alezan-brûlé, dont les crins & la queue traînoient à terre: jamais cheval n'eût le corps mieux fait, ni l'encolure plus magnifique. Il partit bruſquement, & nous fit voir qu'il avoit bonne jambe. Je ne ſavois quel nom donner à un autre Animal que nous vîmes auſſi, & qui étoit un peu loin. Je croi que c'étoit une eſpece de Chat; mais l'un d'entre nous voulut que ce fût un Renard. Et je ſuis trompé s'il reneontra plus heureuſement que les Traducteurs de nos Pſeaumes, quand ils ont fait dire à *David*, que ſes Ennemis feroient la proye des Renards.

Nous trouvâmes une partie de nôtre Equipage à terre. Ils étoient deſcendus pour attraper quelques Tortues. Nous nous mîmes de nouveau à creuſer en divers endroits avec eux, pour trouver de l'eau douce, mais ce fut en vain. La nuit vint, & nous nous endormîmes ſur le Sable, à la belle étoile, non moins affoiblis de faim & de ſoif, que fatiguez par la chaſſe. Comme nous

nous étions tous dans un aſſez tranquille ſommeil, nous fûmes réveillez en ſurſaut, par la brayante muſique d'un ruſtique régiment d'Anes, dont nous ne pûmes nous débaraſſer qu'en brayant comme eux, & en leur tirant quelques coups de fuſil. Mais ils ne nous eurent pas ſi-tôt tourné le dos, qu'une autre troupe de pareilles Bêtes nous vint régaler de la même chanſon. Ils étoient accompagnez de plus de cinq cens Boucs, qui nous environnerent, & nous ne pûmes nous rendormir. Enfin, ces Animaux ſe retirerent, & nous jugeâmes que ſi nous les ſuivions, ils nous conduiroient peut-être à quelque ſource cachée. En effet, il s'en fit un détachement qui deſcendit dans une petite profondeur, où il y avoit de l'eau, dont ils burent. Nous nous en réjouïmes, comme ſi nous euſſions trouvé un thréſor. Mais cette eau étoit encore ſalée. Ces Animaux ayant été contraints d'en boire dès leur naiſſance, cela leur eſt tourné en coûtume.

Le jour vint, & la faim nous preſſant, il nous prit envie de faire rôtir quelque Gigot de Bouc; je ne dis pas de chevreau, terme trop honorable dont je me repens de m'être ſervi. Faute de bois, nous ramaſſâmes de la fiente ſéche d'ânes & de chevaux; nous en fimes une pyramide comme

de

de Tourbes Hollandoiſes ; & nos morceaux de Bouc pendus à des cordes, firent là tant de tours, ſans bouger d'une place, qu'il ne tint qu'à nous d'en manger. Ah ! la méchante chair ! le vilain goût ! quelle odeur ! l'envie de vomir me prend quand j'y penſe : Mais il n'eſt ſauce que d'appetit, chacun ſe ſervit donc de ſes dents, arracha, rongea, mâcha comme il put ; & point d'eau. Ne me dites pas ici, cher Lecteur, que nous avions grand tort de nous amuſer dans cette vilaine Iſle, au lieu de nous en aller manger, boire, & dormir dans nôtre Vaiſſeau. Ceux qui nous avoient mis à terre, & qui avoient aporté auſſi une partie de nôtre Equipage, s'en étoient retournez avec la chaloupe : & malgré nous, il falloit les attendre. Pour eux, ils ne s'imaginoient pas que nous fuſſions ſi mal à nôtre aiſe. Ils nous voyoient de loin, faire grand' chere & beau feu, & ils ne doutoient point du tout que nous ne nous trouvaſſions fort bien-là Enfin, ils vinrent ſur le midi, & nous remenerent à nôtre *Hirondelle*. C'étoit le 1. de Novembre.

L'Iſle de *Sel* n'a pas 8. lieües de tour ; on l'appelle ainſi parce que les Vaiſſeaux y abordent pour y faire des proviſions d'un excellent Sel engendré ſans art, par la Mer & par le Soleil, & qu'on trouve en grande abon-

abondance dans les creux des Rochers, du côté du midi. On y vient auſſi *tourner* la Tortue; c'eſt le terme, parce qu'on met la Tortue ſur le dos, pour s'en rendre maître. Tout le rivage eſt couvert de ces Animaux, particulierement dans le temps de leur ponte. Nous *tournames* donc quelques-unes de ces lourdes & ſtupides bête; & deux entre autres, qui ſelon l'eſtime des Connoiſſeurs, peſoient autour de cinq cens Livres chacune. Nous en portâmes l'eſſentiel à bord.

Que dirai-je encore de l'Iſle de *Sel?* Nous y rencontrâmes quelques bouzes de vaches, mais nous ne vîmes point la bête. Et pour tout oiſeau, nous ne trouvâmes que des moineaux. Ils reſſemblent aux nôtres, à la groſſeur près, car ils ſont de moitié plus petits.

Il ne faut pas oublier le beau coquillage, qui eſt répandu par tout. Il y en a une varieté charmante; & je n'en ai point vû ailleurs qui approchât de la beauté de celui-là. C'eſt aſſurément l'Ouvrage d'un Excellent Ouvrier. La brillante vivacité de l'émail, le mêlange & la diverſité des couleurs, la forme, la délicateſſe, la ſymmetrie, tout charme, & fait admirer ce Grand Ouvrier. Je m'en allois aux *Indes*, aux *Antipodes*, je ne ſais où dans des Iſles deſertes, d'où je m'imaginois ne revenir jamais: & l'eſprit plein de ces penſées, je ne m'amuſai pas à ra-

ramaſſer des Coquilles. Mais ſi, à mon retour, j'avois paſſé par là, j'en aurois fait bonne proviſion.

Je dirai encore, puis qu'il m'en ſouvient, que j'eus du chagrin, en me promenant dans cette Iſle, de n'y rencontrer pas un ſeul de ces grands & beaux Oiſeaux, qu'on appelle *Flamans*, c'eſt-à-dire, *Flambans*, ou *Flamboyans*, & qui, au raport de divers Voyageurs, ſont des plus conſidérables du lieu. Je n'avois pas une pure & ſimple envie de voir ces Oiſeaux; le plus grand plaiſir que je me propoſois, c'étoit de confronter avec l'original, les differens portraits qu'on en fait. Car tous ceux qui les ont décrits, excepté Mr. *Willoughby*, du moins tous les Auteurs (en aſſez grand nombre) qui ſe ſont rencontrez ſous ma main, donnent à ces Oiſeaux un bec qui finit en cuiller, ou en eſpatule; & M. *Willoughby* leur deſſine un bec fort pointu.

Ce curieux Naturaliſte ajoûte qu'il croit que ce même Oiſeau porte le nom de *Flamand*, plutôt parce qu'il a quelques plumes de couleur-de-feu qui éclate, que parce que ces Animaux ſoient originaires de *Flandres*. Et certainement, ce ſavant Auteur a raiſon; car il eſt très-conſtant que ces ſortes du Flamans-là, ne ſont pas moins étrangers en *Flandres* qu'en *Angleterre*.

Le

Le 6. nous levames l'ancre, le vent nous étant devenu favorable ; & nous fîmes voiles vers les Iſles de *Martin-Vas*, ſelon les ordres que nous avions reçus.

Le 7. nous courûmes au plus près du vent, après avoir vû & paré l'Iſle *Bone-viſte*, qui ne nous parut pas valoir mieux que l'Iſle de *Sel* ; elle eſt plus longue & plus montagneuſe. Nous n'y apperçûmes aucun arbre non plus que dans l'autre.

Le 11. nous eſſuyames la premiere fois une de ces courtes quoi qu'aſſez fâcheuſes tempêtes, que les gens de mer appellent des *Grains*, & nous en ſoufrimes de tems en tems juſqu'au delà de la Ligne. Ces *Grains* ſont une eſpéce de tourbillons violens, mêlez de pluye, qui ſe forment tout d'un coup, mais qui ne durent pas ordinairement un quart d'heure. On ſe prépare à les recevoir parce qu'on les voit venir de loin ; on *cargue* incontinent les *huniers*, qui autrement ſeroient emportez, & les mâts de *hune* rompus.

Lors que le vent eſt trop fort, on abaiſſe toutes les voiles, ou on n'en porte que le moins qu'on peut. Pendant ce temps-là, la mer eſt extrémement agitée & paroit toute en feu. Il arrive ſouvent que ces *Grains* reviennent pluſieurs fois en un même jour, tellement que l'Equipage eſt toûjours aux écou-

écoutes : Le calme ſuccede ordinairement à cet orage en très-peu du temps. Nous évitâmes auſſi pluſieurs Dragons d'eau : & le 12. le vent ceſſa à la hauteur de 7. degrez 15. minutes.

Sur le ſoir nous attrapames un oiſeau à-peu-près fait comme une bécaſſe qui avoit volé autour de nôtre vaiſſeau pendant tout le jour : les matelots le tuerent moins pour avoir le plaiſir de le manger, quoi qu'il en valût la peine, que pour ſe vanger de ce qu'il avoit fait déſerter quatre hirondelles qui nous avoient ſuivis depuis quelques jours, & qui nous avoient donné ſoir & matin une muſique d'autant plus agréable qu'elle nous faiſoit ſouvenir de cette chere terre qu'on aime tant, quand on vogue au milieu du vaſte Ocean.

Le 13. de Novemb. une heure avant le jour il vint un *Grain* furieux, qui jetta bas nôtre grand mât de hune, ayant briſé le lien de fer qui l'attachoit : je ne remarque cela, que parce que tout l'Equipage en fut étonné.

Le 14. nous rencontrâmes un prodigieux nombre de ces Dorades, & de ces Bonites dont j'ai parlé. Comme ces Poiſſons ſont aſſez connus, je ne les ai pas décrit ; mais puiſque l'occaſion ſe préſente de les nommer encore, j'ai envie de dire comment ſont faits

ceux

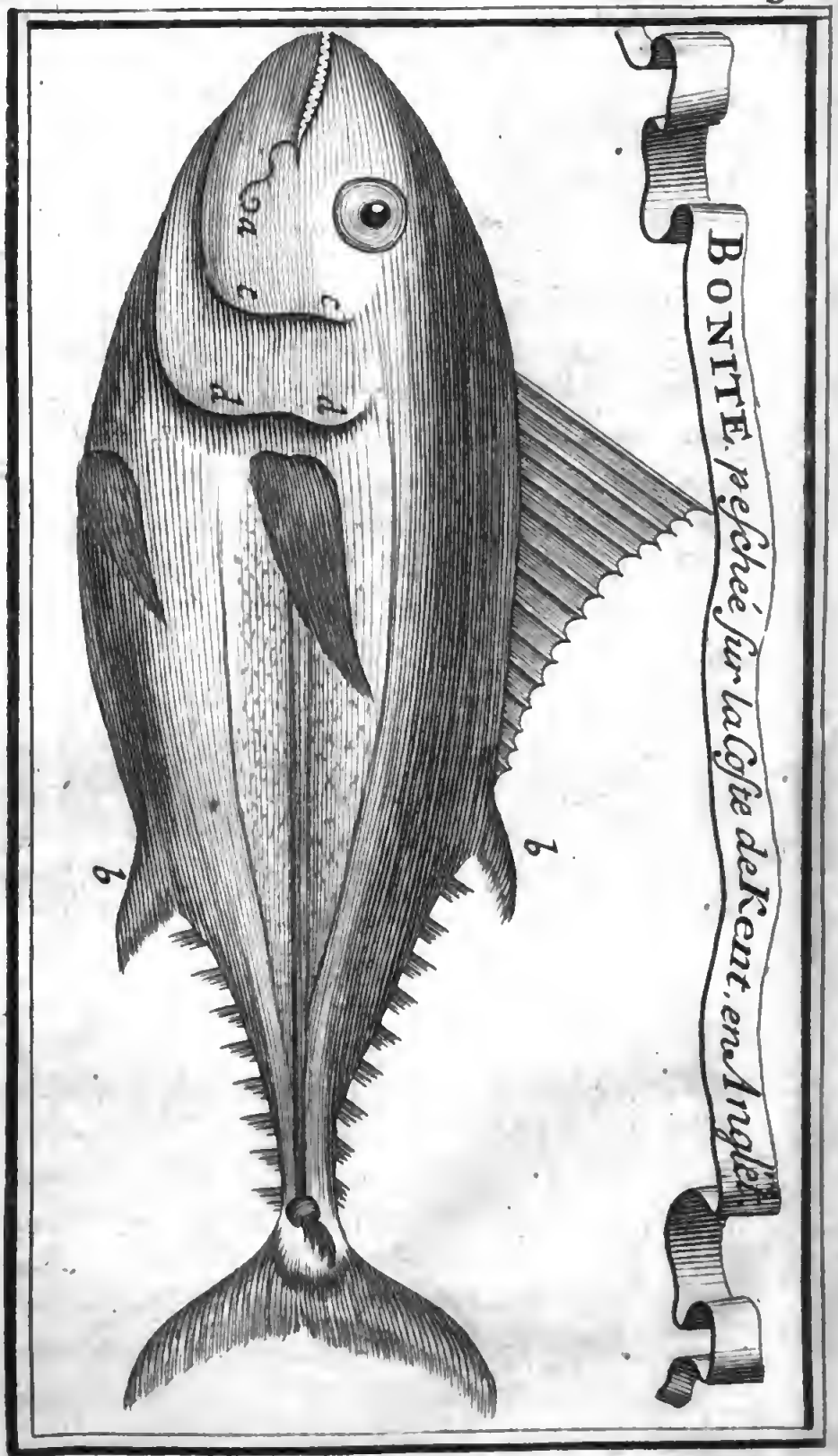
ceux que j'ai vûs. Les Dorades de l'*Amérique* dont parle M. de *Rochefort*, *ont*, dit-il, *le devant de la tête fait en pointe*: je ne connois point ces Dorades-là. Celles que j'ai diverſes fois conſiderées, ont, tout au contraire, le muſeau camus & arrondi; ce qui leur donne une certaine phyſionomie que je n'aime pas beaucoup. Je ne croi pas auſſi que perſonne faſſe conſiſter la beauté de ce poiſſon dans ſa forme. Mais pour les couleurs, elles ſont admirables. Il y a de deux ſortes de Dorades. Celle dont on peut voir ici la figure a tout le dos émaillé de taches d'un verd bleuâtre, qui brillent comme autant d'aigues-marines ſur un fond obſcur. Le ventre eſt d'un clair argentin. La queue & les Nageoires ſont dorées de fin or. Rien n'eſt plus vif ni plus éclatant, quand l'animal eſt dans ſon élement, ou quand il n'a pas encore ſoufert de mortification: ce qui arrive en très-peu de temps. Ce Poiſſon eſt long de quatre à cinq pieds, & n'a pas plus d'épaiſſeur que le Saumon. *Rondelet* l'apelle Breſme de mer. J'aprens de nos Matelots que l'autre eſpece de Dorade ne differe de celle-ci, qu'en ce que les deux extrémitez des machoires s'avancent un peu plus; & en ce que les taches ſont d'un bel azur ſur un fond d'or. La chair de ces poiſſons eſt ferme & d'un fort bon goût.

La

La Bonite eſt ordinairement longue de trois à quatre pieds, eſt fort épaiſſe & charnue, & a le dos couvert d'une petite écaille ſi ſerrée qu'à peine l'aperçoit-on : cela eſt d'une couleur d'ardoiſe qui en quelques endroits tient un peu du verd. Le ventre eſt gris de perle & ſe rembrunit en approchant du dos. Quatre rayes jaunâtres qui naiſſent du côté de la tête, regnent le long du corps en diſtance à-peu-près parallele, & ſe réuniſſent à la queue, qui a aſſez l'air d'une queue de Maquereau. L'œil grand & vif, eſt comme une perle de jayet environné d'un cercle d'argent. On peut voir ici la forme du corps, & la diſpoſition des Nageoires. Proche de la queue, ſur le dos, il y a ſix petites eſpeces de Nageoires quarrées qui n'ont pas un pouce d'élevation ; & vis-à-vis, ſous le ventre, il y en a ſept.

Comme j'écrivois ceci, un de mes Amis qui ne ſe laſſe jamais d'admirer les divines merveilles de la Nature, & qui les conſidere, avec une grande exactitude, me dit qu'il avoit compaſſé & deſſiné une Bonite qui fut pêchée en 1702. proche de la *Rye*, dans la Province de *Kent*, & qui differe en diverſes choſes de celle dont je viens de parler. On ne ſera pas fâché que je donne ici le billet que cet ami m'écrivit ſur cela, en m'envoyant la figure de cette Bonite.

„ Le



BONITE, pescheé sur la Coste de Kent, en Angle.

„ Le Poiſſon qu'on apelle *Bonite* dans
„ les Mers des *Indes*, eſt connu ſur toutes
„ les côtes de *France*, & particulierement
„ entre la *Loire* & la *Garonne*, ſous le nom
„ de *Germon*. Il n'entre que rarement
„ dans la *Manche*; ce qui eſt, pour le dire
„ en paſſant, tout le contraire de ce que
„ fait le Maquereau, dont les côtes de *Nor-*
„ *mandie* fourmillent, ſur tout en *Beſſin* &
„ en *Coſtentin*; au lieu qu'à la *Rochelle*, on
„ n'en voit jamais, ou très-rarement. Le
„ Germon donc, ou la Bonite de nos Mers
„ eſt certainement un poiſſon du genre de ces
„ Bonites que vous avez vûes dans vos Voya-
„ ges, mais l'eſpece varie un peu: choſe
„ que l'on remarque en toutes ſortes d'ani-
„ maux, auſſi-tôt qu'on change de pays,
„ comme vous l'avez vous-même obſervé.
„ La derniere Bonite que j'ai vûe, & qu'on
„ prit proche de la *Rye*, au commencement
„ de Juin, 1702. étoit juſtement longue de
„ trois pieds, & avoit le corps proportionné-
„ ment plus gros que celle dont vous m'avez
„ fait voir la figure; puis que trois largeurs du
„ corps plein, en faiſoient l'entiere longueur.
„ Je vous en envoye un deſſein exact. Au
„ premier aſpect, on jugeroit que la gueule
„ de ce poiſſon ne s'ouvriroit pas beaucoup;
„ mais il y a un reſſort ſecret, & elle s'ou-
„ vre juſqu'à l'endroit qui eſt marqué *a*. Les

„ Dents,

„ Dents, deſſus & deſſous, ſont ſi menues, „ ſi courtes, & ſi foibles, qu'il ſemble que „ cela ne ſoit fait que pour égratigner. La „ Langue eſt large, noirâtre & dure juſ- „ qu'à la racine, mais mollette & un peu „ rouge à l'extrémité. L'œil a un grand „ pouce de diametre : la prunelle eſt com- „ me un Cryſtal fort blanc & fort tranſpa- „ rent, & le cercle qui l'environne eſt „ plus brillant que de l'or poli.

„ La Couleur de ce poiſſon eſt la même „ que de celui que vous avez décrit, quoi „ qu'il n'ait point d'écailles au dos. Il n'a „ qu'une peau liſſe, au dos & au ventre ; „ & ſur le côté, entre la queue & la na- „ geoire qui eſt proche des Ouïes, il y a „ une bande écaillée de deux pouces de lar- „ ge, d'écailles ſi petites & ſi fines qu'elles „ ſont imperceptibles. Les deux Nageoi- „ res, ſi je les puis appeller ainſi, qui ſont „ marquées *b*, ſont oſſues & immobiles. A „ l'endroit le plus étroit de la queue, il y a „ de chaque côté un nœud d'où ſort une pe- „ tite touffe chevelue qui n'a qu'un pouce „ & demi de long.

„ Au lieu que vôtre poiſſon n'a que ſix de „ ces petites nageoires que vous avez repré- „ ſentées, ſur le dos, vers la queue, & ſept „ en bas ; celui-ci en a neuf en haut, & huit „ en bas. *c. c.* marquent les ouïes, qui s'en-

„ tr'ou-

„ tr'ouvrent aiſément. Et *d. d.* eſt comme
„ une grande écaille, que l'on ne peut ſou-
„ lever que fort peu tout autour.

Les vents Alizez nous ayant quittez dès le 9. degré, nous n'eumes juſqu'à la Ligne que *Grains* & que calmes: c'étoit toûjours à recommencer. La chaleur n'étoit pas exceſſive, & ne nous obligeoit pas à quitter nos robes de chambre pendant la nuit.

Nous paſſames la Ligne le 23. Novembre & il nous falut eſſuyer l'impertinente cérémonie qu'on appelle du *Baptême*; du moins ceux qui ne s'étoient pas rencontrez à pareille fête, ou qui ne voulurent pas ſe racheter pour de l'argent.

C'eſt une coûtume ancienne qu'on auroit bien de la peine à abolir. Cela ſe fait quelquefois auſſi lors qu'on paſſe ſous les Tropiques. Voici en peu de mots comme cette belle cérémonie ſe fit ſur nôtre Vaiſſeau. Un des matelots qui avoient déja paſſé la Ligne s'habilla de haillons, ſe fit une ceinture de corde, des cheveux & une barbe d'étoupes, & ſe noircit le viſage de ſuye détrempée avec de l'huile. Dans cet équipage, tenant une Carte marine en une main, un Sabre dans l'autre, & du noir à noircir, il ſe préſenta ſur le pont, accompagné de ſes Suffragans habillez auſſi groteſquement que lui: armez de grils, de poëles, de chaudrons,

drons, de petites cloches, & faiſant avec ces inſtrumens la muſique qu'on peut s'imaginer.

Ils appellérent un à un ceux qui devoient être initiez, & après les avoir fait aſſeoir ſur le bord d'un cuveau plein d'eau, ils leur firent mettre la main ſur la Carte, & promettre qu'en pareille occaſion ils feroient faire aux autres, la même choſe qu'on exigeoit préſentement d'eux. Enſuite, ils leur firent une marque au front avec le noir, leur mouillerent le viſage avec l'eau de mer, & leur demandérent s'ils vouloient donner à l'Equipage quelque choſe pour boire, leur promettant que moyennant cette liberalité ils les tiendroient quittes. Ceux qui donnérent furent incontinent relâchez, & quelques-uns mêmes éviterent ce déſagreable prélude, en donnant un peu plus graſſement. Il ne m'en coûta qu'un écu pour avoir le privilége de ces derniers. Pour les autres, on leur fit faire la cullebute dans le cuveau; où on les lava & les décraſſa de tous les côtez avec les balais du Vaiſſeau; & je penſe bien que cela dura un plus peu longtemps qu'ils ne l'auroient voulu.

Comme la Fregate & la chaloupe n'avoient jamais paſſé la Ligne, il falut qu'elles ſubiſſent la même loi. Le Capitaine fut obligé de racheter l'Eperon de ſon vaiſſeau, les

Grand Gosier.

les Matelots disant qu'ils étoient en droit de couper le nez au bâtiment. L'argent que l'Equipage ramassa fut destiné à se divertir en commun à la premiere occasion. Au reste chaque Nation pratique cette ridicule cérémonie avec quelque diversité.

Nous courumes en droiture vers les Isles de *Martin Vas*, qui sont à 20. degrez Sud, & nous dîmes au Capitaine de nous y faire mettre pied à terre, pour les visiter suivant nos ordres. Comme son intention n'étoit pas de le faire, il nous répondit que les barres de nôtre hune d'avant, étant à demi rompues, nous aurions de la peine à gagner ces Isles, parce qu'il faudroit serrer le vent de près, & aller toujours à la bouline. Il changea donc de route malgré nos instances, & le peu de cas que nous témoignâmes faire de sa fausse & frivole raison. Et nous mîmes le Cap sur l'Isle de *Tristan d'Acugna* qui est au 37. degré de Latitude Méridionale.

Le 10. Decembre nous passames le Tropique du Capricorne, & nous entrames dans la Zone temperée du Sud.

Le 13. plusieurs Oiseaux nous vinrent visiter. Il y en avoit quantité de ceux qu'on appelle *Grands-Gosiers*, & que l'on devroit plûtôt appeller *Gros-jabots*, à cause de leur Grosses gorges pendantes; Ils approchent

de la groſſeur d'une oye; & ſont fort haut-montez & n'ont ni beauté ni bonté; car c'eſt une chair dure & d'un étrange goût. Ils ont la tête groſſe, le bec long & pointu, le Corps blanc, les ailes brunes ou rouſſâtres; & le col tantôt long, tantôt court, ſelon qu'il leur plaît de l'allonger, ou de ſe rengoncer. C'eſt un animal melancholique qui paſſe des jours entiers planté ſur un rocher à fleur d'eau, comme un pêcheur à la ligne, pour tâcher d'attraper quelque petit poiſſon. Quoi que cette figure de bête n'ait rien de fort réjouïſſant à la vûe, nous ne laiſſâmes pas de recevoir agréablement leur viſite. C'eſt qu'on s'ennuye de ne voir que de l'eau, & que les moindres objets nouveaux divertiſſent; juſtement comme dans ces petites Cours reculées, où les Alteſſes ſont toutes ſeules; ou bien dans ces Convents ſolitaires de triſtes Nonnains qui ſont ſi avides de Compagnie.

Le 17. on cria, à la Baleine, autre plaiſir Marin. Et chacun ſe leva promptement, pour aller ſaluer l'Eminence d'un gros dos noir qui rôdoit lentement autour de nôtre Vaiſſeau.

Un moment après, on en vit paroître quinze ou vingt autres, qui me firent ſouvenir de ce que dit élegamment M. de *Godeau*.

Pour

Pour la beauté de l'Univers,
De Monſtres en formes divers
Tu peuplas les humides plaines;
Et voulus qu'en leur vaſte enclos,
Tous rendiſſent hommage à ces lourdes Baleines
Qu'on prend pour des écueils ſur la face des flots.

En effet, ceux qui n'ont pas plus d'expérience de la Mer qu'en avoit le bon *Aloyſio Cadamuſto*, & tout l'Equipage de ſon Vaiſſeau, s'imaginent que ces groſſes bêtes les cherchent pour les renverſer. Ce célébre Voyageur nous raconte dans le chap. L. de l'hiſtoire de ſa Navigation, qu'ils eurent grand' peur d'un monſtre épouvantable dont les nageoires étoient comme les ailes d'un moulin à vent, & qui venoit ſur eux: mais qu'ils mirent toutes les voiles au vent, & qu'ils échaperent heureuſement de ce grand danger. Pour nous, loin d'être ainſi effrayez, nous prîmes un ſingulier plaiſir à voir ces Coloſſes ſe jouer dans les ondes, avec autant d'agilité qu'un oiſeau vole en l'air. L'une de ces Baleines ſurpaſſoit de beaucoup les autres en groſſeur, & formoit quelquefois une petite Iſle, & en même temps une petite montagne, ſur la ſuperficie tranquille de la Mer.

Je doute que cette prodigieuſe moitié de machoire que l'on n'a pas jugée indigne d'être attachée contre le mur du Palais Royal de S. *James*, à *Londres*, ait été d'un animal plus monſtrueux en groſſeur. Nos Matelots qui avoient la Rélation du *Patrice Vartomanni*, ne pouvoient s'empêcher de rire quand ils y liſoient ce que dit ce fameux Auteur, des Baleines qui pouſſent leur urine ſi haut.

Mais s'ils avoient lû *Pline* & *Solin*, Anciens vénérables, avec leurs Baleines longues de neuf cens ſoixante pieds, leur envie de rire auroit pu ſe changer en frayeur, par le danger d'être tous avalez, & le Navire & les Anchres, & les voiles & les mats, tout l'Equipage & tout l'attirail. Car encore que ceux que l'on appelle communément Naturaliſtes prennent depuis quelque temps la coûtume de dire que *Jonas* n'a pu être englouti par une Baleine, à cauſe que les Baleines ont le goſier ſi étroit, qu'à peine une Sardine y ſauroit paſſer; tout le monde ne compte pas ſur cela, comme ſur un fait aſſuré. Il y a peu de gens qui ayent diſſequé eux-mêmes des Baleines, & qui ayent vû de leurs yeux comment elles ont la gorge faite. D'ailleurs, il faut conſiderer qu'il y a beaucoup d'eſpeces differentes de ces Monſtres marins. Et comme je ne puis pas refu-

refuſer de croire le P. *George Fournier*, homme très-curieux, & très-ſavant en toutes les choſes qui concernent la Mer, lequel nous aſſure dans ſon *Hydrographie*, qu'on trouva deux hommes dans le ventre d'une Baleine qui échoua à *Valence* ſur la côte d'*Eſpagne*, dans la Méditerranée & dont on a gardé une machoire à l'Eſcurial, je ſuis perſuadé qu'une Baleine de la taille de celle dont parle *Solin* nous auroit tous gobez, comme on gobe à *Geneve* une cuillerée de Mille-canton. Le *Signor Cadamuſto* dit que ſon Leviathan étoit plus gros que la Baleine; mais c'eſt une diſpute de mot. Ce que l'on appelle Baleine, en toutes Langues, eſt le plus gros de tous les poiſſons & même de tous les animaux. Et de là vient ce que M. *Bochart* en a écrit, (*Phal.* To. II. L. 1. c. 1.) que le mot de Baleine eſt un mot Syriaque qui ſignifie Seigneur des Poiſſons.

Je dirois volontiers encore un mot ſur cet article, pendant que j'y ſuis, pour refuter l'erreur de ceux qui s'imaginent que ces *Lames* de Baleine dont on ſe ſert pour les corps-de-robe des Femmes, ſe tirent de la queue & des nageoires; & je leur aprendrois, comme le ſachant bien, que cela ne ſe trouve jamais, ailleurs que dans la gueule des diverſes eſpeces de ceux de ces Animaux, qui n'ont point de dents; mais il eſt temps de

continuer la route. Et afin qu'on ne m'accuſe pas d'aimer les digreſſions, je n'ajoûterai rien ici de ce que nos Marins nous raconterent du combat de l'Eſpadon & de la Baleine, quoique je le puſſe faire ſans digreſſions, & que la choſe ſoit aſſez curieuſe; beaucoup plus même que les combats des coqs; ou que ceux des chiens & des Ours, dont il y a des Nations entieres qui ſe font un ſi grand plaiſir.

Le 21. nous vîmes encore quantité de Baleines; & il y en eut une qui vint, je croi, ſe gratter contre nos Vaiſſeaux; mais elle ſe gratta ſi bien qu'elle s'écorcha; elle trouva quelque accroc qui la déchira, de ſorte que le navire en fut un peu ébranlé. Nous la vîmes toute ſanglante comme elle s'éloignoit de nous.

Etant arrivez à la hauteur de *Triſtan*, nous portames à l'Eſt, pour tâcher de gagner cette Iſle, mais nous ne pûmes réuſſir, à cauſe des brouillards épais qui durerent cinq ou ſix jours; & pendant leſquels nous étions toûjours à la *Dérive*, pour ne nous pas trop éloigner, & pour n'en pas trop approcher. auſſi. Comme ces brouillards ne ſe diſſipoient point, nous craignîmes de perdre là nôtre tems, & nous reſolumes de profiter du vent favorable que nous avions, qui pouvoit nous pouſſer en peu de jours au Cap de *Bonne-Eſpe-*

Eſperance. Mais nous n'eumes pas tenu cette route pendant ſix heures, que le vent ſauta tout d'un coup de l'avant, ce qui obligea le Capitaine de dire qu'il falloit faire une nouvelle tentative ſur l'Iſle de *Triſtan*. Le prétendu deſſein réuſſit alors en quelque maniere : nous vîmes cette Iſle le Mardi 27. de Decembre, ſur les ſix heures du matin; & nous la côtoyames du Nord au Sud par l'Eſt ; mais nous ne pûmes trouver aucun endroit pour mouiller. On avoit toûjours la ſonde à la main, ſans trouver fond.

Nos yeux nous convainquirent clairement que la Carte du Capitaine étoit fauſſe, puis qu'elle marquoit une baye dans la partie que nous voyions, où il eſt certain qu'il n'y en a point du tout. Comme il n'avoit pas deſſein que nous y deſcendiſſions, il voulut nous perſuader, que l'Iſle n'avoit point d'accès: mais nous étions ſûrs que des Vaiſſeaux y avoient autrefois mouillé, & nous étions confirmez dans cette opinion par une bonne Carte qu'avoit le S. *Teſtard*, laquelle marquoit une baye dans un autre endroit vers l'Oueſt, & repréſentoit les côtes qui étoient devant nous fort hautes & fort eſcarpées, telles qu'elles l'étoient en effet.

Nous remarquames vers le Sud une petite Iſle, mais nous n'en approchâmes point. Ce côté de l'Iſle *Triſtan* que nous vîmes a

tout au plus deux lieües de long. Il nous parut extrémement agréable, quoi que fort eſcarpé, comme je l'ai dit, & quoique nous euſſions auſſi de tems en tems des brouillards qui nous en deroboient la vûe en partie, qui même nous la cachoient quelquefois tout-à-fait. Les côtaux étoient remplis depuis le haut juſqu'au bas de la plus belle verdure du monde, & on voyoit le Ciel avec plaiſir au travers des troncs d'arbres hauts & droits, dont les cimes des montagnes étoient couvertes. Le oiſeaux voloient de tous côtez. Des eaux vives couloient abondamment en pluſieurs endroits, & formoient des napes d'eau qui tombant de baſſin en baſſin, faiſoient d'admirables Caſcades; & après avoir roulé avec rapidité juſqu'au pied des côtaux elles s'alloient précipiter dans la mer. Toutes ces differentes beautez produiſoient en nous, quoi qu'en vain, un extrême deſir de les conſidérer de plus près, & de nous aller du moins rafraichir dans un ſi charmant lieu.

La mer étoit toute couverte de Baleines, & de Loups marins qui nageoient juſqu'au bord de l'Iſle, en ſe joüant dans l'eau; & qui même venoient tout contre nôtre Frégate. Un grand nombre d'oiſeaux de mer, de pluſieurs eſpéces, les uns gros comme des Oyes, d'autres comme des Canards, voloient

loient autour de nous, & tout cela répandoit une certaine joye dans nos ames. Mais ce fut inutilement que nous nous flatâmes de l'eſperance de jouïr, au moins pendant quelque temps, de cet agreable ſéjour; & d'en conſiderer plus particuliérement les beautez. Peut-être auſſi nous auroient-elles tenté d'y faire un plus long ſéjour que nous ne l'aurions dû. Il y avoit d'autant plus d'aparence à cela que nôtre ſanté commençoit à s'alterer beaucoup; les plus vigoureux même étant fort incommodez; mais nous ne trouvames ni baye ni port, nôtre Capitaine n'ayant pas fait tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour en chercher. Comme nous n'oſions demeurer près de terre pendant la nuit; & que d'ailleurs nous étions trop expoſez aux Rafales, ou gros coups de vent, qui venoient ſur nous d'entre les montagnes, nous reprimes la route du Cap.

La nuit, il s'éleva un vent qui donna bien de l'ocupation à l'Equipage. Les vagues s'éleverent à la hauteur des mâts, & il tomba une ſi grande quantité d'eau ſur le pont, que nôtre jeune garçon y auroit été noyé, ſi on ne l'eût promptement ſecouru.

Le premier jour de l'an 1691. nous eûmes le plaiſir de voir aſſez diſtinctement une vache Marine de couleur rouſſâtre, qui faiſoit voir la tête entiere, & quelquefois plus

de la moitié du corps hors de l'eau. Elle étoit ronde & épaiſſe, & paroiſſoit plus maſſive que nos plus grandes vaches. L'œil gros, les dents, ou défenſes, longues; & le muſle un peu retrouſſé. Un de nos matelots nous aſſura que ces Animaux avoient les pieds, comme vous le pouvez voir dans la figure que voici.

Le 11. & le 12. nous vîmes quantité d'oiſeaux gros comme des perdrix, & à peu près de la même couleur, que les gens de l'Equipage connoiſſoient ſous le nom de Griſards. Il y en avoit auſſi beaucoup d'autres de diverſes eſpeces, les uns & les autres differens de ceux de nôtre Continent. Ces nouveaux objets ne nous étoient pas déſagreables; mais ce qui nous en plaiſoit le plus, c'eſt qu'ils nous étoient une marque certaine que nous n'étions pas éloignez de terre.

Le 13. ſur le ſoir, on la vit, & on reconnut que c'étoit le Cap de *Bonne-Eſperance*; mais un gros brouillard qui s'éleva tout d'un coup nous en déroba la vûe, & nous obligea de nous mettre au large pendant la nuit.

Le lendemain, nous nous raprochâmes, & nous vîmes l'Iſle *Robben*, qui eſt à l'entrée du port. Cette petite Iſle eſt plate, & n'a d'habitations que quelques hutes, pour des faiſeurs de chaux.

Chacun aſpiroit, il y avoit long-temps, à la

à la joye d'arriver au Cap ; car nous avions un extrême beſoin de nous rafraichir, étant preſque tous fortement attaquez du ſcorbut; & comme les raiſins commençoient à meurir, la ſaiſon nous étoit tout-à-fait favorable. Après que nous eûmes côtoyé le Cap pendant deux jours, en louvoyant continuellement bord ſur bord, à cauſe du vent & du courant contraire, nous entrâmes enfin dans la baye le 26. de Janvier 1691. & nous y jettâmes l'ancre, ſur les quatre heures du ſoir.

Quoique cette Baye paroiſſe admirable, ſon vaſte baſſin étant fermé d'un côté par une chaine de Montagnes ; & de l'autre, par une longue jettée de terre qui lui ſert de mole, elle eſt pourtant ſouvent fort mauvaiſe. Et la raiſon de cela eſt en partie, que l'une de ces Montagnes qui devroit toûjours lui ſervir d'abri, eſt quelquefois, & même ſouvent, une fatale ſource de ces *Rafales* impétueuſes qui mettent ſoudainement tous les Vaiſſeaux dans un terrible déſordre. D'ailleurs, les Vents de mer ſont furieux encore. Ils ſouflent avec une violence épouvantable, & comme l'ancrage n'eſt pas fort bon, les Vaiſſeaux ſont en grand danger d'être jettez ſur la côte. Il eſt défendu alors aux chaloupes qui ſont à terre de tenter de rétourner à bord. Cette mauvaiſe Montagne eſt vers la pointe du Cap, & on l'appelle

la *Montagne du Diable*, à cauſe des maux qu'elle fait. Ce fut l'an 1493. que *Barthelemi Diaz*, envoyé par *Jean* II. Roi de *Portugal*, découvrit ce Cap de l'*Afrique*. Mais il raporta que les vents terribles qui y régnoient, ne lui avoient pas permis d'y deſcendre ; & que par cette raiſon, il avoit appellé ce lieu-là *Tourmenteaux*. L'Hiſtoire ajoûte que le Roi répondit qu'il ne falloit pas ainſi ſe décourager ; & qu'il vouloit, lui, donner à cette terre-là, le nom de *Cap de Bonne-Eſperance*.

Proche de cette Montagne, il y en a deux autres, dont l'une eſt nommée la *Montagne du Lion*, à cauſe que quand on la voit de la Baye, elle a, dit-on, aux yeux de quelques-uns, la figure d'un Lion acroupi. Sur le ſommet, il y a un Corps de garde, & dix piéces de Canon. Et lors qu'on aperçoit de là les Vaiſſeaux en mer, on avertit le Fort.

L'autre Montagne eſt appellée la *Montagne de la Table*, & avec raiſon, parce qu'ayant le ſommet horiſontalement coupé, elle repréſente aſſez naturellement la figure d'une table. Un petit lac, ou étang qui eſt ſur le haut, fournit de l'eau à une partie des terres cultivées qui ſont en bas. Des diverſes Cartes, & Vûes que nous avions de la Baye, celle-ci nous parut la meilleure.

Nous

Nous y rencontrames quatre Vaiſſeaux, deux *Hollandois*, (le *Lion noir*, & la *Montagne de la Chine :*) un *Anglois*, & un *Danois*. Comme nôtre canon étoit encore à fond de cale ; nous ne pûmes ſaluer dès l'abord, ſelon la coûtume ; nous ne le fîmes que le lendemain, & même aſſez mal-à-propos, quoi qu'heureuſement ; car l'un de nos canons qui étoit chargé à boulet depuis le *Texel*, ſans que l'on s'en ſouvint, alla fraper la muraille du Fort, après avoir paſſé au milieu de trente perſonnes, & friſé la Mouſtache d'un Sergent qui nous rendit le boulet. Nous en fûmes quittes pour quelques reproches. Je me ſouviens d'avoir lû dans la deſcription que *Lambard* a fait de la Province de *Kent*, en *Angleterre*, qu'un pareil boulet de violente Salutation, traverſa le Palais Royal de *Greenwich*, & fit entendre ſon ſifflement aux oreilles de la Reine *Marie*. Les Rois n'aiment point ces ſortes d'honneurs ; & nôtre Sergent étoit du goût des Rois.

Le lendemain nous allâmes rendre nos Lettres au Gouverneur, qui nous gronda un peu, comme nous l'avions bien mérité, mais il nous fit en même temps un fort bon accueil, en conſideration du traité que M. *du Queſne* avoit fait avec Meſſ. de la Compagnie, de qui nous avions auſſi des Lettres

de

de recommandation. Nous nous enquimes enſuite, de ce qui pouvoit ſervir à la continuation de nôtre Voyage; particulierement, ſi les *François* s'étoient ſaiſis de nouveau de l'Iſle *Maſcareigne* ? & ſi l'on avoit quelques Nouvelles de leur Eſcadre? Mais on nous répondit fort diverſement.

Quelques-uns nous dirent que l'Eſcadre de ſept Vaiſſeaux qui avoit paſſé pour aller aux Indes, avoit jetté trois cens hommes dans cette Iſle : D'autres croyoient que les *François* chaſſez de *Siam*, s'en étoient emparez. Et d'autres enfin nous aſſurérent que les ſept Vaiſſeaux n'y avoient point mouillé, & qu'il n'y avoit à *Maſcareigne* que quelques familles qui y étoient habituées depuis longtemps. Comme ces differens rapports n'avoient rien de certain, nous n'en pûmes faire aucun uſage. Ce qui paſſoit pour inconteſtable c'étoit, que rien ne pouvoit être égalé à la beauté & à la bonté de l'Iſle Maſcareigne ; que les bleds, le vin, & toutes les autres choſes propres à la nourriture de l'Homme, y venoient abondamment, & preſque ſans culture. Tout cela nous fit réſoudre, de partir au premier jour pour l'Iſle Maurice, qui n'eſt pas fort éloignée de celle de Maſcareigne, ou d'Eden, & où nous devions prendre nos meſures, ſelon les choſes que nous y apprendrions, pour nous con-

for-

former ainſi aux ordres que nous avions reçus en *Hollande*.

Ceux d'entre nous qui étoient les plus malades, deſcendirent au Cap en arrivant, pour s'y guerir du ſcorbut: le ſéjour de terre étant le vrai & ſouverain remede de cette maladie.

Comme nous abordâmes en ce lieu, dans le tems que les raiſins commençoient à être mûrs, (ce qui fut pour tout l'Equipage un excellent rafraichiſſement) nous demeurâmes au Cap pendant trois ſemaines, tant pour retablir nôtre ſanté, que pour radouber nôtre Vaiſſeau. Mon deſſein étant de parler du Cap plus amplement, dans la ſuite, & des choſes que j'y ai remarquées, je remets à en entretenir le Lecteur juſques à nôtre retour.

Nôtre Hirondelle ayant eu ſes rafraichiſſement auſſi bien que nous; & tout le monde ſe trouvant dans une parfaite ſanté, après trois ſemaines de repos à terre, nous levames l'ancre le 5. de Fevrier 1691. Nous ſaluâmes le Fort de 5. coups de canon, & nous partîmes, quoique le vent ne nous fût pas tout-à-fait favorable. Après avoir louvoyé quelque temps, nous fîmes route en droiture pour doubler le Cap des Aiguilles. Nous montâmes juſqu'au 40. Degré, & le vent fut toûjours variable juſqu'au 15. de Mars,

Mars, auquel jour nous eûmes tous les préſages d'une grande tempête.

Le vent devint impétueux en fort peu de temps ; & la mer écumant & ſoûlevant ſes ondes, formoit des montagnes qui paroiſſoient plus hautes que nos mâts. L'air ſe changeant tout en feu, les éclairs nous éblouïſſoient, & nous faiſoient voir d'épouvantables lames d'eau qui ſautoient de moment en moment ſur le pont. Et le feu *S. Elme* s'étant attaché à nos mâts contribuoit à redoubler les frayeurs de tout l'Equipage. Notre Vaiſſeau qui avoit été regardé au Cap, avec étonnement à cauſe de ſa petiteſſe, étoit pouſſé d'une viteſſe inconcevable. Tout étoit dans un embarras, & dans un déſordre horrible : les amarres toutes briſées ; les coffres, les armes, les lits, les Matelots, & les Paſſagers rouloient pêle mêle d'une étrange façon, & le Ciel qui nous avoit paru au commencement tout embrazé, s'y couvrit tout d'un coup de noires ténébres, de la profonde épaiſſeur deſquelles tomberent des torrens qui ſembloient vouloir abymer ceux qui faiſoient la manœuvre.

Le pont étoit toûjours couvert d'un pied d'eau, parce qu'elle tomboit comme à pleins ſeaux ; & que la mer en jettoit auſſi plus abondamment qu'il n'en pouvoit ſortir. Mais ce qui redoubloit la crainte dont nous étions

étions ſaiſis, c'eſt que perſonne n'avoit encore vû ce que nous expérimentions pendant cette extraordinaire tempête. Le même Vent s'augmenta toûjours juſqu'à un certain point, après quoi tous les autres ſe ſuccédant, & s'entremêlant quelquefois avec une égale fureur, ſe faiſoient un triſte joüet de nôtre pauvre petit Vaiſſeau, qu'ils portoient & raportoient en un moment de la Terre au Ciel. En dix heures que dura ce furieux Orage, tous les Vens conſpirez firent abſolument le tour du Compas; & preſque pendant tout ce temps-là, comme il étoit impoſſible de manœuvrer, on fut obligé de s'abandonner au caprice & à l'impétuoſité des vagues.

Enfin l'Orage diminuant peu-à-peu, nos eſpérances preſque perdues ſe relevérent; nous nous félicitames de bon cœur ſur nôtre commune délivrance, chacun ſe ſentant une ſecrete joye que perſonne n'auroit goûtée, ſi une grande & juſte frayeur ne l'eût pas indirectement cauſée; & nous rendimes tous enſemble nos actions de graces à celui qui par ſon admirable bonté, nous avoit conſervez au milieu de ſi grands dangers.

Quand nous fûmes un peu revenus à nous-mêmes, & qu'échapez des plus furieux aſſauts, nous ne regardames plus que comme un jeu ces houles épouvantables qui ſembloient

bloient pourtant vouloir encore nous engloutir; nous vînmes à penſer qu'il falloit ſans doute donner le nom d'Ouragan à cette épouvantable tempête. Nous en trouvâmes une vraye & énergique deſcription dans le Pſeaume CVII. que nous lûmes avec grand plaiſir & admiration, auſſi bien que le XXIX.

Qu'on vante tant qu'on voudra les idées du fameux *Virgile*, ſur un pareil ſujet : ce qu'il dit ne ſauroit aprocher du ſublime de ces deux Pſeaumes. Comme auſſi tous ces endroits admirez par les Pédans, chez les Poëtes Grecs & Latins, ne ſont que fort peu de choſe, en comparaiſon des magnifiques & inimitables Cantiques de *David*.

Nôtre entretien roula aſſez long-temps, ſur les terribles & preſque incroyables effets de cette matiere de l'Air, apparemment ſi douce & ſi foible, légére, inviſible, & ſemblable au néant ; qui dans l'impétueuſe agitation de ſes tourbillons, déracine pourtant les plus gros arbres, fracaſſe les Vaiſſeaux, renverſe les Maiſons, & cauſe en ſi peu de temps de ſi grands déſordres.

Ce qu'il y a d'admirable encore, c'eſt qu'un des plus aſſurez préſages de l'Ouragan (mot Indien que nous avons adopté) c'eſt un calme parfait ; la mer prend un maintien trompeur ; tous ſes ſillons s'aplaniſſent, ſes moindres rides s'effacent entierement, & tout

tout ſon air devient riant & gai.

Je voudrois bien que ces Meſſieurs qu'on appelle des Philoſophes, nous fiſſent voir diſtinctement les ſecrets reſſorts de ces divers mouvemens admirables; au lieu de toutes les petites raiſons ſuperficielles, & preſque toûjours fauſſes & badines, dont ils rempliſſent leurs fameux Ecrits. Les vrais Sages avoüent humblement que la Nature a des profondeurs impénétrables, & qu'à proprement parler elles le ſont toutes, auſſi bien que celles des choſes Divines. Et ils reconnoiſſent qu'une des plus grandes Sciences du véritable Philoſophe, c'eſt de n'ignorer pas ſon ignorance.

On croit avoir remarqué que la pluye eſt ſalée, dans la plus grande force de l'Ouragan; & pluſieurs Voyageurs l'ont écrit. Mais quoi que je ne vueille pas abſolument nier ce fait; j'ai bien du penchant à croire que l'on confond les rejailliſſemens des flots réduits en pouſſiere, ou en gouttes, avec la veritable pluye. Si l'on dit qu'on a trouvé la pluye ſalée ſur terre, au milieu de certaines Iſles; je répondrai premierement que j'en doute; & j'ajouterai que ces mêmes tourbillons qui tranſportent les plus grands vaiſſeaux, peuvent enlever auſſi de groſſes portions de ces vagues emmoncelées, dont la hauteur ſe confond déja avec celle des

nuës

nuës les plus élevées, & que cela peut être porté bien avant dans les Iſles, ou dans les autres terres éloignées de la mer.

Je n'ai dit qu'un mot de ce Feu *S. Elme*, que je vis attaché à un de nos mats, au fort de l'Orage, parce que je n'ai fait aucune obſervation particuliere ſur ce Phénomene. Je ne l'aperçûs que par haſard, m'étant retiré dans ma cabane; & mon eſprit étant alors occupé de tout autres penſées, que de penſées de curioſité. Je vis une maſſe de feu bleuâtre, comme colée à un des mâts, & je ne regardai pas s'il y en avoit davantage. Ce qui me fait croire aujourd'hui qu'il n'y en avoit qu'un, c'eſt que nos Matelots en furent effrayez, au lieu que quand il en paroît deux, ces pauvres eſpeces de gens ont accoutumé d'en tirer un heureux augure. Ce fut ſelon cette idée, ſans doute, qu'on ne donna pas le nom d'un de ces deux Feux-là ſeulement, au navire dont parle St. *Paul*, mais des deux enſemble. Je dis de deux, parce qu'on ne parloit alors que de deux: de ces deux Enfans éclos avec *Helene* & *Clitemneſtre*, de deux Oeufs de *Léda*, que les uns transformérent en la conſtellation des Gemeaux, & que d'autres adorérent ſous leur premier nom de *Caſtor* & de *Pollux*, comme Dieux de la Mer, parce qu'ils en avoient chaſſé les Pirates. Mais je ſais qu'il en

en paroît quelquefois quatre ou cinq enſemble, & peut-être plus. Au reſte, comment Monſieur *S. Elme* a ſuccédé à Monſieur *S. Caſtor*, & à Monſieur *S. Pollux*, c'eſt une queſtion que je laiſſe à faire & à décider à quelque Séraphique Docteur.

Le 3. d'Avril, nous vîmes terre; grande Nouvelle! Ce que c'étoit, on n'en ſavoit rien; car nous avions perdu la tramontane. Toutefois, on voulut ſe flater de la douce penſée que ce pourroit être l'Iſle d'*Eden*; & on prépara pluſieurs choſes, en ſe divertiſſant, comme pour aller bien-tôt habiter cette Iſle tant déſirée. Le Vent étoit un eſprit de contradiction, qui nous en vouloit éloigner, mais nous diſputâmes ſi efficacement contre lui, que malgré ſon opiniâtreté, nous le vainquîmes, & nous aprochâmes enfin de cette Terre premierement inconnuë, qui après un examen attentif, ſe trouva être celle que nous cherchions, à nôtre grand contentement.

De l'endroit où nous nous arrêtâmes, pour jetter les yeux pendant quelques momens ſur cet admirable Païs, nous en découvrîmes diverſes beautez. Des Montagnes s'élévent vers le milieu, mais toute la partie de l'Iſle qui ſe préſentoit de nôtre côté, nous parut être un païs preſque uni. Et nous pouvions aiſément diſcerner l'agréable mêlange

lange de Bois, de Ruiſſeaux, & de Plaines émaillées d'une raviſſante verdure. Si nôtre vûe étoit parfaitement ſatisfaite, nôtre odorat ne l'étoit pas moins ; car l'air étoit parfumé d'une odeur charmante qui venoit de l'Iſle ; & qui apparemment s'exhaloit en partie des Citronniers & des Orangers qui y ſont en grande abondance. Nous fûmes tous également frapez de cette ſuave odeur, à une certaine diſtance de l'Iſle. Quelques-uns ſe plaignirent agréablement que ces parfums les avoient empêchez de dormir ; & d'autres dirent qu'ils en avoient été ſi embaumez qu'ils ſe ſentoient rafraichis, comme s'ils avoient été quinze jours à Terre.

La Relation qui a été publiée par les ſoins de M. *du Queſne* n'a pas rapporté cette circonſtance, mais Mr. *Delon* ne l'a pas oubliée, & même il a écrit, qu'il croit que ce qui eſt cauſe qu'il n'y a dans l'Iſle ni ſerpents, ni rats, ni inſectes venimeux, c'eſt que le grand nombre de fleurs odorantes dont elle eſt couverte, ſont un poiſon pour ces animaux-là : ce qu'il dit avoir experimenté. Nous ne pouvions nous laſſer tous de dire du bien de cette Iſle, excepté le Capitaine qui affectoit de tenir un langage contraire. Quelque ſemblant qu'il fit & quelques poſitifs que fuſſent les Ordres qu'il avoit reçus, ſon deſſein n'étoit pas d'y deſcendre ; & ce n'étoit

n'étoit que le haſard qui l'en avoit fait aprocher ; car il croyoit en être à plus de quarante lieuës, lors qu'on la découvrit. Il fut extrémement étonné, quand le Pilote lui dit qu'il voyoit terre, & que ce pourroit bien être ce qu'on cherchoit. Je ne pénétrerai point ici dans les raiſons ſecretes de la conduite de cet homme, parce que je n'ai que des conjectures ; & qu'après tout, cet examen n'eſt pas néceſſaire. Quoi qu'il en ſoit, (en vérité, la plume me tombe de la main) ce fourbe, ce ſcelerat, profita de nôtre foibleſſe ; il s'éloigna peu-à-peu, & il prit la route de *Diego-Ruys*. Il diſpoſoit de ſon Equipage ; & nous, qui étions tous malades, nous ne nous trouvâmes point en état de le forcer à s'aquiter de ſa commiſſion. On peut juger de nôtre ſurpriſe & de nôtre douleur.

Au reſte, puiſque je n'ai pas été aſſez heureux pour viſiter cet aimable Païs, dont le Lecteur s'eſt attendu dès le commencement que je l'entretiendrois, je crois que je ferai une choſe qui ne lui déplaira pas, ſi j'ai recours à un moyen par lequel il ne ſoit pas tout-à-fait fruſtré de ſa juſte attente. Dans cette vûë donc, je lui ferai un abregé des ſingularitez les plus remarquables de l'Iſle d'*Eden*, ſelon le recueil qui en fut fait un peu avant nôtre départ, par les ſoins de M.

du Queſne. Il eſt vrai que cette Rélation pourroit être ſuſpecte à ceux qui penſent qu'il étoit de ſon interêt de préocuper les eſprits d'une maniere qui fut avantageuſe à ce nouveau monde qu'il avoit deſſein d'aller habiter. Mais j'ai premierement à dire ſur cela, que loin de rien ajoûter à la Vérité, M. *du Queſne* ne voulut point que l'on inſérât dans le petit Livre qu'il fit publier, aucune de ces ſortes de choſes, qui auroient le moindre air d'exageration, encore qu'elles paſſent pour vraies. Et j'ajouterai en ſecond lieu, qu'à *Maurice*, à *Batavia*, & au *Cap*, je ſuis témoin que tout le monde convient qu'il n'y a rien dans cette Rélation qui ne ſoit très-conforme à la Vérité.

„ Cette Iſle fut premierement nommée „ *Maſcareñas*, par les *Portugais* qui s'en em- „ parérent, ſous leur Roi *Jean IV.* l'an „ 1545. M. de *Flacour* y planta l'Etendard „ de *France*, cent huit ans après, au nom de „ *Louïs XIV.* préſentement régnant, & lui „ donna l'illuſtre Nom de *Bourbon*. On „ peut voir ce qu'il en a écrit. Il poſa „ les Armes de *France*, ſur le Monument „ même, où il trouva celles de *Portugal*, „ après avoir fait la même choſe à *Mada-* „ *gaſcar*.

„ Je croi que les *François* ont comme „ abandonné cette petite Iſle. D'autres qui

„ y

„ y ſont deſcendus depuis, l'ont trouvée ſi
„ excellente & ſi belle, qu'ils l'ont regardée
„ comme un petit Paradis Terreſtre, & qu'ils
„ lui ont donné le beau Nom D'EDEN,
„ c'eſt-à-dire, PAYS DE DE'LICES.

(La Rélation dont je donne un Extrait, dit mal-à-propos que perſonne n'a parcouru cette Iſle. La Carte que je mets ici, a été faite ſur la deſcription de ceux qui l'ont viſitée par tout, pendant un ſéjour de pluſieurs Années.)

„ Quoi qu'il en ſoit, *ajoûte M. du Queſne*,
„ il eſt certain que l'Iſle d'*Eden* eſt d'une
„ étendue ſuffiſante, pour contenir aiſément
„ une longue ſuite de générations, de quel-
„ que Colonie qui s'y voudroit établir.

„ Il eſt très-vrai, *ajoûte nôtre Auteur*,
„ que les Voyageurs ne nous ont parlé d'au-
„ cun Païs où l'air ſoit plus ſain qu'il l'eſt
„ dans cette Iſle : ce qui eſt un article très-
„ important. On ſait que quantité de Ma-
„ lades y ſont deſcendus, & s'y ſont par-
„ faitement rétablis en fort peu de temps.
„ On a le même témoignage de ceux
„ qui y ont fait du ſéjour, encore que di-
„ vers ſécours & commoditez ordinaires
„ leur ayent manqué, & qu'ils ayent
„ été trop expoſez tantôt au Soleil, & tantôt
„ au Serain. Le Ciel en eſt pur ; & les
„ exhalaiſons de la Terre, ainſi que des

„ plantes & des fleurs aromatiques dont elle „ eſt couverte, en parfument l'air, & y „ font reſpirer un eſprit de beaume qui n'eſt „ pas moins ſalutaire qu'il eſt agréable.

„ Cette charmante Iſle, qui eſt entre le „ 21. & le 22. Degré de Latitude Méri- „ dionale, a cet avantage commun avec la „ plûpart des autres Païs qui ne ſont pas „ éloignez de la Ligne, que la chaleur en „ eſt temperée par de certains petits vents „ frais & réglez, que la Providence toû- „ jours admirable a diſpoſez pour rendre „ ces Païs commodément habitables.

„ C'eſt une des ſingularitez de cette Iſle, „ que la quantité de Fontaines que l'on y „ rencontre. L'Eau en eſt pure & ſaine, „ & quelques-unes ſont purgatives. De ces „ ſources naiſſent des Ruiſſeaux, & même „ de petites Rivieres qui arroſent toutes les „ plaines, & qui ſont ſi poiſſonneuſes, que „ quelques Voyageurs ont aſſuré, que *la* „ *quantité du poiſſon fait chanceler ceux qui* „ *paſſent ces Rivieres à gué.* Il y a pluſieurs „ Lacs; & un entre autres dont les ſources „ ſont ſi abondantes qu'il en ſort ſept gros „ ruiſſeaux qu'on voit ſerpenter dans une „ vaſte & riche Campagne.

„ Il n'y a aucun animal venimeux, ni „ dans l'eau, ni ſur la terre. Au lieu que „ preſque tous les autres Païs chauds ſont

„ pleins

„ pleins de ſerpens & d'autres telles ſortes
„ de bêtes dont la piquûre ou la morſure ſont
„ dangereuſes, & même mortelles. On
„ aſſure la même choſe des plantes & des
„ fruits.

„ Je ne dirai rien du Coquillage admi-
„ rable dont les bords de la mer ſont rem-
„ plis ; ni du Corail, & de l'Ambre gris
„ qu'on y trouve, quoique cela ait ſon
„ utilité. Mais je dirai que la Mer eſt fort
„ poiſſonneuſe, & que les ſeules Tortues
„ qu'elle fournit, ſont une nourriture abon-
„ dante & délicieuſe. Les Tortues de terre
„ ſont auſſi une des richeſſes de l'Iſle ; car
„ il y en a quantité ; la chair en eſt très-
„ délicate, & la graiſſe l'emporte ſur le
„ beurre, & ſur la meilleure huile, pour
„ toutes ſortes de ſauces. Il y a des Tortues de
„ mer qui péſent plus de cinq cens livres.
„ Celles de terre ne ſont pas de cette groſ-
„ ſeur : mais les grandes portent plus aiſé-
„ ment un homme qu'un homme ne les
„ pourroit porter. Cette huile de Tortue,
„ car c'eſt une graiſſe qui ne ſe fige point,
„ eſt un remede très-bon pour pluſieurs ſor-
„ tes de maladies.

„ Les Forêts ne ſont pas ſi épaiſſes, qu'on
„ ne les puiſſe traverſer aiſément ; & l'om-
„ brage n'empêche pas que les fruits n'y
„ meûriſſent. Il y a quantité de Cédres,

„ d'Ebéniers, & d'arbres propres pour la
„ Charpente. Il y a des Palmiers, des Fi-
„ guiers, des Lataniers, des Orangers, des
„ Citroniers & des Acajous de diverſes ſor-
„ tes. On pourroit nommer vingt autres
„ eſpeces d'arbres dont les fruits ſont bons
„ à manger, & dont la varieté eſt toute
„ propre à ſatisfaire la diverſité des goûts.
„ L'Aol s, l'Eſquine, l'Indigo, les Can-
„ nes de Sucre, le Cotton, l'Ananás, les
„ Bananes, le Tabac, les Patates, les Ci-
„ trouilles, les Melons de terre & d'eau,
„ les Concombres, les Choux-Caraïbes,
„ les Oumines, les Féves Antaſques, les
„ Haricots Ambriques, les Cambares, cer-
„ tain pois du Païs, & cent autres plan-
„ tes, fruits, ou racines de cette na-
„ ture croiſſent naturellement par tout,
„ juſque ſur les Montagnes. On ſait par
„ expérience que le Blé de Turquie, le
„ Mil, le Ris, le Froment, l'Orge &
„ l'Avoine y réuſſiſſent très-bien; & qu'on
„ peut faire plus d'une recolte par an de
„ tous ces grains-là. On a auſſi eu la cu-
„ rioſité d'y ſemer de tous nos legumes, & de
„ toutes les herbes de nos jardins, (dont
„ je m'abſtiendrai de faire une ennuyeuſe
„ énumeration), & tout cela eſt venu à
„ merveilles. C'eſt que le terroir eſt ex-
„ cellent, & que le Pere de la Nature le

„ rend

„ rend admirablement fécond. Puisqu'on
„ y a mangé de fort bon raisin, il y a tou-
„ lieu de croire qu'on y pourroit boire aussi
„ de bon vin. Et il ne faut pas douter non
„ plus, ce me semble, que l'on n'y élevât
„ avec succès la plus grande partie des ar-
„ bres fruitiers de nôtre Continent.

„ Les Bœufs, les Cochons, & les Che-
„ vres qui y furent autrefois portez par les
„ *Portugais*, y ont tellement multiplié,
„ qu'on les trouve par bandes dans les forêts.
„ Et on peut raisonnablement s'assurer que
„ les Cerfs, les Daims, les Moutons, &
„ tous les autres animaux que l'on voit ail-
„ leurs sous le même climat, y réussiroient
„ de [redacted] même maniere.

„ Entre les Oiseaux communs dans cette
„ Isle, je nommerai les Perdrix, les Tour-
„ terelles, les Ramiers, les Bécasses, les
„ Râles, les Merles, les Grives, les Hu-
„ pes, les Oyes, les Butors, les Canards,
„ les Poules-d'eau, les Pintades, les Perro-
„ quets, les Aigrettes, les Géans, les Fous,
„ les Frégattes, les Moineaux, & quantité
„ d'autres petits Oiseaux. Plusieurs fortes
„ d'Oiseaux de Proye, & d'Oiseaux de mer.
„ Il y a des Chauve-souris qui ont le corps
„ plus gros que des poules, & dont on man-
„ ge avec plaisir, quand on peut vaincre
„ cette sorte de repugnance qui n'est causée

„ que par un préjugé. On fait auſſi bonne
„ chere des Perroquets. Les Géans ſont
„ de grands Oiſeaux montez ſur des échaſ-
„ ſes, qui fréquentent les Rivieres & les Lacs,
„ & dont la chair eſt à-peu près du goût de
„ celle du Butor. Les Perdrix ſont toutes
„ griſes, & la moitié plus petites que les
„ nôtres. Les Mâles des Moineaux ont la
„ gorge rouge, & plus rouge qu'à l'ordi-
„ naire quand ils font l'amour; mais ces
„ petits Animaux, qui comme les Fleurs &
„ les Papillons ne ſemblent avoir été faits
„ que pour embellir la Nature, ſe ſont mul-
„ tipliez en ſi grand nombre, que pour di-
„ re la vérité, ils ſont devenus beaucoup
„ incommodes. Ils viennent par gros
„ nuages, enlever en un moment les grains
„ qu'on a ſemez, ſi on n'y prend garde: &
„ cela eſt un inconvenient ſans doute. Mais
„ il eſt à croire que la poudre à canon les
„ effaroucheroit en aſſez peu de temps. Il
„ y a auſſi des Chenilles & des Mouches qui
„ ſont quelquefois aſſez embaraſſantes, Et
„ enfin, (car il faut tout dire quand on veut
„ donner une vraye & entiere idée des cho-
„ ſes), ces effroyables tempêtes que l'on
„ connoit ſous le nom d'Ouragans, ſont en-
„ core un Article fâcheux. On aſſure bien
„ qu'ils ſont beaucoup moins violens que
„ ceux des Iſles de l'Amérique; & on dit,
„ qu'a-

„ qu'après tout, cela ne dure que vingt-
„ quatre heures. On conſidere auſſi que
„ comme ces terribles orages n'arrivent
„ qu'une fois par an, & préciſément dans
„ la même ſaiſon, il y a des moyens de ſe
„ précautionner qui ſont infaillibles. On
„ ajoûte que pour un mauvais jour, il y en a
„ trois cens ſoixante quatre qui ſont admi-
„ rablement beaux. Et effectivement ces
„ penſées-là ſont conſolantes. Les gens
„ ſages, ceux particulierement qui ont un
„ peu vêcu, & un peu voyagé, ſavent
„ qu'il ne ſe faut attendre à aucune félicité
„ parfaite en ce Monde, ni ſous la Ligne,
„ ni ſous les Poles. Tout a ſon pour-&-
„ contre, & le meilleur n'eſt que le moins
„ mauvais. Ce qu'il y a donc à faire, en
„ cette occaſion, comme en toute autre,
„ c'eſt de prendre la balance, & de peſer
„ les choſes, avant que de ſe déterminer. Si
„ quelques inconveniens de nôtre *Eden*, vous
„ font de la peine, diſoit M. *du Queſne*,
„ mettez dans un des baſſins de vôtre balan-
„ ce, les Chenilles, les Mouches, & les
„ Moineaux de cette Iſle, avec un Oura-
„ gan par an; & joignez la SANTE', la
„ LIBERTE', la SURETE', L'A-
„ BONDANCE, & la TRANQUILLITE'.
„ Dans l'autre baſſin, pour contrepeſer les
„ trois eſpeces de petits animaux importuns

„ que nous avons nommez, mettez toutes
„ ces étranges bêtes que nôtre célébre *Mo-*
„ *liere* appelle des Harpagons, des Grapi-
„ gnans, des Purgons, des Macrotons, des
„ Maſcarilles, des Metaphraſtes, des Triſ-
„ ſotins, & des Sot-en-Villes. Ajoûtez à cela
„ des Dragons, & des Eſcobars, des Rats-
„ de-Cave, & des Rats-de-grenier; l'Eſcla-
„ vage, la Pauvreté, les Allarmes, & mille Mi-
„ ſeres; & après cela, levez la balance.

Ce fut donc à nôtre très-grand regret, je le dirai encore, que nous nous vîmes éloignez de cette Iſle charmante, que nous avions tant de fois deſirée. Dans nôtre foibleſſe & dans nôtre douleur, nous conſentimes à ce que nous ne pouvions empêcher, & le Commandant de nôtre Hirondelle s'efforça de nous perſuader qu'il nous mettroit dans un lieu qui ne céderoit en rien, à celui qui nous avoit ſemblé ſi beau. Il n'y avoit que cent cinquante lieües à faire pour trouver cette Iſle nouvelle; mais les vents nous furent ſi contraires, que nous ne fîmes que louvoyer pendant un mois entier.

Le pauvre *Jean Pagni*, l'un de nos Compagnons, mourut dans ce temps-là, entre l'Iſle manquée & l'Iſle eſperée. Il ne put réſiſter davantage au Scorbut & à l'oppreſſion qui le tourmentoient.

Enfin, un beau Samedi matin 25. d'Avril,

vril, vieux ſtyle (1691.) nous apperçûmes une nouvelle Terre. C'étoit la petite Iſle de *Diego-Ruys* où nôtre Capitaine avoit réſolu de nous mettre. Nous en aprochames fort près, par la pointe de l'Eſt, en cinglant vers le Sud. Elle nous parut de difficile accès à cauſe de ces rochers qu'on appelle *Briſans* dont elle eſt toute environnée, & qui s'étendent beaucoup au large. Nous n'aperçûmes d'abord ni port, ni baye, ni aucun endroit où nous jugeaſſions qu'on pût deſcendre commodément. Sur le ſoir on ſonda, & on trouva fond de *roche-pourrie* à trois lieües de terre. Nous jettames l'ancre, & je ne ſais quelle raiſon, jointe au calme, nous firent demeurer là juſqu'au Lundi 27. Nous employâmes ce jour-là & le ſuivant à conſiderer le dehors de l'Iſle autant que cela ſe pût, pour tâcher de découvrir quelque endroit acceſſible. Le 28. ſur les 4. heures après midi, nous remarquames une ouverture que nous crumes propre pour nôtre deſſein. Mais la nuit ſurvenant, nous nous remîmes un peu au large, & nous battîmes la mer juſqu'au point du jour. Sur les onze heures de Matin, le 29. le calme nous prit, & nous jetta dans un grand danger; car un courant rapide nous portoit à vûë d'œil entre des rochers qui s'avançoient plus d'une lieüe avant dans la Mer. Nous en

étions ſi près, qu'il n'y avoit aucune apparence d'éviter ces écueils, lors que par une grace toute particuliere du Ciel, il ſe leva ſoudainement un vent favorable qui nous repouſſa. Nous remîmes le cap à terre, vers la pointe du Nord; & à midi, le Capitaine mit la chaloupe à l'eau pour chercher quelque entrée. Sur le ſoir nous fîmes voile vers la pointe du Nord-Eſt, & la chaloupe nous donna un ſignal pour nous faire entendre qu'elle avoit trouvé un ancrage. Comme nous étions ſur la roche à huit braſſes de fonds ſeulement, cela nous obligea d'aller toûjours la ſonde à la main. Nous jettâmes l'ancre à neuf braſſes, fond de vaſe, preſque ſable, après nous être fait *remorquer* avec la chaloupe: attendant juſqu'au lendemain pour nous mieux placer. Le lendemain donc, 30. Avril, de grand matin, nous jettâmes l'ancre à neuf braſſes bon fond de ſable vaſeux, & à l'abri des vents d'Eſt & de Sud-Eſt, qui ſont les vents regnans dans ce païs-là.

L'Iſle nous parut extrémement belle, & de loin & de près. Le Capitaine qui avoit eû ſes raiſons pour ne nous mettre ni à *Triſtan*, ni à *Maſcaregne*, ne demandoit pas mieux, que de nous laiſſer à *Rodrigue*; & dans cette vûe, il en exalta beaucoup toutes les beautez & tous les avantages. Effectivement

ment ce petit Monde nouveau, nous paroiſſoit tout rempli de charmes & de délices. A la vérité nous n'y voyions pas voler tant d'oiſeaux, que nous en avions vûs ſur les côtes de l'Iſle *Triſtan*; & nôtre rade n'étoit pas parfumée des fleurs de la terre voiſine, comme étoit celle du Jardin d'*Eden* où nous avions paſſé il y avoit un mois. Mais nous ne pouvions pas néanmoins conclurre de là qu'il n'y eût ni fleurs, ni beaucoup d'oiſeaux dans cette Iſle nouvelle; & d'ailleurs, nous en trouvions tout l'aſpect admirable. Nous ne pouvions nous laſſer de regarder les petites montagnes dont elle eſt preſque toute compoſée, tant elles étoient richement couvertes de grands & beaux arbres. Les ruiſſeaux que nous en voyions découler, tomboient dans des vallons de la fertilité deſquels il nous étoit impoſſible de douter; & après s'être répandus dans quelques eſpaces de terrain uni, auquel je ne donnerai le nom ni de forêt ni de plaine, quoi qu'ils puſſent recevoir l'un & l'autre, ils ſe venoient jetter à nos yeux dans la mer.

Quelcun de nous ſe ſouvint du fameux *Lignon*, & de ces divers endroits enchantez qui ſont ſi agréablement décrits dans le Roman de Mr. *d'Urfé*, mais nôtre eſprit ſe porta incontinent à une toute autre penſée. Nous admirâmes les ſecrets & divins reſſorts de la

Providence, qui après avoir permis que nous euſſions été ruïnez, dans nôtre Patrie, nous en avoit enſuite arrachez par diverſes merveilles, & voulut enfin eſſuyer nos larmes dans le Paradis Terreſtre qu'elle nous montroit, & où il ne tiendroit qu'à nous d'être riches, libres, & heureux; ſi dans le mépris des vaines richeſſes, nous voulions employer nôtre tranquille vie à le glorifier, & à ſauver nos ames.

Nous étions tous enſemble plus occupez de ces douces méditations, que poſſedez d'une joye bruyante, lors que la chaloupe ayant été miſe en mer, on demanda qui vouloit aller à terre. Sur cela chacun ſe leva, avec empreſſement, quoi qu'il n'y eût aucun qui ne fut malade. Tous mes Compagnons deſcendirent; mais comme je vis que la chaloupe étoit aſſez pleine, je ne me hâtai pas de m'y mettre. Beaucoup plus âgé qu'aucun d'eux, je me poſſedai davantage, & tout rempli de je ne ſais quel mélange de triſteſſe & de joye je paſſai ainſi le reſte du jour, dans un grand ſilence.

Sur le ſoir, le Capitaine revint, & me raconta des merveilles: mais il exagera beaucoup, comme j'ai eu tout le temps d'en être convaincu dans la ſuite. Il me parla d'animaux & de fruits qui n'ont jamais été vûs dans

dans cette Iſle. Il eſt vrai qu'il apporta diverſes ſortes d'oiſeaux gras & bons ; cela étoit réellement vrai, & je fis un agréable repas de ces mets nouveaux & inconnus. Le lendemain (1. Mai 1691.) j'allai trouver mes compagnons.

Cette Iſle que l'on appelle ou *Diego-Rodrigo*, ou *Diego-Ruys*, ou *Rodrigue*, eſt ſituée ſous le dix neuviéme degré de Latitude Méridionale. Son circuit eſt d'environ vingt lieues ; ſa longueur (de l'Eſt à l'Weſt, & ſa forme, ſont, comme on le peut voir dans la Carte.

Nous nous plaçames vers la Mer, au Nord-Nord-Weſt, dans un beau Vallon, & proche d'un gros ruiſſeau dont l'eau eſt bonne & belle. Et ce fut après avoir viſité toute l'Iſle, que nous préférames ainſi à tout autre endroit, celui auquel la Providence nous avoit premierement conduits, lors que nous débarquâmes.

J'ai toûjours remarqué que les perſonnes avec qui je me ſuis entretenu de toutes ces Avantures, ont eu la curioſité de ſavoir la diſpoſition particuliere de nos petites habitations : C'eſt par cette raiſon-là, que j'en ai voulu mettre ici un plan. Et je comprens fort bien, pour l'avoir ſouvent expérimenté moi-même, que quand on a pû ſe faire ainſi quelque idée des Lieux, on s'intereſſe plus

plus particulierement auſſi aux choſes qui y ſont arrivées.

Jettez donc les yeux, cher Lecteur, puiſque vous le voulez bien, ſur cette Carte que je vous préſente. Vous voyez que je l'ai détachée du plan général de l'Iſle, où les mêmes choſes n'ont pû être marquées ſi diſtinctement. Et au reſte pardonnez, je vous prie, à mon peu de capacité, car je ne ſuis pas fort habile deſſinateur: je vous donne ce que j'ai, & je ne ſaurois vous donner davantage. Comme je ne vous raconte qu'imparfaitement les choſes, je ne vous les montre qu'imparfaitement non plus, dans cette petite délinéation. Mais j'eſpere que les défectuoſitez de ce que je vous préſente, ne ſeront pas ſi grandes, que vous ne puiſſiez y ſuppléer aſſez aiſément.

La petite Riviere que vous voyez vient de devers le milieu de l'Iſle, & à quatre ou cinq mille pas communs, au deſſus de nos petites Cabanes, elle forme, en tombant de rocher en rocher, diverſes Caſcades, Baſſins, & napes d'eau, qui orneroient les jardins d'un Prince Dans les temps ſecs & chauds, elle ne reçoit que peu d'eau de ſa ſource; mais en tout temps, le flux de la mer la remplit, juſqu'à l'endroit où le terrain s'éleve. Le petit eſpace que j'ai pointillé, à la gauche, & vers l'embouchure, eſt

65
tes
u,
&
ns.
nt
ue
&
'é-
hé
ce
ue
a-
les
au
l'il
ci,
re
&
le
en
on

à
e-
ut
ie
f,
ns
le
is
r.

plus
ſont

J
que
que
l'ai
les
ſi d
je v
je n
don
ner
qu'i
mor
cett
les
te,
puiſ

L
de
cinc
peti
de r
ſins
dins
cha
ſcul
mer
rair
tillé

eſt un lieu bas, que la mer couvre toutes les fois qu'elle monte. Ce côté de l'eau, en général, eſt moins élevé que l'autre, & eſt inondé par les groſſes pluyes des Ouragans.

Pierre Thomas, l'un de nos Pilotes, dont je parlerai, voulut habiter la petite Iſle que le Ruiſſeau forme. Il fit là ſa cabane, & ſon petit jardin, avec un double pont. C'étoit un fort bon Garçon. Il demeura juché là, dans un Arbre, lors de l'inondation; ce qui me fit ſouvenir du glorieux Monarque *Charles II.* lors qu'il étoit perché dans ce fameux Chêne de *Boſcobel*, dont les reliques ſont encore aujourd'hui vénereés. Mais au lieu que le Roi n'oſoit dire mot, ou qu'il parloit tout bas avec le Capitaine * *Sans-Souci*, ſon compagnon de fortune, Maître *Pierre Thomas* joüoit de la flute, ou chantoit, & cauſoit librement avec ſes Amis. Il étoit le ſeul de la Compagnie qui prît du Tabac en fumée : auſſi étoit-il Matelot. Quand ſon Tabac fut fini, il fuma des feuilles.

La Cabane la plus proche de l'Iſle, à droit en allant vers la Mer, étoit le logement

* Le nom de ce Capitaine, qui tint compagnie au Roi, dans le Chêne de *Boſcobel*, étoit *Careleſſ*, mot Anglois qui ſignifie, négligent, ſans ſoin, ſans ſouci. Mais le Roi trouva à propos de changer le nom de *Careleſſ* en celui de *Carlos*. (Vid. Sylvanus Morgan., *Spheres of Gentry*, & *l'Etat d'Angl.* du Dr. *Chamberlain*. To. I. ch. 4.)

ment de Mr. *de la Haye*. Il étoit Orfevre & avoit conſtruit une forge ; de ſorte qu'il fut obligé de faire ſa maiſon un peu plus grande que celle des autres. *La Haye* chantoit des Pſeaumes, ſoit en travaillant, ſoit en ſe promenant.

Ces Cabanes étoient de dix à quinze pieds en quarré, les unes plus, & les autres moins, au gré des Bâtiſſeurs. Des troncs de Lataniers en faiſoient les murs, & les grandes feuilles de ce même arbre en couvroient les toits. Les points qui renferment un petit eſpace autour de ces Cabanes, marquent les paliſſades qui faiſoient la clôture de nos jardins : Et les portes ſont auſſi marquées. On peut juger par ce plan, à quelle diſtance ces Maiſonnettes étoient l'une de l'autre.

Proche de celle du pauvre *La Haye*, du même côté du ruiſſeau, & fort près de l'eau, étoit l'Hôtel de ville, ou ſi l'on veut, le rendez-vous de la République, dans lequel les principales déliberations concernoient la cuiſine. Cet Edifice avoit environ la double grandeur des autres ; & *Robert Anſelin* y couchoit. C'étoit-là qu'on préparoit les Sauces, mais on les alloit manger ſous un grand & gros arbre que j'ai marqué ſur le bord du ruiſſeau, du côté de la porte de cette Cabane. Cet arbre répandoit ſur nous

nous un branchage épais, & nous garentiſſoit des rayons ardents de ce païs-là. Ce fut dans le tronc fort dur de ce même arbre, que nous creuſames une eſpéce de Niche, pour y laiſſer les memoriaux, & les Monumens, dont je parlerai dans la ſuite.

De l'autre côté de l'eau, préciſément à l'oppoſite de l'Hôtel général, étoit auſſi le Jardin général. Il avoit 50. ou ſoixante pieds en quarré; & la paliſſade qui l'environnoit à hauteur d'homme, étoit fort ſerrée: de ſorte que les plus petites Tortuës mêmes, n'y pouvoient paſſer. C'étoit, comme on le peut penſer, l'unique raiſon qui nous obligeoit à fermer nos jardins.

Mais repaſſons le Pont, & revenons à la Cabane de *François Leguat*, Auteur de cette Relation. Vous la voyez entre deux parterres, & appuyée contre un grand Arbre dont elle étoit auſſi couverte, du côté de la Mer. Cet Arbre porte un fruit aſſez ſemblable à l'Olive, & les Perroquets en aiment beaucoup les Noyaux.

Un peu plus bas, & plus près de l'eau, du même côté encore, étoit la Loge de Mr. *de la Caſe*. Ce galant homme, qui eſt préſentement dans l'*Amérique*, avoit été Officier dans les Troupes de *Brandebourg*, & ſavoit déja, ce que c'étoit que d'habiter ſous des Tentes. C'eſt un homme de bonne

ne mine, un homme ingénieux, plein d'honneur, de courage, & d'eſprit.

De l'autre côté du Ruiſſeau, entre l'Iſlot & le grand Jardin, le pauvre Mr. *Teſtard*, dont on verra bien-tôt la triſte deſtinée, avoit bâti ſa Cabane. C'étoit un brave homme, & que j'ai beaucoup regretté.

Meſſ. *Be***le* & *Boyer*, s'étoient mis enſemble, & avoient établi leur domicile à quelque petit éloignement du Ruiſſeau, & plus près de la mer. On verra le portrait du bon *Iſaac Boyer*, dans ſon Epitaphe, car je dirai par avance ici, que ce cher Compagnon de nos premieres avantures, a laiſſé ſes Os à *Rodrigue*. Et puis que j'ai donné quelque caractere de ceux dont j'ai déja parlé, j'ajouterai touchant Monſr. *Be***le* (aujourd'hui plein de ſanté, graces au Seigneur) que nous l'aimions tous beaucoup, à cauſe des bonnes qualitez dont il eſt orné. Je remarquois avec plaiſir dans ce jeune homme, car il n'avoit pas plus de vingt ans, un eſprit également droit, honnête, doux & vif tout enſemble. Les études qu'il avoit faites, lui donnoient des lumieres que tous n'avoient pas. Il étoit toûjours gai, toûjours obligeant, & du meilleur naturel du monde. Et c'eſt principalement à ſon génie inventif, & à ſon adreſſe, que nous devons la conſtruction du rare Vaiſ-

Vaiſſeau dont il ſera parlé dans la ſuite ; auſſi bien que la Manufacture des petits chapeaux du Rocher, qui nous ont procuré de grandes conſolations dans nos grandes détreſſes. Et au reſte, je ne ſerai pas fâché de faire remarquer ici en paſſant qu'à l'exception de *P. Thomas*, & *R. Anſelin*, gens de petite fortune, tous les autres Amis dont j'ai parlé, n'avoient pas été chaſſez d'*Europe* par la miſere, & ne s'étoient pas jettez en deſeſperez dans des Iſles deſertes, comme ne ſachant où poſer le pied dans le Monde. C'étoient des gens de Famille honorable, & qui avoient du bien. Mais comme cette Colonie de M. *du Queſne* faiſoit du bruit & qu'ils étoient jeunes, ſains & gaillards, ſans aucuns liens ni de Familles ni d'affaires ; l'envie les prit de faire ce Voyage.

J'ai cru, Lecteur, que vous entendriez avec plus de plaiſir la continuation de nos avantures, ſi je vous faiſois un peu connoître le Lieu, & les Perſonnes dont il s'agit.

Vous voyez des arbres ſemez çà & là, dans nôtre petite ville. C'eſt le reſte d'un beaucoup plus grand nombre que nous trouvâmes à propos d'ôter. La choſe nous fut aiſée, car la terre eſt extrémement legere, & les racines s'enlevent aiſément. Vous riez ſans doute, quand je vous parle de nôtre petite

tite ville ; mais qu'étoit la fameuſe *Rome*, dans ſon commencement ? Des Femmes, & dans cent ans d'ici, on auroit compté ſept Paroiſſes, où vous remarquez nos ſept huttes.

Quand nous eûmes achevé de préparer ces petites habitations, le Capitaine qui avoit demeuré quinze jours à la rade, leva l'ancre après nous avoir laiſſé la plus grande partie de ce qui nous avoit été deſtiné, & s'être pourvû des rafraichiſſemens néceſſaires. Nous lui donnâmes des Lettres pour *Hollande*, qui faiſoient ſon éloge comme il le méritoit, mais il ne fut pas ſi fou que de les rendre à leur adreſſe, comme nous l'avons apris depuis, & comme nous l'avions bien penſé auſſi. Voici ce qu'il nous laiſſa.

Du Biſcuit, des fuſils, & d'autres armes : de la poudre & du plomb ; des outils pour l'agriculture, & pour la conſtruction de nos Cabanes, comme ſcies, haches, clous, marteaux, & ciſeaux ; Des Utenciles de ménage juſques à des moulins, & un tourne-broche ; des toiles ; des filets à pêcher ; de tout, en un mot, excepté des drogues pour des remédes ; petit ſecours dont nous nous trouvâmes privez plûtôt, par oubli, ſi j'en juge bien, que par la malice du Capitaine : Outre cela, chacun avoit ſes hardes, & ſes proviſions particulieres.

Pierre

Pierre Thomas, dont j'ai parlé, qui avoit eu querelle avec le Capitaine, & qui craignoit de retourner avec lui, voulut demeurer dans l'Iſle; & cela auroit réparé la perte de celui de nos Compagnons qui étoit mort en Mer, auprès de *Maſcareigne*; mais le Capitaine, la veille de ſon départ, vint à terre & nous enleva deux de nos autres hommes (*Jacques Guiguer*, & *Pierrot*) de ſorte que nous ne demeurâmes que huit.

Quand le Vaiſſeau fut parti & que chacun ſe vit bien rétabli de toutes ſes fatigues, ce fut alors que nous fîmes le tour de l'Iſle, pour voir, comme je l'ai déja dit, ſi nous pourrions decouvrir quelque endroit meilleur que celui auquel nous nous étions d'abord arrêtez, mais nous trouvâmes que c'étoit preſque par tout la même choſe; & même, bien qu'il y eût environ vingt eſpaces de terrain uni, & à peu près commodes comme étoit le nôtre, nous n'en trouvâmes point qui ne lui fut un peu inférieur en beauté, & en bonté; de ſorte que nous reſolumes de demeurer au premier endroit.

Auſſi-tôt que nous eûmes defriché autant de terre qu'il en fut neceſſaire, pour nôtre grand Jardin, nous y ſemâmes toutes nos graines. Nous en avions en quantité, & de toutes les ſortes; mais celles qui venoient de *Hollande* ſe trouvérent toutes gâtées par l'air

l'air de la mer, ayant oublié de les mettre dans des vaiſſeaux de verre, & de les bien ſceller; nous avions pris les autres au Cap de *Bonne-Eſperance*. Il ne leva que cinq graines de Melons ordinaires, & autant de Melons d'eau; trois de chicorée, trois de froment; des artichauts; du pourpier; des raves; de la moutarde; des giroflées; & du trefle. Les giroflées devinrent grandes, mais elles ne fleurirent point, & enfin elles perirent toutes.

Les raves en firent de même, & furent entierement détruites par les vers avant qu'on en pût manger. Les Melons que j'appellerai de terre, pour les diſtinguer de ceux qu'on nomme Melons d'eau, vinrent preſque ſans culture, en fort grande abondance, d'une groſſeur prodigieuſe, & d'un goût exquis. Je ne crois pas qu'il y en ait en aucun lieu de plus excellens. Et nous avons auſſi experimenté qu'ils ont cette proprieté rare, que l'on en peut manger avec quelque excès, ſans qu'on en ſoit incommodé.

Nous en mettions en toutes ſauces, & nous les trouvions toûjours merveilleux. On en peut avoir toute l'année; mais nous avons remarqué que ceux qui viennent durant l'hyver, c'eſt-à-dire dans le temps le moins chaud, vers les mois de Juin & de Juillet, ſont beaucoup meilleurs que les autres. Nous pen-

penſions d'abord, qu'il les falloit expoſer au Soleil, ſelon nôtre méthode de *France*, mais nous reconnumes bien-tôt qu'ils réuſſiſſoient bien mieux ſous les arbres; ce qui eſt cauſé, comme on le peut juger, par la difference du climat & du terroir.

Entre nos cinq plantes de Melons d'eau il s'en trouva de deux ſortes, de rouges & de blancs; les premiers étoient les meilleurs. L'écorce en eſt verte, & le dedans rouge; ils ſont rafraichiſſans, & ne font jamais de mal, non plus que les autres. Ils ſont ſi pleins d'eau qu'on peut aiſément ſe paſſer de boire quand on en mange. Il s'en rencontroit quelquefois de ſi gros, que nous n'en pouvions manger un tous huit enſemble.

Ces diverſes eſpéces de Melons viennent facilement, comme je l'ai dit, & produiſent des fruits en très-grande abondance. Quand nous mêlions un peu de cendres avec la terre, dans l'endroit où nous les ſemions, cela les faiſoient extraordinairement croître & fructifier; & les fruits acquéroient un nouveau degré de délicateſſe.

Les Artichauts nous donnérent une grande eſperance; ils croiſſoient à vûë d'œuil, & ils s'étendirent beaucoup, mais ils ne produiſirent qu'un méchant petit fruit. Il eſt vrai que nous n'étions pas bien aſſûrez que la graine fût de véritables artichauts, quoi

qu'elle en eût toute la figure, & la plante auſſi; car nous l'avions apportée du Cap de *Bonne-Eſperance*, ſans ſavoir exactement ce que c'étoit. Nous mîmes tout en œuvre pour en faire blanchir les côtes, mais inutilement : quoique nous n'ignoraſſions pas les manieres differentes qu'on employe pour cela. Ce fut en vain auſſi que nous fîmes le même effort pour la chicorée. Elle vint à merveille, auſſi bien que le pourpier & la moutarde; mais quoique nous fiſſions, nous ne lui pûmes jamais ôter ſon amertume. Des trois grains de Froment qui levérent, nous n'en pûmes conſerver qu'une plante : elle pouſſa plus de deux cens tuyaux, & nous remplit ainſi d'une grande eſpérance, mais la plante dégénéra, & ne produiſit enfin qu'une eſpéce d'yvroye; ce qui nous affligea, comme on le peut penſer, puiſque nous nous vîmes privez du plaiſir de manger du pain.

Au reſte, on ne doit pas conclurre que ce changement de bled en yvroye doive arriver toûjours, puis qu'on voit ſouvent de pareilles *degenerations* en *Europe*. Et ſi nos jeunes gens, au lieu de ſemer précipitamment en un même lieu & en un même jour, tout ce que nous avions de grains de froment, ainſi que d'autres graines, en avoient reſervé pour d'autres terroirs, &

pour

pour d'autres ſaiſons, nous aurions peut-être fait une ample moiſſon, & de plus heureuſes experiences, à tous égards.

L'air de *Rodrigue* eſt admirablement pur & ſain; & une grande preuve de cela, c'eſt qu'aucun de nous n'y a été malade, pendant les deux années du ſéjour que nous y avons fait, nonobſtant la grande différence du climat & de la nourriture. Celui qui y mourut, lors du départ, comme je le dirai dans la ſuite, ne fut accablé que par une violente fatigue.

L'air eſt riant & ſerain; & les chaleurs de l'Eté, ſont fort moderées, parce que préciſément à huit heures du matin, il ſe léve tous les jours un petit vent Nord-Eſt, ou Nord-Oüeſt, qui rafraichit agréablement l'air, & qui tempérant la plus ardente ſaiſon, fait que l'année entiere eſt un Printemps, & une automne continuelle, ſans qu'aucun de ces temps mérite le nom d'hiver: auſſi peut-on s'y baigner toute l'année. Les nuits ont une fraicheur douce & reſtaurante. Il ne pleut que fort rarement; du moins, nous n'avons vû pleuvoir que pendant quatre ou cinq ſemaines, après l'Ouragan, c'eſt-à-dire, entre Janvier & Février: Une heure après que l'eau eſt tombée, on peut ſe promener comme à l'ordinaire. Les roſées qui ſont grandes, & qui ne manquent guére,

tiennent lieu de pluyes. Pour le Tonnerre, qui quelquefois eſt ſi formidable, dans nôtre *Europe*, & en divers autres endroits du Monde, je ne croi pas qu'on l'ait jamais entendu dans cette Iſle.

Elle n'eſt, comme je l'ai déja remarqué, qu'un continu d'agréables côteaux tout couverts de parfaitement beaux arbres, dont la verdure perpetuelle eſt tout-à-fait charmante. Ces arbres ſont fort rarement embarraſſez de brouſſailles, & ils forment quelquefois très-heureuſement des allées naturelles, qui en garantiſſant des ardeurs du Soleil, forment en même temps une perſpective qui eſt merveilleuſement embellie par la vaſte étendue de mer qu'on entrevoit quelquefois au travers de leurs troncs élevez & unis.

Au pied de ces côteaux il y a des vallons de la plus excellente terre qui ſoit au Monde. On en ſera convaincu ſi on conſidére que ce terroir eſt rempli, pénétré, & preſque tout formé d'arbres pourris, dont la matiere ſe réduiſant en ſon premier être, s'écoule, dans le temps des pluyes, du haut des côtaux juſqu'au pied. Cette terre, qui eſt fort mouvante, & fort légére, produit preſque ſans culture, & abonde en ſucs très-féconds.

Les vallons ſont couverts de Palmiers, de Lataniers, d'Ebeniers, & de beaucoup d'autres eſpeces d'arbres, dont le branchage

&

& le feuillage ne cédent point en beauté, à celui de nos plus beaux arbres d'*Europe*. Et dans les endroits bas de ces mêmes vallons, on rencontre très-fréquemment des Ruiſſeaux d'eaux vives, dont les ſources ſont toutes vers le milieu de l'Iſle. Ces beaux Ruiſſeaux ne tariſſent point, & quand on auroit diſpoſé exprès leur cours, pour leur faire arroſer tout ce petit païs à égales diſtances, il n'auroit pas été poſſible de mieux réuſſir. Quel dommage, qu'un lieu ſi délicieux en toutes manieres, ſoit inutile aux habitans du Monde! J'inſiſte un peu ſur ces charmans Ruiſſeaux, parce qu'il y a une infinité d'Iſles qui n'en ont point du tout, & que c'eſt une choſe doublement admirable d'en trouver tant ici, & de les y voir diſtribuez ſi heureuſement.

Il y en a pluſieurs autres que celui dont j'ai parlé proche duquel nous avions conſtruit nos Cabanes, qui font des Napes & des Caſcades, en tombant du haut des Rochers: j'ai compté juſqu'à ſept baſſins, & autant de Caſcades, qui paroiſſoient enſemble, & qui étoient formées par le même ruiſſeau.

On trouve dans ces eaux une grande quantité d'anguilles, parmi leſquelles il en a d'une groſſeur extraordinaire; & toutes ſont d'un goût excellent. Nous en avons pris de ſi monſtrueuſes, je n'oſe quaſi le dire, qu'il

falloit deux hommes pour en porter une ſeule. La pêche en eſt très-facile, car à peine l'hameçon a-t-il touché l'eau, que le poiſſon le mord. Cette eau eſt rarement profonde ; & comme elle eſt extrémement transparente, on voit clairement ces groſſes Anguilles qui rempent lentement au fond, & on les darde ſi l'on veut, avec un harpon. Nous en avons quelquefois tué à coups de fuſil, avec de la dragée à Liévre.

Les vallons dont j'ai parlé, & que ces petites rivieres arroſent & fertiliſent, s'élargiſſent inſenſiblement, à meſure qu'ils approchent de la mer ; & forment un terrain de niveau dont la largeur & la longueur eſt quelquefois de plus de deux mille pas. Ce ſont ces petites Plaines dont le terroir eſt ſi excellent, juſqu'à huit & dix pieds de profondeur. Et c'eſt là, que croiſſent à l'envi ces Arbres hauts & droits, entre leſquels on ſe peut promener aiſément, & dont le branchage admirable fait reſpirer à l'ombre, en plein midi, une douce & ſalutaire fraîcheur qui rendroit la vie aux Mourans. Leurs cimes vaſtes & touffues qui montent preſque toûjours à même hauteur, ſe joignent enſemble comme ſi c'étoient autant de Daiz ou de Paraſols, & forment de concert un plafond de verdure éternelle, ſoutenu par les piliers naturels qui les élévent & qui les nour-

nourriſſent. Cette Architecture eſt aſſurément Divine.

Mais ce qu'il y a de remarquable encore, c'eſt que la plûpart des arbres de ce petit Eden ne ſont pas moins utiles, ou néceſſaires, qu'ils ſont propres à recréer les yeux & l'eſprit. Les diverſes ſortes de Palmiers & de Lataniers, par exemple, ne ſont-ce pas autant de magaſins admirables de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie de ces hommes ſages qui croyent & qui pratiquent ce que dit *S. Paul*. Leur fruit eſt excellent & l'eau que les troncs de ces arbres fourniſſent, & qui coule de ſource ſans préparation, eſt une liqueur délicieuſe & bienfaiſante. De certaines feuilles ſe mangent, & ſont excellentes. D'autres ſont comme des Linges, ou des étoffes de ſoye. Et ces merveilleux arbres ſe trouvent abondamment par toute nôtre Iſle. Mais peut-être voudra-t-on que j'explique un peu tout cela.

Je n'entreprendrai point de faire un diſcours ſur les Palmiers & les Lataniers; mille & mille gens en ont écrit, & je ſais qu'il y en a de plus de trente eſpeces. Je ne m'arrêterai pas non plus à décrire ceux dont je parle, avec beaucoup d'exactitude. Mais j'en donnerai quelque idée, en faveur de ceux qui ne connoiſſent point ces ſortes d'arbres.

Nos Palmiers ſont communément hauts de trente à quarante pieds. Ils ont le tronc droit, & ſans feuilles, mais tout couvert de je ne ſai quelles ſortes d'écailles aiguës, dont la pointe ſe releve un peu. D'autres ont l'écorce preſque unie. Du haut de ce tronc naiſſent ces rameaux de palmes, qu'il n'y a guére de gens qui n'ayent vû en peinture. Ces branches forment un gros bouquet, & tombent tout autour en panaches. Et du bas de ces grands ramaux, ou plûtôt, du tronc dont ils ſortent, naiſſent de longues grapes, dont chaque fruit, ou grain, eſt verd, gros comme un Oeuf de poule, & de même forme. Cela eſt connu ſous le nom de Dattes.

Dans le centre de ce gros bouquet, & ſur la ſommité du tronc, eſt ce qu'on appelle le Chou. Cela ne paroît pas, étant caché par les branches qui s'élevent un peu, tout autour, & qui le ſurmontent. Cette cime eſt toute compoſée de feuilles tendres qui s'embraſſent étroitement, s'uniſſent, & forment une maſſe à-peu-près pareille à celle d'un chou-cabus, ou d'une laitue pommée. Cela eſt haut d'environ deux pieds, quand l'arbre eſt grand; & la groſſeur eſt la même que celle du tronc. Les grandes feuilles exterieures de cette maſſe ſont blanches, dou-

douces, maniables, & fortes. Ce ſont des peaux de chevreau habilement préparées, c'eſt du Linge, c'eſt du Satin, ce ſont des napes ou des ſervietes, c'eſt tout ce qu'il vous plaira. Les membranes, ou feuilles du cœur, ſont tendres & caſſantes, comme un cœur de laituë. Cela eſt bon à manger crud, & a le goût de noiſette. Mais nous en faiſions un merveilleux ragoût, quand nous le fricaſſions avec la graiſſe & le foye de nos Tortuës de terre. Nous en mettions auſſi dans nos Potages.

Venons à la Liqueur, au Nectar de l'Iſle *Rodrigue*. Par toutes les *Indes*, on a donné à cela le nom de vin de Palme. Nous avions deux manieres d'extraire ce Suc. Dans le tronc de l'arbre, à hauteur d'homme, nous faiſions un trou à mettre les deux poings; & nous attachions immédiatement au deſſous, un Vaiſſeau qui ſe rempliſſoit, en aſſez peu de temps, des précieuſes goutes qui en découloient. Autrement, nous creuſions le Chou, & nous faiſions ſur ſa tête une petite citerne. Il n'y avoit qu'à aller deux ou trois fois par jour, puiſer d'excellent vin dans ces ſources. Le vin du tronc, & le vin du Chou, étoient, à mon avis, également bons.

Mais ceux qui voudroient ménager les arbres, (car pour nous, nous ne les ména-

gions point) ils feroient beaucoup mieux de ſe ſervir de la premiere maniere que de la ſeconde ; parce qu'après que la ſource, ou le réſervoir du *Chou* a fourni ſa liqueur pendant un mois, ou environ, ce *Chou* ſe flêtrit, & l'arbre tombe auſſi en conſomption, & meurt. C'en eſt plûtôt fait encore, quand on arrache le même *Chou* : Dès qu'il n'a plus ni tête, ni cervelle, il meurt preſque ſubitement.

Au lieu de cela, l'arbre ne perit pas, quand on ne fait que lui percer le flanc, pourvû que la playe ne ſoit pas trop profonde. Mais la liqueur ne tombe de cette ouverture que pendant quatre jours. Après cela, il faut donner à l'arbre bleſſé, le temps de reprendre de nouvelles forces. Je ne ſais pas ce qui ſe fait ailleurs ; mais ce que je dis ici, je le ſai par l'experience journaliere de deux ans entiers. L'écorce de ces arbres eſt fort dure, juſqu'à l'épaiſſeur d'un pouce : le dedans eſt poreux & tendre. Si on fait une trop grande brêche au tronc, pour en tirer le vin, il eſt à craindre que l'arbre affoibli, par cet endroit-là, ne ſoit rompu par l'Ouragan.

Le Latanier eſt une eſpece de Palmier, & eſt mis par les Arboriſtes, dans la même catégorie. Nos Lataniers ont un tronc droit, qui ſemble être formé de larges anneaux d'égale

gale groſſeur, & qui n'eſt pas heriſſé de ces écailles épineuſes dont j'ai parlé. A la cime du tronc, il y a un *Chou* fort ſemblable à celui que je viens de décrire. Et du pied de ce *Chou*, au lieu des rameaux de palmes, ſortent de grandes feuilles, dont les queuës ont ſix ou ſept pieds de long. Les feuilles ſont fortes & épaiſſes, & reſſemblent à un éventail ouvert, dont les bâtons paroiſſent, ſortent un peu de la circonférence, & finiſſent en pointe aiguë. Il y a de ces feuilles qui ont huit pieds de diamêtre: de ſorte qu'elles nous ſervoient à couvrir commodément nos Caſes. Nous les découpions par bandes & par morceaux, & nous en faiſions des chapeaux & des paraſols. La queue eſt creuſe, large de quatre doits, épaiſſe d'un bon pouce, & un peu arrondie ſur les côtez. En bas, où elle tient à l'arbre, elle s'élargit, & ſe forme en coquille platte qui ſerre le tronc & l'embraſſe en partie. Cette patte large & concave, a quelquefois plus d'un pied de diamêtre, & eſt de l'épaiſſeur d'un écu. Nous en faiſions des plats, des aſſietes, & des cuillers. La premiere écorce des queues nous ſervoit de cordes; & la ſeconde nous donnoit des fibres, qui étoient de bon fil à coudre. On en feroit de la toile, ſi cela étoit préparé.

Nous ne trouvions aucune différence de

goût, ni d'autres qualitez, entre le vin du Palmier, & celui du Latanier. Cette Liqueur eſt blanche comme du petit Lait, & d'une douceur qui a quelque choſe de relevé, ſi je puis juger par mon goût, de celui des autres. Plus elle eſt nouvelle, plus elle eſt agréable. Le 3. ou 4. jour, elle commence à aigrir; & le 7. ou 8. elle eſt auſſi piquante, & auſſi âpre que le plus fort Vinaigre, ſans changer de Couleur.

Les Dattes du Latanier ſont plus groſſes que celles du Palmier. Comme nous avions quantité de meilleures choſes, chair & poiſſon, fruits, &c. nous abandonnions ces Dattes aux Tortues, & aux Oiſeaux: particulierement aux Solitaires, dont nous parlerons dans la ſuite.

Autour du *Chou* du Latanier, vers le bas, & entre les queuës de ſes grandes feuilles, il y a une eſpece de Cotton, tirant ſur la couleur de Citron, que l'on connoît par toutes les *Indes*, ſous le nom de *Capoc*. Nous en faiſions de très-bons matelas. Et cela peut être filé, & mis en œuvre pour toutes ſortes d'uſages, comme le Cotton ordinaire. Nous aurions peut-être penſé à fabriquer quelque eſpece d'étoſe, tant avec ce *Capoc*, qu'avec les fibres, ou filamens nerveux de nos feuilles de Lataniers. Mais nous avions de la toile pour long temps; &

la

la douceur de l'air eſt ſi grande, que nous ne nous ſervions guére de nos habits. Heureux de les avoir épargnez, quand la Perſécution du Nouveau * *Dieu-donné*, dont nous parlerons, nous expoſa à tant de miſeres, ſur le Rocher fatal, où ce méchant Homme nous rélégua.

Cette Iſle a encore divers autres arbres qui produiſent des fruits paſſablement bons. Ceux qui portent une eſpéce de poivre reſſemblent aſſez à des Pruniers de médiocre grandeur, & ont la feuille à-peu-près comme celle du Jaſmin : ils portent leur fruit par petits bouquets ; nous nous en ſervions dans nos ſauces.

La mer nous ayant apporté des Cocos qui faiſoient paroître leur germe, nous plantâmes de ces fruits quelques mois après nôtre arrivée, & quand nous partimes, l'arbre étoit déja haut de quatre pieds.

Je laiſſe au Lecteur à tirer ſes conjectures ſur la maniere dont ces Cocos, qui peſoient quelquefois cinq ou ſix livres, pouvoient avoir été pouſſez ſur les côtes de l'Iſle *Rodrigue*, & avoient fait un trajet de ſoixante ou quatre vingt lieues de mer ſans être corrompus. Car nous tenions pour certain qu'ils venoient de l'Iſle de *Ste. Brande*, qui eſt au vent, & au Nord-Eſt de la nôtre, à la diſ-

* Diodati.

tance que j'ai marquée, pour le moins.

La mer ne nous apportoit rien que de ce côté-là, ce qui peut raiſonnablement faire croire qu'il y a des courans qui contribuent avec le vent & la marée, à jetter quantité de choſes ſur le rivage. Dans la ſaiſon de l'Ouragan, on pourroit dire que le tourbillon auroit enlévé ces fruits dans l'Iſle de *Ste. Brande*, & les auroit jettez bien avant dans la mer, d'où enſuite ils auroient été apportez par le flux & par les courans.

Il ſe trouve auſſi à *Rodrigue* un arbre admirablement beau, dont le branchage s'étend en rond, & eſt tellement épais qu'il eſt impoſſible aux rayons du Soleil de le pénétrer. On voit de ces arbres qui ſont ſi grands, que deux ou trois cens perſonnes pourroient ſe mettre deſſous à l'abri.

Ce qui fait cette vaſte étendue, c'eſt que des groſſes branches, il en ſort quelques-unes qui tendent naturellement en bas, & qui gagnant la terre, y prennent racine & deviennent elles-mêmes de nouveaux troncs; ce qui forme une petite forêt.

La premiere fois que j'apperçûs cet arbre, je me ſouvins d'avoir lû dans les Rélations de quelques Voyageurs, qu'il s'en trouve preſque par tout dans les grandes *Indes*; & qu'il y en a auſſi dans le Continent & dans les Iſles de l'*Amerique*. Je ne penſe pas qu'il

y

y en ait en *Europe*. Les Idolatres de l'Orient l'ont en grande vénération, & bâtiſſent ordinairement leurs Pagodes deſſous.

La Boulaye le Gouz a écrit qu'ils appellent cet arbre ſacré, *Kaſta*, & qu'ils diſent qu'il eſt cheri des Saints, parce que leur Dieu *Kan* ſe divertiſſoit à joüer de la flûte à l'ombre de ſes épais feuillages.

Ce même Auteur ajoûte qu'ils n'oſent prendre une ſeule de ſes feuilles, de crainte de mourir dans l'an; & il renvoye ſon Lecteur à ce qu'en ont autrefois écrit *Hérodote* & *Q. Curce*. *Tavernier* en parle auſſi, & dit qu'il eſt nommé *Lul* par les *Perſans*, mais que les *Francs* lui ont donné le nom d'arbre des Banianes, parce que les Penitens Faquirs, & les Banianes font leur cuiſine, & leurs dévotions ſous cet arbre. M. de *Rochefort* l'appelle Paretuvier, dans ſon *Hiſtoire Naturelle des Antilles*, & dit qu'il a la feuille verte, épaiſſe, & aſſez longue, ſans parler de ſon fruit: & les deux Voyageurs que je viens de citer, ne diſent rien ni du fruit, ni des feuilles.

Les *Kaſtas* de l'Iſle *Rodrigue*, (car je me dois ſervir aux *Indes* du nom Indien) ont la feuille large comme la main, aſſez épaiſſe, faite à peu près en cœur comme celle du Lilas, & au toucher, elles ſont plus douces que du ſatin. Ils ont la fleur blanche,

&

& de bonne odeur: & le fruit rouge, rond, & de la groſſeur d'une prune de Damas noir : la peau en eſt dure, & renferme une ſemence menue, aſſez ſemblable à celle qu'on voit dans les figues. Le fruit n'eſt pas mal faiſant, mais il eſt inſipide. C'eſt la nourriture ordinaire des chauve-ſouris, qui nichent par multitude dans les branches touffuës de cet Arbre.

En général, le bois de tous les arbres de cette Iſle eſt fort dur. Nous avons eu occaſion de remarquer que celui dont nous nous ſommes ſervis pour nos cabanes, ſe remplit de vers quelques ſemaines après qu'il eſt coupé, ſi pour prévenir cet inconvénient, on ne le laiſſe tremper trois ſemaines ou un mois dans la mer : car alors, le ver ne s'y met plus.

Il y a un arbre que nous appellions bois puant, à cauſe de ſa mauvaiſe odeur; c'eſt le meilleur de tous pour la charpente, mais nous ne nous ſoucïions pas de nous en ſervir, parce qu'il empuantiſſoit tous les lieux où il étoit, d'une maniere très-incommode.

Nous n'avons trouvé dans cette Iſle aucune ſorte de plante, ni arbre, ni arbriſſeaux, ni herbe, qui croiſſe naturellement dans les parties de l'*Europe* qui nous étoient connues, à la-ſeule exception du Pourpier, qui eſt petit, & verd. Il y en a beaucoup en quelques

ques endroits des vallées; & celui que nous avons ſemé de la graine apportée du Cap, eſt venu parfaitement ſemblable à ce pourpier naturel de l'Iſle.

Il ne s'y trouve aucun animal à quatre pieds, que des rats, des Lezards, & des tortues de terre, deſquelles y a trois différentes eſpéces. J'en ai vû qui péſent autour de cent Livres, & qui ont aſſez de chair pour donner à manger à bon nombre de perſonnes. Cette chair eſt fort ſaine, & d'un goût qui approche de celui du mouton, mais plus délicat. La graiſſe en eſt extrémement blanche, & ne ſe fige point, ni ne cauſe jamais de raports, quelque quantité qu'on en mange: Nous l'avons unanimement trouvée beaucoup meilleure que le plus excellent beurre de l'*Europe*. S'oindre de cette huile, eſt un reméde merveilleux contre les foulures, les froideurs, & les engourdiſſements des nerfs, & contre pluſieurs autres maux. Le foye eſt d'une délicateſſe extrême, & fort gros à proportion de l'animal; car une tortue qui n'a que quinze livres de chair, a le foye de cinq à ſix livres. Il eſt ſi délicieux qu'on peut dire qu'il porte toûjours ſa ſauce avec ſoi, de quelque maniere qu'on le prépare.

Les os de ces tortues ſont maſſifs, je veux dire qu'ils n'ont point de moelle. Châcun

ſait

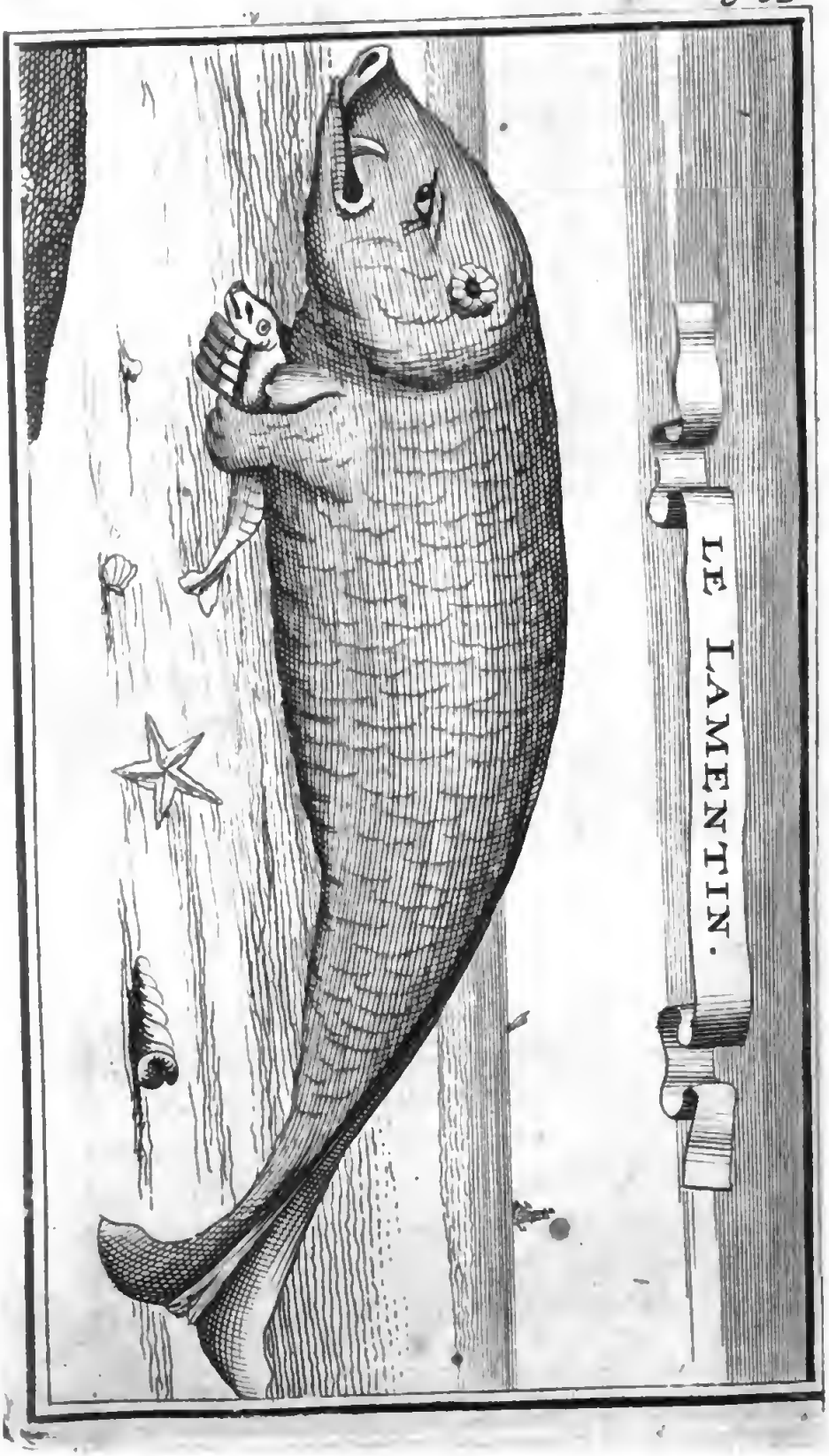
quelquefois pris plaiſir à en porter quelques uns, à un demi quart de lieue, ſur la montagne ; & d'abord que nous les mettions à terre ils prenoient le droit chemin de la mer. Elle marchent alors plus vîte que quand elles ſont devenues groſſes.

Les Frégates, les Fous, & divers autres oiſeaux qui les attendent ſur les arbres, en détruiſent une très-grande quantité, de ſorte que de cent, il ne s'en ſauve peut-être pas dix. Cependant il y en a un nombre ſi prodigieux qu'on s'en étonneroit, ſi on ne ſe ſouvenoit pas que chaque tortue fait tous les ans mille ou douze cens œufs, à diverſes repriſes ; & qu'elles multiplient ainſi depuis le commencement du Monde, peut-être, ſans avoir trouvé encore d'autres deſtructeurs que nous.

Ces œufs ne ſont pas tout-à-fait ſi bons à manger que ceux des tortues de terre ; comme la chair de l'animal n'eſt pas non plus ſi délicate. Ils ſont de la même forme, & le blanc des uns & des autres ne ſe cuit que très-difficilement ; & même à la longue il ſe diſſipe abſolument de ſorte qu'il ne reſte proprement que le jaune.

Le foye de ces tortues de mer n'a preſque point de goût, & eſt fort mal ſain : s'il ſent quelque choſe, c'eſt la mauvaiſe huile, ou une eſpece de ſauvagin ; & il cauſe des ra-

ports,



LE LAMENTIN.

ports, long-temps après qu'on en a mangé.

Ces animaux ſe nourriſſent d'herbes au fond de la mer, & ne viennent jamais à terre que pour pondre. Je remarquerai en paſſant, qu'avant la ponte, ils demeurent neuf jours unis dans l'accouplement.

Leur graiſſe demeure liquide, quand elle a été fonduë, & eſt d'un goût excellent auſſi bien que celle des Tortues de terre. On peut s'en ſervir en toutes ſortes de ragouts, tant de chair que de poiſſon.

La Tortue a le ſang froid : elle peut vivre plus d'un mois ſans manger, pourvû qu'elle ſoit déchargée de ſes Oeufs, & qu'on l'arroſe de tems en tems de quelques ſeaux d'eau de mer.

Le Lamentin, que d'autres Nations appellent *Manati*, pour dire *ayant des mains*, ſe trouve auſſi en grande abondance dans les mers de cette Iſle, & paroit par troupes nombreuſes. Sa tête reſſemble extrémement à celle du Pourceau, quoi qu'en diſe le *Dictionnaire des Arts & des Sciences* de Mr. *Corneille*, qui ſur l'article de ce poiſſon, comſur celui des differents Palmiers, & en beaucoup d'autres choſes qui ſont de ma connoiſſance certaine, eſt ſujet à de frequentes & groſſieres erreurs, comme il eſt d'ailleurs le Dictionnaire le plus incomplet qui ait jamais été fait. Il emprunte les têtes d'un Bœuf,

Bœuf, d'une taupe, d'un cheval, & d'un cochon, pour en compoſer celle du Lamentin; & il tombe en cette occaſion dans l'inévitable embarras de tous ceux qui entreprennent de décrire, & de repréſenter des choſes qu'ils n'ont pas vûës, & dont ils n'ont pas d'idée diſtincte. Pour moi qui ai vû & conſideré de près, avec ſoin, pluſieurs Lamentins, je répéte encore, que non ſeulement moi, mais mes Compagnons, nous trouvions tous enſemble une reſſemblance très-grande entre la tête de cet animal & celle du Porc, excepté qu'il n'a pas le groin ſi pointu.

Les plus grands ont autour de vingt pieds de long, & n'ont aucune autre nageoire que la queue & les deux pates. Le corps eſt aſſez gros juſques vers le nombril, & la queue a cela de particulier avec celles des baleines, que la largeur en eſt horizontale, lors que l'animal eſt poſé ſur le ventre. Il a le ſang chaud, la peau noirâtre, fort rude & fort dure; avec quelques poils ſi clair-ſemez qu'on ne les apperçoit qu'à peine, les yeux petits & deux trous qu'il ſerre & qu'il ouvre, que l'on peut avec raiſon appeller ſes ouïes, & ſes oreilles. Comme il retire aſſez ſouvent la langue, qui n'eſt pas fort grande, pluſieurs ont dit qu'il n'en avoit point. Il a des dents machelieres, & même des défenſes qui paroiſſent comme à un ſanglier, mais il n'a point

point de dents devant : ſes gencives ſont aſſez dures, pour arracher & pour brouter l'herbe. La chair en eſt excellente, & a le goût fort approchant de celle du meilleur veau : c'eſt une viande fort ſaine.

La femelle a les mammelles comme celles des femmes. Pluſieurs aſſurent qu'elle fait ordinairement deux petits à la fois & qu'elle les allaite enſemble, les portant tous deux à ſon ſein, avec ſes deux eſpéces de mains. Mais comme je ne lui en ai jamais vû embraſſer qu'un, j'ai du penchant à croire qu'elle n'en produit pas davantage à la fois.

Je ne voyois jamais cette extraordinaire Nourrice, ſans me ſouvenir avec double raiſon, vû l'état de mon triſte exil, du paſſage des *Lamentations de Jeremie*, où le Prophéte ſe complaint ainſi. *Les monſtres marins mêmes tendent les mammelles à leurs petits, & les allaitent ; mais, la fille de mon Peuple a afaire à des gens cruels. Lament.* ch. III.

Nous prenions ce poiſſon fort facilement. Il paît par troupeaux comme de moutons, à trois ou quatre pieds d'eau ſeulement, & quand nous entrions au milieu d'eux, ils ne fuyoient point ; tellement que nous pouvions prendre celui que nous voulions, le tirer à bout touchant avec un fuſil ; ſi bon nous ſembloit, ou nous jetter ſur lui deux ou trois,

trois, ſans armes, & le trainer à force de bras ſur le rivage. Nous en trouvions quelquefois trois ou quatre cens enſemble qui paiſſoient l'herbe au fond de l'eau, & ils étoient ſi peu effarouchez, que ſouvent nous les tâtions pour choiſir le plus gras; nous leur paſſions une corde à la queüe pour les tirer hors de l'eau. Nous ne prenions pas les plus gros, parce qu'ils nous auroient donné beaucoup de peine, & auroient même, peut-être, été maîtres de nous; outre que leur chair n'eſt pas ſi délicate que celle des petits.

Ils ont un lard ferme qui eſt excellent. Il n'y a perſonne qui à la vûe, & au goût, ne prit la chair de ce poiſſon pour de la viande de boucherie. Ce pauvre animal meurt auſſitôt qu'il a perdu un peu de ſon ſang. Ce qui nous fit découvrir qu'il y en avoit dans ces mers, c'eſt que quelques mois après nôtre arrivée dans l'Iſle, nous en trouvames un mort ſur le rivage. Nous n'avons pas remarqué que cet animal vienne jamais à terre: je doute qu'il s'y pût trainer, & je ne croi pas qu'il ſoit amphibie.

On trouve quantité d'autres ſortes de poiſſons: à l'exception des huitres & des Anguilles, ils ſont tous differents de ceux de nôtre *Europe*.

Nous prénions facilement à la ligne des an-

Anguilles de mer, auſſi bien que d'eau douce. Depuis les Briſans juſqu'à terre, il y a de grands eſpaces qui ſont couverts à mer haute, & qui demeurent à ſec quand la mer ſe retire. Dans cette étendue il y a des foſſes, ou des eſpeces de réſervoirs que la mer a creuſez, & qui demeurant pleins d'eau, demeurent auſſi remplis de poiſſon. C'eſt là où l'on peut pêcher à la ligne avec facilité & plaiſir; parce que ces eaux étant fort claires, on voit le poiſſon qui vient avec précipitation ſe jetter à l'hameçon, autour duquel il ſe livre une eſpece de combat à qui s'attachera le premier; tellement qu'on peut faire une pêche abondante en très-peu de tems.

La pêche du filet n'eſt pas moins divertiſſante: on a le plaiſir de prendre un grand nombre de poiſſons dont la diverſité eſt très-agréable.

A mille pas de nos loges, il y a une anſe qui ſe remplit d'eau à mer haute, & à l'entrée de laquelle nous tendions un filet: de ſorte que la mer s'étant retirée il reſtoit un grand nombre de divers poiſſons à ſec, & nous choiſiſſions ceux que nous voulions, laiſſant paſſer le reſte pendant qu'il y avoit encore un peu d'eau.

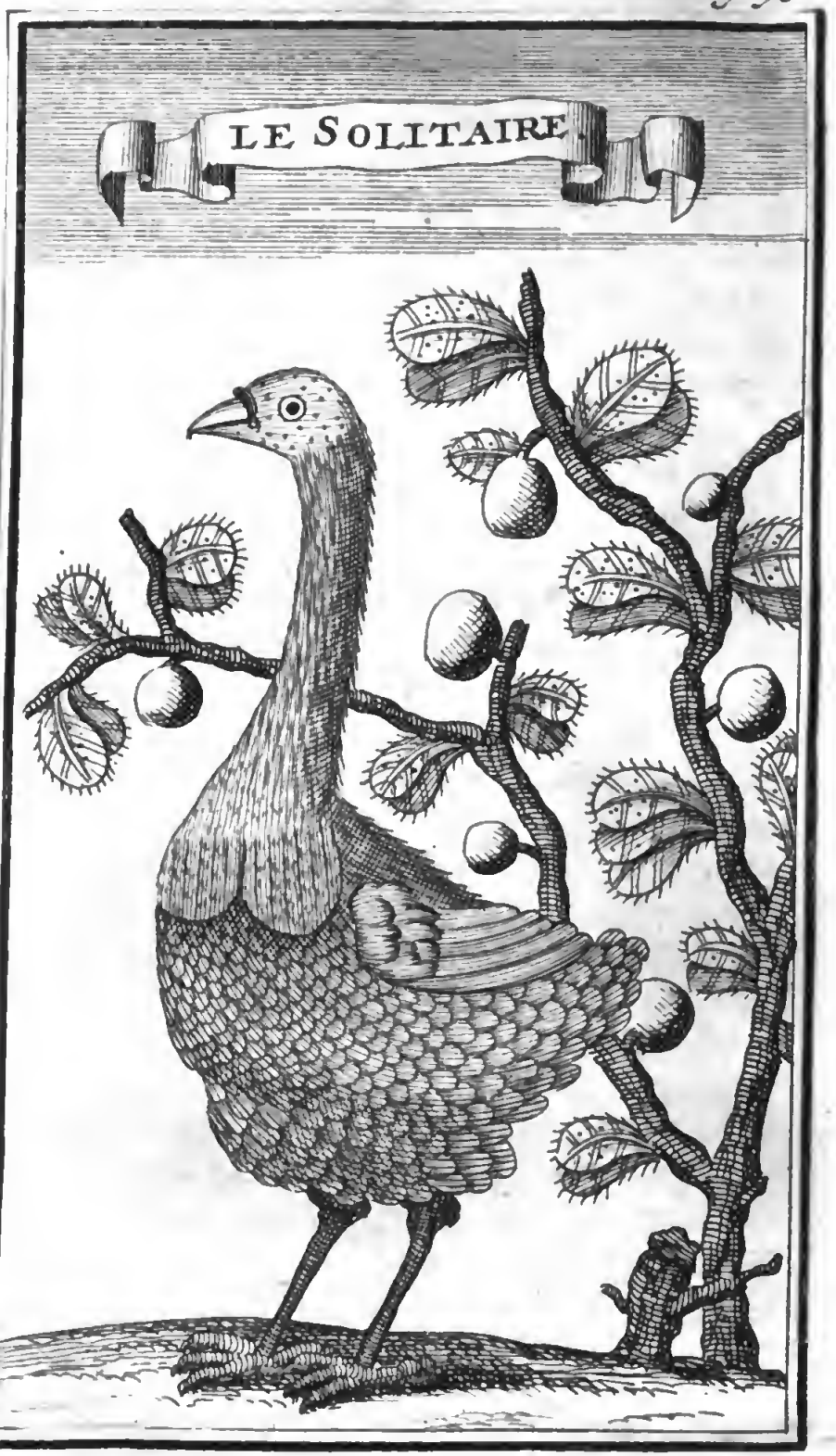
Nous avions auſſi une autre anſe, en deça de nos habitations, qui étoit toute remplie

d'huitres attachées ſur le rocher. Nous allions ſouvent déjeûner là ; & nous en rapportions dont nous faiſions un ragoût excellent avec des chous de Palmiers, & de la graiſſe de tortue.

De tous les oiſeaux de l'Iſle, l'eſpece la plus remarquable eſt celle à laquelle on a donné le nom de *Solitaires*, parce qu'on les voit rarement en troupes quoi qu'il y en ait beaucoup.

Les mâles ont le plumage ordinairement griſâtre & brun, les pieds de coq d'Inde, & le bec auſſi, mais un peu plus crochu. Ils n'ont preſque point de queuë, & leur derriere couvert de plumes eſt arrondi comme une croupe de cheval. Ils ſont plus haut montez que les coqs d'Inde, & ont le cou droit, un peu plus long, à proportion, que ne l'a cet oiſeau quand il leve la tête. L'œil noir & vif, & la tête ſans crête ni houpe. Ils ne volent point, leurs ailes ſont trop petites, pour ſoutenir le poids de leurs corps. Ils ne s'en ſervent que pour ſe battre, & pour faire le moulinet, quand ils veulent s'appeller l'un l'autre. Ils font avec viteſſe vingt ou trente piroüettes tout de ſuite, du même côté, pendant l'eſpace de quatre ou cinq minutes : le mouvement de leurs ailes fait alors un bruit qui aproche fort de celui d'une Crécerelle ; & on l'entend de plus de deux cens pas. L'os de l'aileron groſſit à

l'ex-


LE SOLITAIRE

l'extrémité, & forme ſous la plume une petite maſſe ronde comme une balle de mouſquet : cela & le bec, ſont la principale défenſe de cet oiſeau. On a bien de la peine à les attraper dans les bois, mais comme on court plus vite qu'eux, dans les lieux dégagez, il n'eſt pas fort difficile d'en prendre. Quelquefois même on en aproche fort aiſément. Depuis le mois de Mars juſqu'au mois de Septembre, ils ſont extraordinairement gras, & le goût en eſt excellent, ſur tout quand ils ſont jeunes. On trouve des mâles qui peſent juſques à quarante cinq livres.

La femelle eſt d'une beauté admirable ; il y en a de blondes & de brunes ; j'appelle blond, une couleur de cheveux blonds. Elles ont une eſpece de bandeau comme un bandeau de veuves au haut du bec qui eſt de couleur tanée. Une plume ne paſſe pas l'autre ſur tout leur corps, parce qu'elles ont un grand ſoin de les ajuſter, & de ſe polir avec le bec. Les plumes qui accompagnent les cuiſſes ſont arrondies par le bout en coquilles ; & comme elles ſont fort épaiſſes en cet endroit-là cela produit un agréable effet. Elles ont deux élévations ſur le jabot, d'un plumage plus blanc que le reſte, & qui repréſente merveilleuſement un beau ſein de femme. Elles marchent avec tant de fierté & de bonne grace tout enſemble,

qu'on ne peut s'empêcher de les admirer & de les aimer ; de ſorte que ſouvent leur bonne mine leur a ſauvé la vie.

Quoique ces oiſeaux s'approchent quelquefois aſſez familierement quand on ne court pas après eux, on ne peut jamais les apprivoiſer : ſi tôt qu'on les a arrêtez ils jettent des larmes ſans crier, & refuſent opiniâtrement toute ſorte de nourriture, juſqu'à ce qu'ils meurent enfin. On leur trouve toûjours dans le géſier, (auſſi bien qu'aux mâles) une pierre brune de la groſſeur d'un Oeuf de poule ; elle eſt un peu raboteuſe, platte d'un côté & arrondie de l'autre, fort peſante, & fort dure. Nous avons jugé que cette pierre naît avec eux ; parce que quelque jeunes qu'ils ſoient, ils en ont toûjours, & n'en ont jamais qu'une ; & qu'outre cela, le canal qui va du jabot au géſier, eſt trop étroit de moitié pour donner paſſage à une pareille maſſe. Nous nous en ſervions préférablement à aucune autre pierre, pour aiguiſer nos couteaux.

Quand ces oiſeaux veulent bâtir leurs nids, ils choiſiſſent un lieu net, & ils l'élevent à un pied & demi de terre ſur un tas de feuilles de palmier qu'ils ont ramaſſées pour ce deſſein. Ils ne font qu'un Oeuf, qui eſt beaucoup plus gros que celui d'une oye. Le male & la femelle le couvent tour à tour, &

& il n'éclôt qu'après ſept ſemaines. Pendant tout le tems qu'ils couvent, ou qu'ils élevent leur petit, qui n'eſt capable de pourvoir ſeul à ſes beſoins qu'après pluſieurs mois, ils ne ſoufrent aucun oiſeau de leur eſpece à plus de deux cens pas à la ronde ; & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le mâle ne chaſſe jamais les femelles ; ſeulement, quand il en apperçoit quelqu'une, il fait en piroüettant ſon bruit ordinaire, pour appeller la femelle qui vient donner auſſi-tôt la chaſſe à l'étrangere, & qui ne la quitte que lors qu'elle l'a conduite hors de ſes limites. La femelle en fait de même & laiſſe chaſſer les mâles par le ſien. C'eſt une particularité que nous avons tant de fois obſervée, que j'en parle avec certitude.

Ces combats durent quelquefois aſſez longtems, parce que l'etranger ne fuit qu'en tournant, ſans s'éloigner directement du nid ; cependant, les autres ne l'abandonnent jamais qu'ils ne l'ayent chaſſé. Après que ces oiſeaux ont élevé leur petit & l'ont abandonné à lui-même, ils ne ſe déparient pas comme font tous les autres, mais ils demeurent toûjours unis & compagnons, quoi qu'ils aillent quelquefois ſe mêler parmi d'autres de leur eſpece. Nous avons ſouvent remarqué que quelques jours après que le jeune étoit ſorti du nid, une compagnie de trente ou quarante en amenoient un au-

tre jeune, & que le nouveau déniché avec ſes pere & mere, ſe joignant à la bande, s'en alloient dans un lieu écarté. Comme nous les ſuivions ſouvent, nous voyions qu'après cela, les vieux ſe retiroient chacun de leur côté, ou ſeuls, ou couple à couple, & laiſſoient les deux jeunes enſemble; & nous appellions cela un mariage.

Il y a dans cette nouvelle circonſtance, quelque choſe qui ſemble un peu fabuleux: mais ce ſont pourtant des veritez pures, & des choſes que j'ai bien ſouvent remarquées avec ſoin, & avec plaiſir. Je ne pouvois m'empêcher non plus, d'abandonner mon eſprit à diverſes réflexions. J'envoyois l'homme à l'école des Bêtes. Je loüois mes Solitaires de ce qu'ils ſe marioient jeunes; (ce qui eſt une ſageſſe de nos Juifs) de ce qu'ils ſatisfaiſoient à la Nature, dans le temps propre, & dès que la Nature a beſoin d'être ſatisfaite; ſelon l'état de cette même Nature, & conformément à l'intention du Créateur. J'admirois le bonheur de ces couples innocens & fideles, qui vivoient ſi tranquillement, dans un conſtant amour. Je diſois que ſi nôtre Ambition, & nôtre friandiſe étoient refrénées, ſi les hommes étoient, ou avoient toûjours été auſſi ſages que le ſont les oiſeaux, pour dire tout en un mot,

on

on ſe marieroit comme ſe marient les oiſeaux, ſans autre attirail ni cérémonies ; ſans contracts, & ſans teſtamens ; ſans *Mien*, ſans *Tien*, ſans ſujetion à aucunes Loix, & ſans nulle offenſe ; au ſoulagement de la Nature, & de la Republique: car les Loix Divines & humaines, ne ſont que des précautions contre nos deſordres. Lecteur, ma principale occupation étoit de penſer, dans nôtre Iſle déſerte : ſoufrez donc que je vous diſe quelquefois mes penſées. Il me ſemble vous avoir averti que vous ne deviez pas vous attendre à des Diſſertations ſur l'antiquité des Accens Grecs des Manuſcrits de nôtre *Eden*, ni ſur celle de ſes Medailles ; non plus qu'à des deſcriptions de ſes Amphithéatres, & de ſes Baſiliques.

Nos Gelinotes ſont graſſes, pendant toute l'année, & d'un goût très-délicat. Elles ſont toutes d'un gris clair, n'y ayant que très-peu de différence de plumage, entre les deux *Sexes*. Elles cachent ſi bien leurs nids, que nous n'en avons pû découvrir, ni par conſéquent goûter de leurs Oeufs. Elles ont un ourlet rouge autour de l'œil. Et leur bec qui eſt droit & pointu, eſt rouge auſſi ; long d'environ deux pouces. Elles ne ſauroient guéres voler, la graiſſe les rendant trop peſantes. Si on leur préſente quelque choſe de rouge, cela les irrite ſi

fort qu'elles viennent l'attaquer pour tacher de l'emporter; ſi bien que dans l'ardeur du combat on a occaſion de les prendre facilement. Nous avions beaucoup de Butors auſſi gros & auſſi bons que des chapons. Ils ſont plus familiers & plus aiſez à prendre que les gelinottes.

Les pigeons ſont un peu plus petits que les nôtres; tous de couleur d'ardoiſe, & toûjours fort gras & fort bons. Ils perchent & nichent ſur les arbres & on les prend très-aiſément. Ils ſont ſi peu farouches, qu'il y en avoit toûjours une cinquantaine autour de nous, quand nous étions à table, parce qu'ils avoient pris goût à la graine de nos melons. On les prenoit quand on vouloit, & nous leur attachions quelquefois aux jambes de petits morceaux d'étoffe de diverſes couleurs afin de les reconnoître. Ils ne manquoient pas de venir à tous nos repas: nous les appellions nos poules. Ils ne nichent jamais dans l'Iſle, mais dans les Iſlots qui en ſont proche. Nous avons jugé que c'étoit pour éviter la perſécution des rats, dont le nombre eſt très-grand dans l'Iſle, comme je le dirai dans la ſuite, mais qui ne paſſent jamais dans les Iſlots. Les Fous, les Frégates, les Paille-en-queue; & peut-être quelques autres oiſeaux de mer, qui ne vivent que de poiſſon, font pourtant leurs nids

nids ſur les arbres : mais les Ferrets & quelques autres, couvent ſur le ſable, dans les mêmes Iſlots des pigeons : & tous ces oiſeaux ont un goût ſauvagin qui n'eſt pas agréable; en recompenſe, leurs Oeufs ſont fort bons. Les Fous viennent ſe repoſer la nuit dans l'Iſle; & les Frégates qui ſont plus grands, & qu'on appelle ainſi, parce qu'ils ſont legers, & admirablement *bons Voiliers*, les attendent tous les ſoirs au guet, ſur la cime des arbres; ils s'élévent fort haut, & fondent ſur eux comme le Faucon ſur ſa proye: non pour les tuer, mais pour leur faire rendre gorge. Le Fou frappé de cette maniere par la Frégate eſt obligé de rendre le poiſſon qu'il a dans le jabot, & la Frégate ne manque pas d'atraper ce poiſſon en l'air. Le Fou crie, & fait ſouvent difficulté d'abandonner ſa proye, mais la Frégate plus hardie & plus vigoureuſe, ſe moque de ſes cris, s'éleve, & s'élance de nouveau, juſqu'à ce qu'elle l'ait contraint d'obeïr.

La Frégate eſt noirâtre, de la groſſeur d'un canard; les ailes extraordinairement étendues. C'eſt une eſpece d'oiſeau de proye, puis qu'il en a les griffes, & que ſon bec long d'un demi pied eſt un peu crochu par le bout. Les vieux mâles ont une eſpece de chair rouge comme une crête, ſous

la gorge comme en ont nos coqs.

Les Fous ont été nommez ainſi, parce qu'ils ſe viennent jetter inconſiderément ſur les vaiſſeaux, & qu'ils s'y laiſſent prendre innocemment. Leur ſimplicité eſt ſi grande, qu'ils jugent d'autrui par eux mêmes, & qu'ils ne prennent pas les hommes pour des animaux mal faiſans. Ils ont le dos châtain, & le ventre blanchâtre; le bec pointu, long de quatre pouces, fort gros vers la tête, & un peu dentelé par les côtez; les jambes courtes, les pieds à peu près en pieds de canard, & d'un jaune pâle.

Le Paille-en-queue, de la groſſeur d'un pigeon, eſt tout blanc, & a le bec court & fort. Il a une plume à la queue longue d'un pied & demi, d'où il a pris ſon nom. Ces oiſeaux nous faiſoient une plaiſante guerre, ou plûtôt ils faiſoient la guerre à nos bonnets. Ils nous ſurprenoient par derriere, & nous les enlevoient de deſſus la tête. Et cela étoit ſi fréquent & ſi importun, que nous étions obligez d'avoir toûjours des bâtons pour nous défendre d'eux. Nous les prévenions quelquefois, lors que nous appercevions devant nous leur ombre, au moment qu'ils étoient prêts à faire leur coup. Nous n'avons jamais pu ſavoir de quel uſage leur pouvoient être des bonnets, ni ce qu'ils ont fait de ceux qu'ils nous ont attrapez.

Je

Je parlerai du Ferret & du Pluton dans l'Iſle *Maurice*.

A *Rodrigue* il n'y a qu'une ſeule ſorte de petits oiſeaux : ils ne reſſemblent pas mal aux Serins de Canarie, nous ne les avons jamais entendu chanter, encore qu'ils ſoient ſi familiers, qu'ils viennent ſe poſer ſur un Livre qu'on tient à la main.

Les Perroquets verds & bleus s'y trouvent en quantité, & ſur tout de médiocre & d'égale groſſeur. Quand ils ſont jeunes, la chair n'en eſt pas moins bonne que des pigeonnaux.

Il y a des alloüettes de mer, & des Becaſſines. Nous n'avons vû que très-peu d'hirondelles.

Les chauve-ſouris volent de jour comme les autres oiſeaux : elles ſont de la groſſeur d'un bon poulet, & ont chaque aîle longue de près de deux pieds. Elles ne perchent pas, mais elles s'acrochent par les pieds aux branches des arbres, la tête pendant en bas : & comme leurs ailes ſont auſſi fournies de pluſieurs crochets, elles ne tombent pas aiſément quand on les a frappées : elles demeurent toûjours attachées par quelque crochet. Quand on les voit d'un peu loin, pendantes & enveloppées de leurs ailes, on les prend plûtôt, pour des fruits que pour des oiſeaux. Les *Hollandois* que j'ai connus à

l'Iſle *Maurice* en faiſoient un mets précieux & les préferoient au gibier le plus délicat. Chacun a ſon goût ; pour nous, nous trouvions dans celui-ci je ne ſai quoi qui ne nous accommodoit pas ; & comme nous avions beaucoup de choſes que nous trouvions meilleures, nous ne mangions point de ces vilaines bêtes. Elles portent leurs petits avec elles, & ne les abandonnent que lors qu'ils peuvent voler. Nous avons remarqué qu'elles en avoient toûjours deux.

Les Palmiers & les Lataniers ſont tous chargez de lezards de la longueur d'un pied : on ne ſauroit ſe laſſer d'en conſiderer la beauté. Il y en a de noirs, de bleus, de verds, de rouges, de gris, & de tout cela du plus vif, & du plus éclatant. Leur nourriture la plus ordinaire eſt le fruit du Palmier. Ils ne ſont nullement malfaiſans, & ſont ſi familiers qu'ils venoient ſouvent manger nos mets ſur la table en nôtre préſence, & même entre nos mains. Ils ſervent ſouvent de proye aux oiſeaux, ſur tout aux butors. Quand nous les faiſions tomber des arbres, avec une perche, ces oiſeaux accouroient & venoient les engloutir devant nous, quoi que nous puſſions faire pour les en empêcher ; & lors que nous en faiſions ſeulement le ſemblant, ils venoient de la même maniere, & nous ſuivoient toûjours.

Il

Il y a une autre eſpece de lézards nocturnes, de couleur griſatre, dont la figure eſt fort vilaine : ils ſont gros & longs comme le bras, & la chair n'en eſt pas mauvaiſe. Ils aiment beaucoup les Lataniers.

On trouveroit du ſel ſuffiſamment dans les trous des rochers élevez qui ſont ſur la côte, quand même l'Iſle ſeroit toute habitée. L'eau de la mer eſt portée dans ces concavitez par le rejailliſſement des vagues ; & le Soleil, cet admirable Ouvrier de toutes les metamorphoſes de la Nature, la convertit en Sel.

La mer apporte de l'ambre jaune, & de l'ambre gris. Nous en avons trouvé un gros morceau de ce dernier que nous ne connoiſſions pas, & qui a été la ſource de tous les maux qui nous ſont arrivez après, comme je le dirai dans la ſuite. Nous trouvions auſſi quantité d'une eſpéce de bitume noir, auquel nous donnions le nom d'ambre, mais je crois que c'eſt proprement du jayet.

Cette Iſle a une certaine fleur d'une odeur admirable, & que je préférerois au jaſmin d'Eſpagne : elle eſt auſſi blanche que le Lis, & preſque formée comme celle du jaſmin commun. Cela naît particuliérement ſur les troncs d'arbres pourris, & comme réduits en ſubſtance de terre. L'odeur de ces fleurs frappe agréablement à plus de cent pas.

L'air de l'Iſle ne ſoufre ni poux, ni puces, comme on peut s'en être aſſuré par experience après un debarquement comme le nôtre. On n'eſt incommodé non plus d'aucune ſorte de ces moucherons piquans, ni de ces autres petits inſectes qui ſont en pluſieurs endroits ſi importuns, ou plûtôt ſi inſuportables pendant la nuit.

Dans ces petites Iſles dont j'ai parlé, où nichent les Pigeons, il y a un nombre infini d'oiſeaux de mer: la chair n'en eſt pas agréable au goût, ni même bien ſaine, mais les œufs en ſont fort bons. L'abondance de ces oiſeaux eſt ſi grande que lors qu'ils ſe levent de terre, l'air en eſt quelquefois obſcurci.

Ils couvent ſur le ſable, & ſi près l'un de l'autre qu'ils s'entretouchent, quoi que de differentes eſpeces, & ces pauvres bêtes ſont ſi peu farouches, & ſi peu défiantes qu'ils ne s'élevent point quoi que l'on ſoit, pour ainſi dire, ſur eux: il faut les frapper pour les faire partir. Ils pondent trois fois l'année, & ne font qu'un œuf à chaque ponte non plus que les Solitaires; ce qui eſt une ſingularité d'autant plus notable, que, ſi je ne me trompe, nous n'avons aucun exemple de choſe ſemblable entre les oiſeaux que nous connoiſſons en *Europe*. J'ajouterai quelques particularitez de quelques-uns de ces

ces oiſeaux, lors que je parlerai de l'Iſle *Maurice*.

Voila ce que nous avons remarqué de plus conſidérable & de plus avantageux dans cette Iſle & aux environs : il faut préſentement, pour en donner une idée juſte, que je faſſe connoître ce qu'elle a de déſagrémens & d'incommoditez.

Je commencerai par ce que nous vîmes d'abord : ce fut un nombre prodigieux de certaines petites mouches. Auſſi-tôt que nous fûmes deſcendus, elles nous environnerent, & nous couvrirent, & il étoit inutile d'en tuer, parce que la multitude en étoit ſi grande qu'en écraſer dix mille, c'étoit ôter dix goûtes d'eau de la mer. Il eſt vrai que ces beſtioles ne piquent pas : l'incommodité qu'on en ſouffre, c'eſt un petit chatouillement importun, lors qu'elles ſe viennent poſer ſur le viſage. Elles ſe retirent ſur les arbres dès que le Soleil eſt couché, & elles reparoiſſent au lever de cet aſtre : Comme elles cherchent toûjours l'abri, & l'air doux, dès que nous eumes défriché une aſſez grande étendue de terre, le vent qui ſoufloit en liberté autour de nos cabanes, les chaſſa dans les bois & nous en délivra dans l'étendue entiere de nôtre habitation ; mais nous les trouvions par tout ailleurs quand nous nous promenions dans l'Iſle.

Il

Il y a auſſi une eſpece de groſſes mouches qui ne craignent pas le vent comme les autres, & qui ſont extrémement incommodes. Elles ont le ventre rempli de vers vivans, qu'elles poſent ſur la viande, & qu'elles y laiſſent tomber même en volant : de ſorte que comme ces proviſions ſe gâtoient auſſi, quand au lieu de les laiſſer à l'air nous les envelopions d'un linge, le ſeul moyen que nous trouvâmes pour les garantir fut de les tremper de tems-en-tems dans de l'eau de mer. Les nerfs ou filamens des queues de nos feuilles de Latanier auroient pu ſervir à faire une eſpece de treillis clair, mais impénétrable à ces mouches, dont on auroit garni un garde-manger, mais nous ne nous aviſames point de faire cette machine.

Les rats furent nôtre ſecond fleau. Ces animaux ſont ſemblables à ceux d'*Europe*, & ils ſont en fort grand nombre & fort incommodes.

Non ſeulement ils mangeoient les graines que nous ſemions, mais ils venoient encore ronger tout ce que nous avions dans nos cabanes. Je douterois volontiers un peu que M. de *Rochefort* eût été bien informé, quand il a écrit qu'il n'y avoit point de Rats dans les Iſles de l'*Amérique* avant nos navigations, car j'ai ſouvent trouvé dans les Rélations des Voyageurs qu'ils en avoient rencontré

contré des quantitez prodigieuſes dans les Iſles déſertes & inconnues. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas impoſſible que quelque vaiſſeau ait autrefois échoüé ſur ces terres-là, mais malgré tout ce que la plûpart des Philoſophes d'aujourd'hui en diſent, j'ai de fort bonnes raiſons pour croire que les rats, de même que diverſes autres eſpéces de vermine naiſſent quelquefois de corruption encore qu'ils ſoient produits auſſi par la voye ordinaire de la génération : le bon plaiſir du grand Ouvrier & du Maître du Monde, ayant été tel ; & qu'ainſi, rien n'empêcheroit qu'il ne s'en trouvât dans les Iſles dont jamais aucun navire n'auroit aproché.

Au lieu que les *Americains* ont des couleuvres naturellement exterminatrices de cette vilaine engeance, des Chats, & des chiens même qui ſont dreſſez à leur faire la guerre, nous n'avions que le ſecours des hiboux & de nos trebuchets. Avec cela nous les bannimes en aſſez peu de temps de nôtre quartier : mais il eſt vrai qu'il en revenoit quelquefois des peuplades qui nous occupoient de nouveau.

Le plus prompt & le plus ſûr moyen pour en reduire la multitude comme infinie, à un nombre peu conſiderable ſeroit de répandre d'abord des mets empoiſonnez. L'Iſle n'étant pas grande, on en auroit bien-tôt raiſon ;

raiſon ; & cette mortalité n'auroit aucuns accidents qu'on pût craindre, ſi elle arrivoit avant que les habitans s'établiſſent.

Les diverſes grandes incommoditez que ces animaux apportent, quand ils vont ainſi par armées, rendent aiſément croyable ce que l'on dit du jeune Avanturier *Anglois* (*Richard Whittington*, en 1397.) qui fit fortune avec un chat qu'il avoit apporté de ſon païs comme par hazard, & dont il fit préſent à un Seigneur de quelque Iſle des *Indes*. Le petit Prince charmé de la chaſſe admirable du chat, récompenſa liberalement celui de qui il l'avoit reçu ; & celui-ci ayant fait valoir le talent revint riche, & devint enfin Maire de *Londres*. On le voit ſouvent peint avec ſon chat, & en habit de Maire, ſervant d'enſeigne entre celles de *Londres*.

Les crabes de terre furent nos troiſiémes ennemis : il eſt preſque impoſſible de les détruire, à cauſe de leur prodigieuſe quantité dans la plûpart des lieux bas, & de la grande difficulté qu'il y a à les déterrer dans leurs trous. Elles ſe logent en terre, & creuſent, juſqu'à ce qu'elles ayent trouvé de l'eau : leur taniere eſt large, & a pluſieurs iſſuës, & elles ne s'en éloignent que fort peu ſe tenant toûjours ſur leurs gardes.

Elles arrachoient nos plantes dans nos jardins, jour & nuit ; & ſi nous renfermions ces

ces plantes ſous des eſpeces de cages, dans l'eſperance de les garantir, ſi elles n'étoient pas fort loin elles approfondiſſoient leurs tanieres, & ſe faiſant une nouvelle route, venoient par deſſous la cage arracher la plante. Le dos, ou la coque, ou coquille de cette crabe eſt d'un rouſſâtre ſalé, à-peu-près rond, & d'environ quatre pouces de diametre. Elle marche en tout ſens ſur huit pates qui s'élevent à quatre doits de terre; & elle a deux ſerres dentelées de grandeur inégale, comme on ſait qu'en ont toutes les eſpéces d'écrevices : la ſerre, ou patte droite étant plus groſſe & plus forte que la gauche. On ne voit pas ſa bouche, quand elle marche, parce qu'elle l'a par deſſous, mais ſes yeux, à-peu-près comme ceux des crabes que nous avons en *France* & en *Angleterre*, s'élévent à un bon pouce l'un de l'autre, ſur le bord & au devant de la coque.

Quand on en approche elle eſt extrémement prompte à ſe retirer; & comme elle court toûjours après les pierres qu'on lui jette, on a tout le loiſir de lui en jetter juſqu'à ce qu'on la frappe. Il eſt dangereux de s'expoſer à en être pincé. Cet animal nettoye fréquemment ſon trou; & après qu'il a fait un petit tas des ordures qu'il y rencontre, il les emporte dehors, en les preſſant avec

avec les ſerres contre ſon ventre : il fait cela ſi ſouvent, & avec tant de diligence, qu'il a bien-tôt ôté ce qui l'incommode. La chair en eſt aſſez bonne, & approche du goût des écrevices de nos rivieres.

Un peu avant, & après les pleines Lunes de Juillet & d'Août, ces Crabes vont par milliers, de tous les endroits de l'Iſle à la Mer ; Nous n'y en avons vû aucune qui ne fût chargée d'œufs. On en peut alors détruire beaucoup, parce qu'elles marchent en troupes prodigieuſes, & qu'étant éloignées de leurs trous, elles n'ont aucune retraite. Nous en avons quelquefois tué à coups de bâton plus de trois mille en un ſoir, ſans nous appercevoir le lendemain que le nombre en fût diminué. La ſeconde année de nôtre ſéjour dans l'Iſle, nous nous aviſames, pour nous en débarraſſer, de ſemer beaucoup de graines dans les lieux qu'elles habitoient le plus, afin de les amuſer dans ces endroits-là : comme elles y trouvoient aſſez d'occupation, & même trop, nos plantes ſe trouvoient épargnées : & pourvû qu'elles euſſent le tems de groſſir, elles étoient hors de danger ; auſſi la précaution de ſemer les graines des plantes que nous voulions cultiver, dans les endroits qu'elles ne fréquentoient pas, outre celles que nous ſemions dans nos Jardins : comme dans les lieux élevez, & éloignez des ruiſſeaux, & dans ceux dont le fond eſt de roche. L'un

L'un de nos gens qui, à tout hazard, avoit aporté deux grands coffres pleins de marchandiſes propres pour les *Indes*, & une aſſez bonne quantité de Louïs d'or, mais qui étoit pour le moins auſſi défiant que riche, fut plaiſamment attrapé par une de ces petites bêtes. Il avoit ſes piſtoles en pluſieurs bourſes, & pour peu qu'il s'éloignât de ſa cabane, nous remarquions qu'il les prenoit avec lui. Avant que de ſe coucher il ne manquoit jamais non plus de les cacher en divers endroits, le plus adroitement qu'il pouvoit; mais quelque fin qu'il fût, il trouva plus fin que lui encore; & fut la dupe d'un voleur dont il ne s'étoit pas défié : je veux dire de quelque crabe ou de quelque Rat qui lui enleva un de ſes ſachets, dont le cuir étant un peu gras, ſe trouva ſans doute au goût du voleur. Le lendemain, comme on s'apperçût qu'il étoit chagrin, & qu'on le vit chercher quelque choſe avec beaucoup d'aplication, on le preſſa tant, que ſoit par importunité, ſoit parce qu'il étoit bien aiſe qu'on lui aidât, il raconta naïvement l'avanture. Quoi qu'il fût difficile de n'en pas rire un peu, on ſe mit pourtant en quête avec lui; mais quelque perquiſition que l'on fit, on ne trouva rien, & il falut que le volé ſe conſolât de ſa perte. Il eſt vrai qu'il eut une permanente rancune contre

tre toute la nation des crabes, & que dans la guerre que nous leur faiſions ſouvent, il n'en tua jamais aucune ſans lui donner encore quelques coups après ſa mort.

Les crabes de mer ſont beaucoup meilleures & beaucoup plus groſſes que celles de terre; & la chair en eſt aiſée à digerer.

Il y en a encore d'une autre eſpece qui, à ce que j'aprens, porte le nom de Tourlouroux dans les *Antilles*, & qui ſont à peuprès de la figure des premieres dont j'ai parlé, mais un peu plus petites. Elles habitent veritablement entre la mer & la terre, en vrayes amphibies qu'elles ſont; de telle maniere que le flux remplit leurs loges deux fois le jour; & elles travaillent continuellement à les nettoyer.

L'Ouragan que l'on eſſuye tous les ans dans les mois de Janvier ou de Fevrier, comme je l'ai déja marqué, eſt encore un terrible ennemi. Nous avons ſenti deux fois ſes rudes aſſauts. Ce vent furieux s'éleve ordinairement après un temps doux, & même après un grand calme; & ſa plus grande violence dure au moins une heure. Alors nous vimes pluſieurs gros arbres renverſez en un moment, & nos cabanes toutes fracaſſées. La mer bruiante & écumante, faiſoit des mugiſſemens épouvantables; & élevant ſes flots comme des montagnes elle les pouſſoit con-

contre les côtaux avec tant d'impetuoſité qu'il ſembloit que la Nature hors d'elle-même dût bien-tôt retourner dans ſon premier Cahos. Le Ciel ſe mêloit avec la terre. L'air s'épaiſſiſſoit, & couvroit tout de ténébres; les nuës entaſſées fondoient enfin, & verſoient une ſi grande abondance d'eau, que nos beaux & fertiles vallons inondez devenoient un nouvel Ocean. Tout ce que ces torrens rencontroient étoit terraſſé, & rapidement entrainé. Et je crois que ſi cette violence eût duré trois heures, il n'y auroit pas eu un ſeul arbre qui eût réſiſté. Las animaux, par un inſtinct naturel que leur a donné la bonne & ſage Providence, prévoyent ces orages avant qu'ils arrivent, & ſe ſauvent dans les trous des montagnes; mais dès le lendemain ils paroiſſent comme auparavant, parce que le temps redevient auſſi beau & auſſi calme que jamais. Le dernier des deux Ouragans que nous avons eſſuyez à *Rodrigue*, fut beaucoup plus terrible que le premier. Au milieu de ſa plus grande force, il ſe fit tout d'un coup un calme ſi grand, que l'on auroit entendu le moindre bruit, tellement que l'on crut que tout étoit paſſé; mais il recommença bien-tôt avec plus de furie qu'auparavant. Il détruiſit abſolument tous nos jardins, parce que la violence de ce vent, élevant en l'air les eaux

de

de la mer, porta par tout un déluge d'eau ſalée, qui brûla ou tua abſolument tout ce que nous avions planté. Mais comme cela ne préjudicia pas au fond du terroir, dès que nous fumes ſortis des trous des rochers où nous nous étions mis à l'abri, nous vinmes ſemer comme auparavant.

Enfin le quatriéme & le dernier ennemi que nous eûmes à combattre, ce furent de petites Chenilles vertes, qui ſuccédent toûjours aux Ouragans, & qui en ſont infailliblement une ſecrete production. Ces Inſectes nous incommodoient beaucoup depuis le mois de Fevrier juſqu'au mois d'Avril, parce qu'ils mangeoient nos melons; ils n'en laiſſoient pas une ſeule feuille. L'Expérience nous a apris que pour les garantir, il falloit les bien couvrir la nuit, & ne les découvrir qu'après le lever du Soleil. Des cloches de verre leur auroient été un heureux bouclier. Comme cette vermine ne touchoit ni à la chicorée ni au pourpier; on peut raiſonnablement préſumer qu'elle n'attaqueroit pas non plus diverſes autres ſortes d'herbes & de Légumes, qui ne ſe rencontroient pas être plus à leur goût.

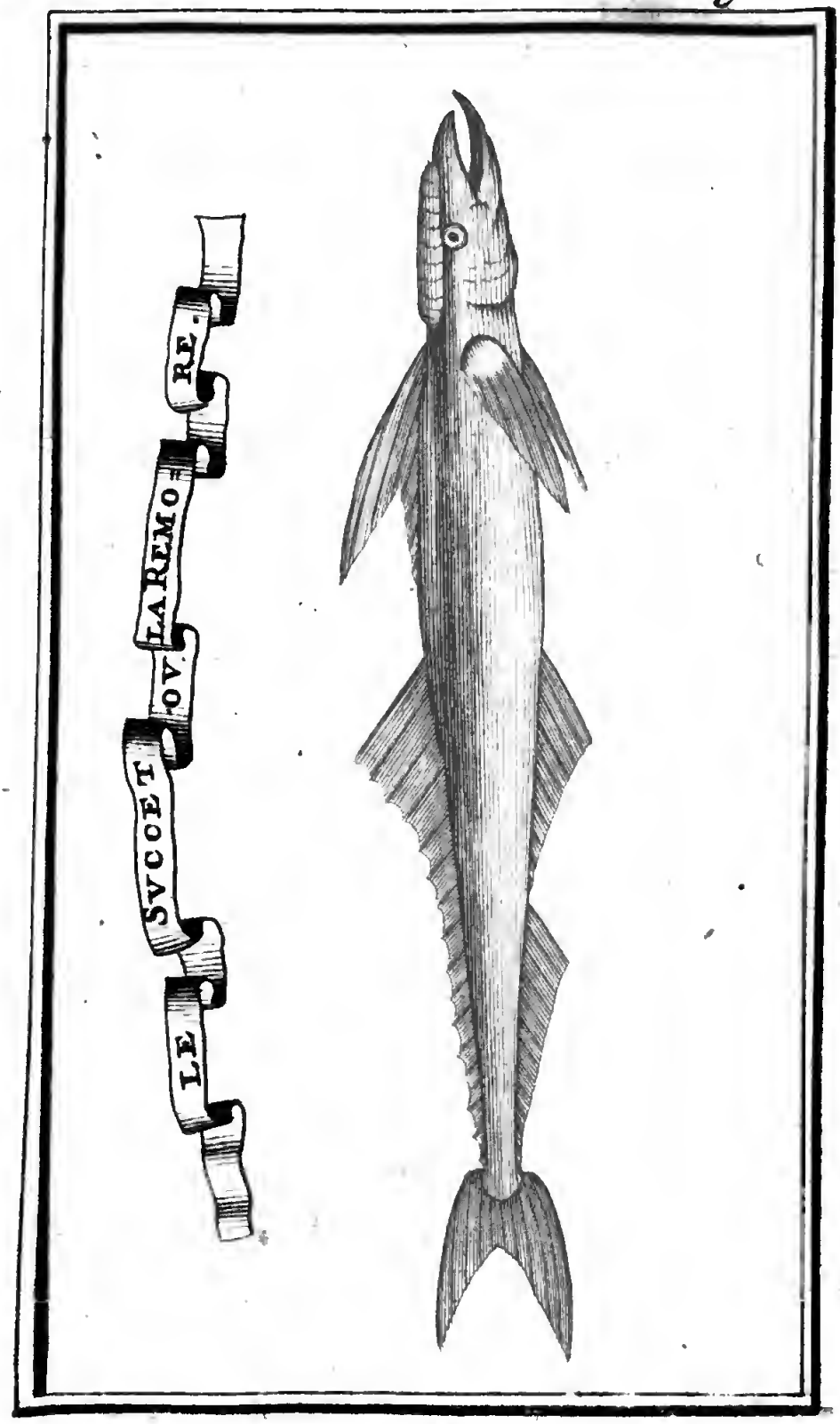
On trouve de petits Scorpions en quelques endroits, particulierement ſur les Lataniers; mais nous ſavons qu'ils ne ſont nullement dangereux; puiſque nous en avons été pluſieurs

ſieurs fois piquez ſans inconvénient. La piquure fait ſeulement une petite douleur d'un moment, comme quand on eſt piqué d'un épingle.

Quand nous nous baignions dans la mer, ou lors que nous étions obligez d'y marcher en pêchant, nous nous ſommes ſouvent trouvez environnez de grandes troupes de Requins, parmi leſquels il y en avoit des plus gros, qui ne nous ont jamais attaquez. Et comme nous étions ſur ce fatal Rocher de l'Iſle *Maurice*, duquel je parlerai dans la ſuite, j'ai vû cent fois une grande meute de chiens qui pourſuivoient un Cerf à la nage dans la mer, & dans les endroits où l'on voit beaucoup de Requins, ſans qu'il leur en arrivât jamais aucun accident, non plus qu'à nous, qui nous y baignions fréquemment. Je laiſſe au Lecteur à juger ſi cet animal eſt auſſi vorace qu'on dit, ou ſi les Requins de ces mers ſont d'une nature differente des autres. Comme les Rélations de ceux qui ont voyagé en *Amérique*, & en diverſes autres parties du Monde, nous diſent unanimement que les Requins de ces mers-là ſont extraordinairement dangereux & gloutons, & que pluſieurs parlent en témoins oculaires; il eſt raiſonnable de les croire, & de conclurre plûtôt que tous les Requins ne ſont pas de même eſpece. Ce poiſſon a

communément quinze ou ſeize pieds de long. De la maniere dont il a la gueule faite, il faut neceſſairement, qu'il ſe tourne ſur le dos pour engloutir ſa proye, ou qu'il éleve la moitié de la tête hors de l'eau. Il a pluſieurs rangs de dents qui ſont extrémement pointues, tranchantes & faites en ſcie. J'ai ouï dire à *Batavia*, & ailleurs, que la cervelle de Requin a la vertu de faire accoucher les femmes. Mais une pareille experience ne ſe pouvoit faire dans nôtre Iſle. Quelques-uns diſent que le petit poiſſon qu'on appelloit Succet, ou pilote du Requin, lui ſert de guide, mais c'eſt une chimere que le Pere *Tachard* a fort bien refutée. Ce Succet que l'on juge aſſez vraiſemblablement être la Remore que ces bonnes gens du temps de jadis (qu'on appelle vénérablement *les Anciens*, & qui fort ſouvent ne ſavent pas trop ce qu'ils diſent) ont renduë ſi fameuſe, & ſi redoutable; ce Succet, dis-je, a ſur la tête, & même un peu avant ſur le cou, une membrane cartilagineuſe, plate & ridée, par le moyen de laquelle il s'aplique & ſe colle étroitement au dos des Requins & des chiens de mer, & apparemment à des choſes inanimées, puis qu'on les voit s'attacher quelquefois ainſi au bois, ſur le pont du vaiſſeau (en ſe tournant le ventre en haut) quand il eſt tout ſortant de l'eau. Il y en a de

deux


LE
SVCCET
OV.
LA REMO
RE.

deux eſpeces, pour le moins, qui différent auſſi en grandeur & couleur; mais qui ont à-peu près la même forme. Ils n'ont point d'écailles; & leur peau eſt gluante & viſqueuſe comme celle des Anguilles. Ceux de la plus grande eſpece ſont communément longs de deux à trois pieds, & ont le dos d'un brun verdatre qui s'éclaircit un peu ſous le ventre. La longueur des autres ne paſſe pas celle des harangs, & l'atteint aſſez rarement. Ils ont le muſeau plus court, & la couleur moins obſcure. La chair des uns & des autres n'eſt pas ferme, mais d'un goût qui ne deplaît pas. Comme ils ſont pourvûs de beaucoup de nageoires, & qu'ils ſont d'une forme longue & menue, ils fendent auſſi l'eau comme une fleche fend l'air. Leurs dents ſont petites, arrondies par le bout, & ſi courtes qu'à peine les apperçoit-on. Il eſt très-certain que ces poiſſons s'attachent ſouvent aux Vaiſſeaux dans l'eau, & quand le nombre en eſt grand, il ne faut pas douter qu'ils ne ſoient en obſtacle à la courſe de ces édifices flotans, puis qu'ils les empêchent de couler légérement ſur les ondes. J'ai voulu parler exactement de ce petit Animal, parce que les autres ne l'ont pas fait. Pour le dire en paſſant, je me ſuis quelquefois étonné de la grande réputation que s'eſt aquiſe le fameux *Rondelet*, car lors que je

l'ai consulté sur les choses que je connois bien, je l'ai toûjours trouvé fort defectueux & fort sec.

Nos occupations pendant le séjour que nous avons fait dans cette Isle, n'étoient pas fort importantes, comme on peut bien se l'imaginer ; mais encore falloit-il faire quelque chose. L'entretien de nos cabanes, & la culture de nos jardins occupoient une partie de nôtre temps. La promenade en faisoit une autre. Nous passions souvent au Sud de l'Isle, soit en la traversant, soit en en faisant le tour : & elle n'a aucun endroit que nous n'ayions visité plusieurs fois très-exactement. Il n'y a ni hautes montagnes ni côtaux dénuez de verdure, quoi qu'ils soient fort remplis de rochers. Le fond, qui est de roc, est couvert de deux ou trois, ou quatre pieds de terre ; & entre les pierres mêmes dans les endroits où il ne paroit point du tout de terre, il ne laisse pas de croître des arbres extrémement gros, grands, & droits. De loin, cela donne une idée de l'Isle plus avantageuse qu'elle ne le merite, parce qu'on la croit composée universellement d'un terroir excellent.

On peut aller par tout aisément, puis qu'il n'y a point ou très-peu d'endroits qui ne soient de facile accès, & qu'on rencontre par tout abondamment de quoi manger & boire. En quelque lieu qu'on se trouve, si on n'ap-

n'apperçoit pas de gibier, il n'y a qu'à fraper ſur un arbre, ou à crier de toute ſa force, & le gibier qui entend ce bruit accourt incontinent, de ſorte qu'il n'y a qu'à choiſir, & à frapper ſur celui que l'on veut avoir à coups de pierres ou à coup de bâton. C'a été le haſard qui nous a fait faire cette experience; parce que quand nous nous promenions enſemble, & que nous étant écartez dans les bois, nous nous trouvions obligez de crier fort haut pour nous rejoindre, nous étions tout étonnez de voir les oiſeaux voler ou accourir de toutes parts pour ſe mettre à l'entour de nous. Alors la Providence nous diſoit *Tuë & mange*, & nous n'avions qu'à battre le fuſil & à faire du feu pour faire grand' chere. On trouve auſſi par tout des Tortues; & pour l'air il eſt ſi doux & ſi temperé que l'on peut coucher ſans crainte à la belle étoile. Mais ſi l'on veut, on ſe met aiſément à couvert en faiſant une eſpece de hute avec cinq ou ſix feuilles de ces Lataniers dont nous avons parlé.

Pour revenir à ce que j'ai commencé à dire de nos occupations; j'ajoûterai, ſans Phariſaïſme, que nous avions tous les jours nos exercices de dévotion reglez. Le Dimanche, nous faiſions à-peu-près ce qui ſe pratiquoit dans nos Egliſes de *France*, parce que nous avions la Bible entiere, nos

ſaints Cantiques, un ample commentaire ſur tout le Nouveau Teſtament, & pluſieurs Sermons de la vieille roche, qui étoient des Diſcours raiſonnables. Si nous euſſions crû paſſer là le reſte de nos jours, ou y demeurer du moins fort long-temps, rien n'auroit empêché, ce me ſemble, que le plus ſage d'entre nous n'eût été légitimement appellé par les autres à la charge du S. Miniſtere & que ces deux ou trois aſſemblez *au nom de Dieu* n'euſſent pris la forme parfaite d'une vraye Egliſe, & n'en euſſent auſſi reçû les particulieres conſolations, telle qu'eſt celle de participer enſemble à la ſainte Communion : & j'eus diverſes fois la penſée d'en faire la propoſition. Mais d'un côté je voyois tous mes Compagnons diſpoſez à tenter bientôt, au péril de leur vie, tous les moyens imaginables de retourner dans le Monde habité. Et d'ailleurs, j'avois lieu de craindre qu'ils ne trouvaſſent dans ce deſſein quelque ſorte d'affectation qui ne leur auroit pas plû. Car dans les réflexions que nous faiſions quelquefois ſur la Religion, comme nous nous trouvions heureux d'être unis en un même eſprit, ſans cette fauſſe *ſapience des Sages*, & cette pernicieuſe *intelligence des Entendus*, & des *Diſputeurs* & Novateurs *de ce Siecle*, qui ont cauſé tant de funeſtes partialitez, & tant d'autres déſor-

ſordres dans le Monde Chrétien ; nous nous tenions extraordinairement ſur nos gardes, contre toute pratique, & contre toute idée, qui auroit ſemblé avoir du penchant vers la Superſtition, la plus dangereuſe & la plus fatale peſte du Chriſtianiſme. Le malentendu de ceux de la Communion Romaine, & de quelques autres, ſur le fait de la néceſſité du Baptême, devant être une leçon contre une ſemblable mepriſe, dans l'uſage de l'autre Sacrement, nous crûmes qu'il ne falloit point entreprendre une choſe dont la pratique n'eſt pas néceſſaire en elle-même, du conſentement de tous les Chrétiens qui vivent aujourd'hui. Nous trouvions une conſolation très-grande à nous tenir ainſi fermement retranchez dans cette pure & primitive Doctrine Evangelique, que tous nos Théologiens, ſans exception, diſent contenir l'Ame & l'eſſentiel de la Religion ſalutaire ; ſans vouloir nous engager dans aucun examen qui nous entrainât vers la moindre Curioſité, ou Inutilité. Nous aimions, & nous répétions ſouvent ces beaux paſſages ; *Je ne me ſuis rien propoſé de ſavoir, ſinon Jeſus-Chriſt, & icelui crucifié. C'eſt ici la vie éternelle, de te connoître ſeul vrai Dieu, & celui que tu as envoyé Jeſus-Chriſt. Si tu confeſſes le Seigneur Jeſus de ta bouche, & ſi tu crois en ton cœur que Dieu l'a reſſuſ-*

cité des morts, tu ſeras ſauvé. Qui croit en moi a la vie éternelle. Quiconque invoquera le nom du Seigneur ſera ſauvé. Je vous ai annoncé TOUT LE CONSEIL DE DIEU, --ſavoir --*la repentance envers Dieu, & la Foi en Jeſus-Chriſt. La Religion pure & ſans tache envers nôtre Dieu & Pere, c'eſt de viſiter les Orphelins & les Veuves dans leurs tribulations, & de ſe garder des ſouillures du Monde*, &c. Délivrez de cette Théologie accidentelle de controverſes, contre des idées chimériques ou hérétiques, que nous regardions comme n'ayant jamais été, nous goûtions délicieuſement l'excellence de la Religion ſimple & pure, déchargée de toutes ſuperſtitieuſes puerilitez, de toute immondicité Scholaſtique; de toutes penſées vaines, ineptes, téméraires, & non moins pernicieuſes à l'ame qu'à l'eſprit. Nous abhorrions avec les Auteurs ſacrez, ces faiſeurs ou accommodeurs de Religion, qui ajuſtent à leur gré la Doctrine & le Culte divin, voulant être plus ſages que la SAGESSE même. En ſimplicité & humilité de cœur, nous adorions Dieu nôtre Créateur, Pere, Fils, & S. Eſprit, dans les termes, & dans les bornes de la Révélation, ſans nous piquer follement de prétendre expliquer, ni développer aucun des MYSTERES, qui de l'aveu de tous, ſont neceſſairement, & ſe-

ſeront toûjours aux hommes Mortels, des choſes cachées, & impénétrables à leurs yeux, tant qu'elles ſeront Myſteres. Nous invoquions ainſi Dieu, avec joye & avec confiance (en tâchant à faire du bien) par la médiation de Jeſus nôtre Redempteur, nôtre Pleige, & nôtre Rançon; le Chemin, la Verité, & la Vie. Et dans ces diſpoſitions bien-heureuſes, nous attendions paiſiblement la mort, non comme un ſquelette afreux, mais comme une Meſſagere de bonnes Nouvelles.

Outre ces grandes promenades ou ces petits voyages dont j'ai parlé, nous ne manquions guére de prendre au ſoir le plaiſir des petites promenades voiſines. Nous en avions une entre autres ſur le bord de la Mer, à la gauche de nôtre ruiſſeau, qui étoit parfaitement belle. C'étoit une avenuë naturelle, droite comme ſi elle avoit été plantée au cordeau, à une diſtance parallele de la mer, & longue d'environ douze cens pas communs, ce qui eſt juſtement la longueur du Mail de *Londres*, dans le beau Parc de *S. James*. Nous aurions pu l'étendre juſqu'à ſept ou huit milles, ſi nous euſſions voulu; & cela, ſur un terrain ferme & d'un parfait niveau. D'un côté, nous avions dans ce bel endroit la vûë de la vaſte étendue de la Mer, dont le flux, ou reflux perpetuel ve-

nant à ſe rompre contre les *Brizans* qui étoient à une lieüe de là, faiſoit un murmure confus, qui n'étoit pas capable d'enterrompre nos converſations; ſeulement il nous jettoit quelquefois dans une rêverie à laquelle nous nous abandonnions d'autant plus volontiers, que nous avions peu de choſe à nous dire.

De l'autre côté, dans l'Iſle, de charmans côteaux, nous bornoient agréablement la vûe; & les vallées, qui s'étendoient juſques à nous étoient comme un beau verger dans la plus douce & la plus riche ſaiſon de l'automne.

Parmi le grand nombre, & la grande diverſité d'Arbres que la Nature y a plantez, il y en a un admirable, & digne d'être particulierement obſervé, pour ſa beauté, ſa grandeur, la rondeur & la rare ſymmetrie de ſon magnifique branchage. Les extrémitez de ces branches ſont par tout extraordinairement touffües; & ce gros & épais feuillage, retombe tout autour preſque juſqu'à terre. De ſorte que de quelque côté qu'on aborde de ce bel arbre, on ne peut apercevoir qu'une fort petite partie du bas de ſon tronc; quelquefois même, on n'en découvre rien du tout.

Le milieu de tout cela étant ombragé, comme on peut ſe l'imaginer, les branches ſont en dedans comme des perches ſéches, qui ſemblent n'être là que comme une charpente

pente faite exprès pour ſoutenir les pennaches qui ſont tout à l'entour, & pour former ainſi de l'arbre, une eſpece de cage ou de tente. A la verité, la plus grande beauté de cette tente eſt au dehors, où elle eſt toute charmante, mais l'abri & la fraîcheur du dedans ont auſſi leurs délices. Malheureuſement, le fruit de ce merveilleux arbre n'eſt pas bon à manger. Ceux d'entre nous qui ont eu la curioſité d'en goûter, l'ont trouvé âpre, & ſavent par expérience qu'il n'eſt pas non plus dangereux. Il a une odeur fort ſemblable à celle du Coin bien mûr. C'eſt une grappe dont les grains ſont ſerrez; & le tout enſemble nous paroiſſoit quelquefois de loin comme le fruit de l'Ananas: ce qui fit qu'on s'accoutuma à donner à cet arbre le nom d'Ananas; quoi qu'il y ait une difference extrême entre ces deux Plantes. Pour moi, je le voulois nommer *Pavillon*. Les feuilles, d'un verd admirable, ont la queue ſi courte qu'elles paroiſſent être immédiatement attachées au bois. Les plus grandes ont quatre à cinq pouces de large par le haut, & finiſſent en pointe, leur longueur étant d'environ quinze pouces. Elles forment de gros bouquets, & laiſſent entrevoir ça & là les grappes, qui ſont de diverſes couleurs, ſelon qu'elles ſont plus ou moins avancée. J'ai ſouvent fait le tour de ce Pa-

lais naturel, toûjours également ravi de ſa grande & ſinguliere beauté.

Nous jouïons quelquefois aux échecs, au trictrac, aux dames, à la boule, & aux quilles. La chaſſe & la pêche étoient un peu trop aiſées pour y prendre un fort grand plaiſir. Nous en trouvions quelquefois à inſtruire des perroquets, dont le nombre, comme je l'ai dit, eſt fort grand dans cette Iſle. Nous en portâmes un dans l'Iſle *Maurice* qui parloit François & Flamand.

On verra bien-tôt, que pendant la derniere année nous étions ſouvent occupez à la conſtruction de la belle barque, dont il ſera parlé. Et ſi l'on veut ſavoir avec quel ſecret nous chaſſions les ténebres quand nous en avions envie, j'ajoûterai que nous avions apporté des lampes, & que nous en faiſions un fort bon uſage avec de l'huile, ou graiſſe de nos Tortues, laquelle, comme je l'ai dit, ne ſe fige jamais. Nous nous ſervions de verres ardens pour allumer le feu.

Puis que nous avions chair & poiſſon à nôtre choix & en abondance; du rôti, du bouilli, des ſoupes, des ragoûts, des herbes, des racines, d'excellens Melons avec d'autres fruits; de bon vin de palme, & de l'eau douce & pure; le Lecteur n'a pas eû peur, ſans doute de voir mourir de faim les pauvres Avanturiers de *Rodrigue*.

Mais

Mais puis qu'il a assez de bonté pour s'interesser un peu à leur extraordinaire état, je lui dirai plus, & je l'assurerai qu'ils faisoient une chere admirable, sans dégoût, sans indigestion, sans aucune sorte de maladie, graces au Seigneur, & sans pain. Le Capitaine leur avoit laissé deux grands barils de biscuit, mais ils ne s'en servoient que rarement pour faire des potages; & souvent ils n'y pensoient pas.

Nous avions déja demeuré un peu plus d'un an dans nôtre Isle nouvelle, lors qu'étonnez de ne voir paroître aucun vaisseau (car il faut dire toute la verité) quelques-uns de nous commencerent à s'ennuier. Ils regrettérent la perte de leur jeunesse, & s'affligerent dans la pensée qu'ils seroient peut-être obligez de passer les plus beaux de leurs jours, dans une étrange solitude, & dans une tuante faineantise. Après diverses déliberations, il fut donc presque unanimement conclu qu'après avoir attendu deux ans entiers des nouvelles de M. *du Quesne*, comme il avoit été premierement resolu, s'il n'en venoit point, on mettroit tout en œuvre pour tâcher d'aller à l'Isle *Maurice* qui appartient aux *Hollandois*, & où l'on peut s'embarquer pour aller où l'on veut, parce qu'il y a un Gouverneur, & qu'il y vient tous les ans des vaisseaux du Cap de *Bonne-*

Eſperance. Cette Iſle eſt à plus de cent ſoixante lieues de *Rodrigue*; grande traverſée: mais comme on ſe mit en tête, & qu'il étoit en quelque maniere vrai qu'un vent regnant ſoufloit ordinairement de ce côté-là, il fut arrêté qu'on travailleroit inceſſamment à faire une barque du mieux qu'on pourroit, & que s'il y avoit quelque apparence qu'elle pût ſervir, on tenteroit de faire le trajet dans cette petite arche, après avoir imploré l'aſſiſtance de celui qui commande aux vents & à la Mer.

Cette entrepriſe parut très-difficile à ceux mêmes qui la formerent, mais non tout-à-fait impoſſible. Il falloit bâtir une barque aſſez grande, ſans ouvriers intelligens, & avec peu d'outils: on n'avoit ni goudron, ni cordages, ni ancres, ni bouſſole, ni cent autres choſes néceſſaires; & près de deux cens lieües de mer étoient un grand voyage. Mille autres difficultez ſe préſenterent à l'imagination des plus prudens, & leur firent apprehender que ce deſſein n'eût pas un heureux ſuccès. Mais ceux qui avoient formé le projet tenant ferme, il fut reſolu qu'on ſe prépareroit à tenter cette voye, & que par maniere de divertiſſement on entreprendroit la conſtruction d'une barque, au haſard de perdre ſa peine. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait; nous devinmes tous huit en un moment ſans.

ſans aprentiſſage, charpentiers, forgerons, cordiers, matelots, & généralement tout ce qu'il fallut être. La neceſſité nous tint lieu de loi, ſuppléa à tout, & nous rendit induſtrieux dans nôtre beſoin. Chacun propoſoit ce qu'il croyoit être le plus propre & le plus avantageux; & on travailloit d'affection, en bonne intelligence, & avec plaiſir.

Nous avions entre autres inſtrumens, une grande ſcie & une petite. Avec cela, nous commençames par ſcier des planches, & nous nous ſervimes fort heureuſement d'une groſſe poutre de chêne, taillée en quarré, & longue de ſoixante pieds, que la Mer avoit jettée quelque temps auparavant ſur nôtre rivage. Si le Lecteur curieux demande par parenthêſe d'où cette poutre venoit; je lui répondrai avec verité que je n'en ſais rien. Quoi qu'il en ſoit, la mer nous l'aporta & nous nous en ſervimes. Nous en fimes quelques bonnes planches; mais comme la grande Scie ne valloit rien; qu'elle rompit même trois fois, & qu'elle étoit maniée par des gens peu habiles, la plûpart de ces planches étoient d'épaiſſeur inégale, & par conſéquent très-malfaites.

Nous donnames à la Barque vingt-deux pieds de quille, ſix de largeur, & quatre de hauteur; & nous l'arrondimes par les deux bouts. Nous avions quelques clous; mais

mais *Jean de la Haye* qui étoit Orfevre, & qui avoit quelques inſtrumens en forgea, comme auſſi quelques autres ferrements, de même qu'il avoit reſoudé la Scie. Pour calfater, nous nous ſervimes de vieux linge, & de cette eſpece de jayet dont j'ai parlé qui nous tenoit lieu de goudron étant mêlé avec de la gomme que nous trouvions ſur les arbres & que nous delayions avec de l'huile de Tortue. Nous fimes diverſes ſortes de cordes avec des fils ou nerfs de queues de feuilles de Lataniers : & ces cordes étoient aſſez fortes, mais elles n'étoient pas ſouples, & ne ſe trouverent guére propres qu'aux manœuvres dormantes ; parce qu'elles s'érailloient en peu de temps quand on les employoit aux manœuvres courantes. Au lieu d'ancre nous nous pourvûmes d'une roche dure qui péſoit autour de cent cinquante livres ; & nous fimes une voile comme nous pûmes.

Chacun ayant ainſi contribué de toute ſon induſtrie, & les deux ans étant à-peu-près écoulez, on fit tant qu'on pouſſa la Barque dans l'eau, à force de bras & d'épaules.

Pour munition de bouche nous fimes boucaner du Lamentin. Nous remplimes d'eau douce les barils qui avoient déja ſervi à cela : nous primes le peu de biſcuit, qui reſtoit, & nous nous fournimes de bon nombre de melons de terre & d'eau : ces derniers ſe pou-

pouvant garder un aſſez long-temps.

J'ai dit avec verité que nous avions entrepris nôtre Gallion ſans compter ſur aucune bouſſole; mais dans la recherche que chacun fit de toût ce qui pourroit être de quelque utilité, l'un de nous rencontra un petit quadran ſolaire aimanté, qui lui avoit coûté trois ſous à *Amſterdam*; & quoi qu'il ne fût pas bon, on ſe réjouït dans l'eſperance qu'on en pourroit tirer quelque uſage.

Quand la Barque fut en Mer on demeura tout ſurpris de voir qu'elle n'obéïſſoit point au Gouvernail, & que pour la faire toûrner il ſe falloit ſervir d'un Aviron.

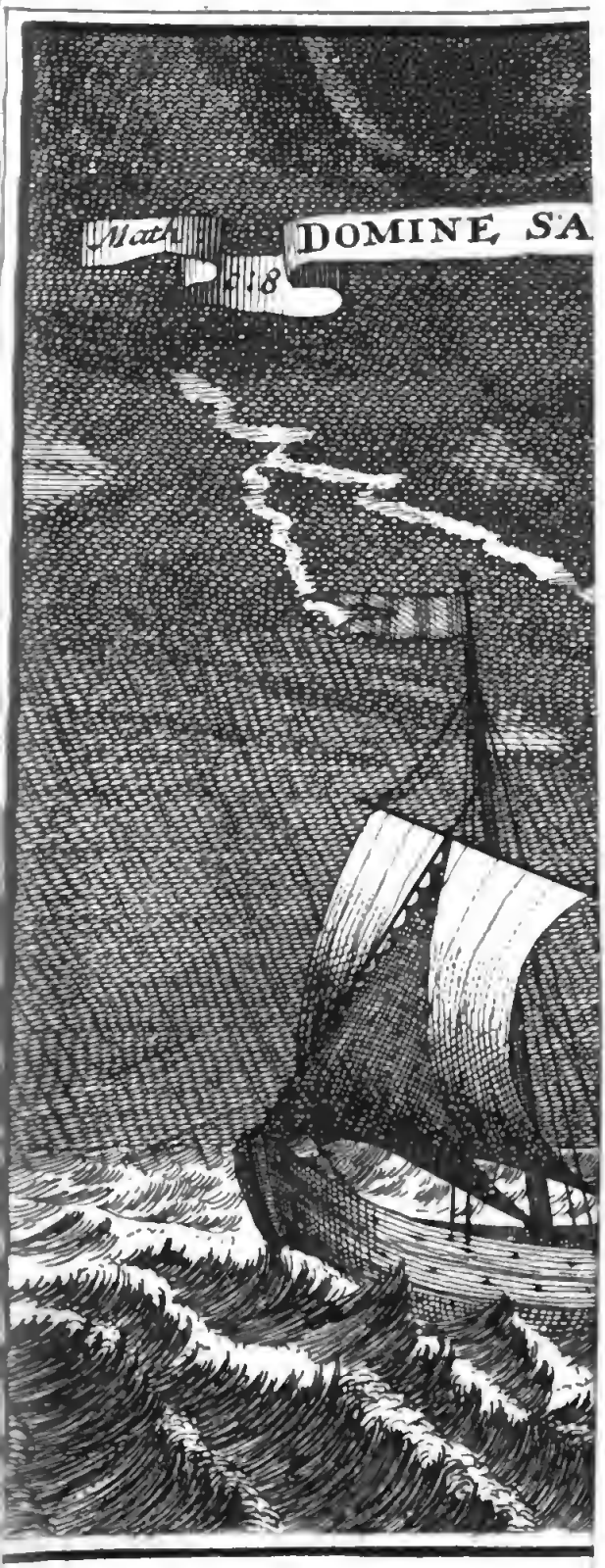
Le jour du depart fut fixé au Samedi dix-neuviéme d'Avril, 1693. la Lune étant à-peu-près dans ſon plein, la Mer devoit être haute, & il étoit par conſéquen plus aiſé de paſſer deſſus les *Briſans*. Ce qui fut cauſe que nous ne choiſimes pas le jour même du plein de la Lune, c'eſt que nous ſongions à profiter plus long-temps de ſa lumiere.

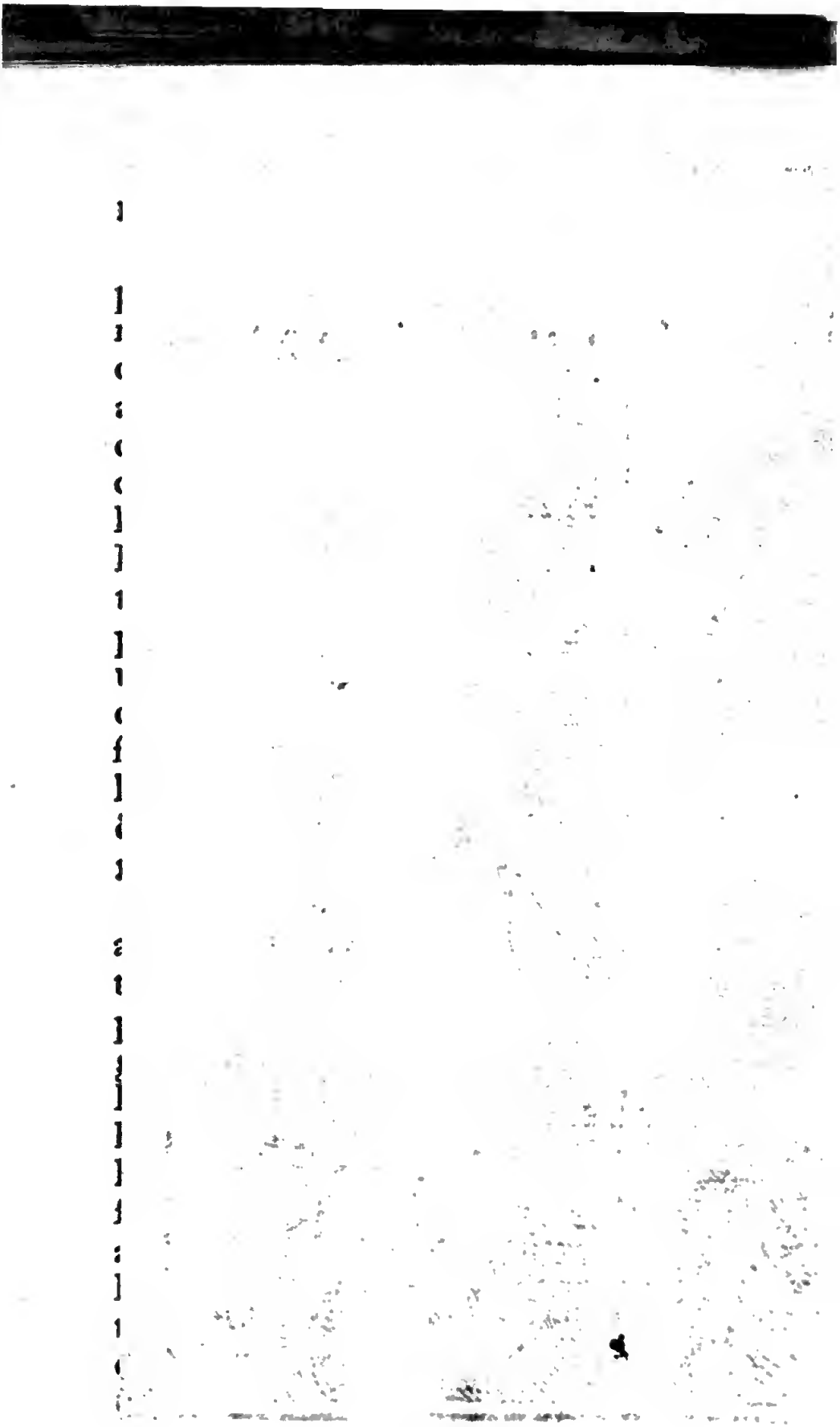
Ces Briſans dont j'ai pluſieurs fois parlé (pour dire en paſſant ce que c'eſt à ceux qui n'entendent pas ce terme) ſont des rochers élevez dans la Mer comme une eſpece de muraille, dont l'Iſle eſt environnée à inégale diſtance, excepté deux endroits, où il y a une ouverture de dix ou douze pieds, qui donnent deux accès vers l'Iſle. On peut voir cela dans la carte.

Lors

Lors que nous arrivâmes dans l'Iſle nous apperçumes ſur l'écorce de pluſieurs arbres les noms de quelques *Hollandois* qui y étoient deſcendus il y avoit quelques années, & qui y avoient marqué le temps de leur avanture; & cela nous donna la penſée d'en faire autant quand nous en partirions. Nous écrivimes donc l'abregé de nôtre hiſtoire en François & en Flamand, marquant la date de nôtre arrivée, le temps de nôtre ſéjour, & celui de nôtre départ. Nous mîmes cela dans une phiole, avec un avis de regarder dedans; & nous plaçames cette bouteille dans une eſpece de Niche profonde, creuſé dans le tronc du gros arbre ſur lequel nous avions accoutumé de manger, & que nous ſavions être à l'épreuve des Ouragans.

Enfin, le jour qui avoit été marqué, & auquel mes jeunes compagnons aſpiroient avec tant d'ardeur, étant arrivé; après avoir imploré le divin ſecours dont nous avions un ſi grand beſoin, nous nous embarquames, ſur le point de midi, avec nos proviſions & nos hardes. Le jour étoit extrémement beau, & le vent favorable & quoique nous fuſſions fort mal en bouſſole, en gouvernail, en avirons, en cordages, en ancre, & généralement en tous les agrez de nôtre pauvre petit eſquif, foible & mal conſtruit; nous étions pourtant tout remplis de bonne eſperance


Mat.
8.
DOMINE, SA



rance. On comptoit que ſi le beau temps continuoit, cette eſpece de Vent Alizé dont j'ai parlé, qui ſelon nôtre calcul fondé ſur certaines choſes que nous avions ouï dire en venant à nôtre Capitaine, & aux Matelots, devoit regner alors, nous porteroit en moins de deux jours & deux nuits à l'Iſle *Maurice*.

Nous partîmes donc avec quelque ſorte de joye & pleins du deſir de nous retrouver bientôt parmi les habitans du Monde. L'Eſpace qui eſt entre les Briſans & l'Iſle, fut traverſé avec beaucoup de viteſſe. Mais au lieu de chercher une des deux ouvertures qui eſt entre les rochers dont j'ai parlé, & de trainer la barque, ou par terre ou par eau, vers un des endroits dont l'iſſue eſt facile, on ſe fia trop à ſa bonne fortune; on tenta de paſſer ſans détour, & malheureuſement on toucha. Comme nous voguions avec beaucoup de légéreté, nous ne ſentimes preſque pas le coup; nous crûmes que nous n'avions fait qu'effleurer l'écueil. Nous avançames donc environ cinquante pas au delà du *Briſant*, nous flatant d'avoir paſſé le plus grand danger; mais nous ne demeurames pas longtems dans cette erreur; car l'eau paroiſſant tout incontinent, & croiſſant à vûë d'œil, on s'écria qu'il falloit promptement retourner en arriére, & regagner terre. Cependant la pauvre nacelle ſe rempliſſoit, le gouver-

vernail ne gouvernoit point, le vent nous pouſſoit au loin malgré nous, la frayeur achevoit de nous rendre inhabiles ; & j'avoue en mon particulier que je crus que c'en étoit fait. Dans ce preſſant & épouvantable peril chacun ſe peut repréſenter nôtre état. L'envie de vivre nous faiſoit faire quelques mouvemens encore, mais la verité eſt que nous perdimes tous la tramontane. L'un prétendoit vuider la barque, qui étoit preſque pleine, avec ſon chapeau ; l'autre s'amuſoit à quelque manœuvre également inutile ; & tous crioient, ou prioient en gens qui periſſent. Enfin pourtant, quelcun ſe ſervit ſi heureuſement d'une rame, que la barque vira à l'autre bord, & comme le vent étoit largue, il la repouſſa en quatre minutes de l'autre côté du briſant ; mais trente pas au delà de ce même briſant, vers l'Iſle, elle coula tout d'un coup à fond. Si ce malheur nous fut arrivé un demi-quart d'heure plûtôt nous aurions été perdus ſans reſſource ; mais n'y ayant en cet endroit qu'environ ſix pieds d'eau, comme la barque ne ſe renverſa pas, nous nous trouvames tout debout ſur le pont, ayant l'eau juſqu'à la ceinture. Heureux dans cette diſgrace, de ce que le briſant qui nous briſa fit une ouverture ſi grande à la pauvre chaloupe, qu'on vit entrer l'eau d'abord, & en quantité, car ſi le

mal ne ſe fût pas ainſi manifeſté promptement & viſiblement, nous euſſions continué nôtre route, & nous aurions infailliblement peri. Nous étions cependant fort deſagreablement plantez dans l'eau ſur nôtre bout de pont, quoique la mer commençât à deſcendre, & que nous ne fuſſions qu'à une demi lieüe de terre; & nous ne ſavions quaſi à quoi nous reſoudre. Il fut conclu après y avoir un peu penſé, que nous prendrions encore patience, juſqu'à ce que l'eau ſe trouvât à une hauteur telle que nous puſſions gagner la terre en tirant nos coffres flottans & attachez enſemble.

Cela fut exécuté, mais non ſans eſſuyer de très-grandes fatigues : car il fallut faire pluſieurs voyages, quelquefois dans l'eau juſqu'au cou, le fond étant inegal; & ſouvent même il falloit nager, & tirer les cofres en nageant avec une corde attachée à la ceinture. Comme nous nous étions entierement dépouillez, pour nous mieux ſauver à la nage, les pierres aigües & tranchantes, nous mettoient les pieds tout en ſang : & pour comble de chagrin, nous perdions toûjours quelque choſe que les courants nous emportoient. Cependant, nous ſauvames le même jour la plus grande partie de nos meilleures hardes, & nous mîmes hors de la barque ſur le ſable, les choſes peſantes que la mer ne pouvoit

pas

pas emporter, & que nous ne pouvions pas facilement entrainer alors ; dans le deſſein de les venir prendre le lendemain, & de les ramener avec la pauvre chaloupe. Nous l'attachâmes avec des cordes à des pointes de rochers. Et nous regagnames ainſi l'Iſle avec beaucoup de joye & beaucoup de triſteſſe ; éprouvant par une cruelle & par une heureuſe experience que les biens & les maux ſont enchaînez enſemble.

Le lendemain dès la pointe du jour nous allames radouber groſſierement la barque, & après que le flot eut un peu monté, nous la ramenames à terre avec tout ce que nous avions laiſſé. Chacun perdit quelque choſe dans ce naufrage, & les hardes furent généralement gâtées ; mais nos vies ayant été conſervées comme par miracle, nous en rendîmes nos très-humbles actions de graces au bon & puiſſant Protecteur qui nous avoit accordé ſon ſecours.

Cependant, l'un de nous, qui paroiſſoit le plus fort & le plus vigoureux de tous, ſe trouva extrémement incommodé de la grande fatigue qu'il avoit eue. En arrivant à terre, nud & tranſi qu'il étoit, il s'étendit de ſon long ſur le ſable, que les rayons du Soleil échaufoient extraordinairement. Il crut d'abord qu'il ne lui falloit qu'un peu de repos : mais ſon viſage devint peu de temps après

après rouge comme de l'écarlatte : il ſentit une grande peſanteur de tête, & ſon mal augmenta de moment en moment. Nous le menames dans ſa cabane, quoi qu'à grand' peine : & comme il étoit d'une complexion vigoureuſe, il réſiſta trois ou quatre jours avant que de ſe mettre tout-à-fait au lit ; mais enfin il falut ceder. La tête lui enfla, & elle apoſtuma de tant de côtez qu'à peine pouvoit-on ſuffire à faire aſſez d'ouvertures pour en faire ſortir le pus. Nous eumes d'abord quelque regret de ce que nôtre ſcelerat de Capitaine ne nous avoit laiſſé ni onguens, ni autres drogues, comme je crois l'avoir deja dit. Mais après avoir conſideré, d'un côté, que nous n'étions pas capables de bien adminiſtrer ces choſes-là, quand même nous les aurions eües, & nous ſouvenant d'ailleurs, que tout bien compté, ce qu'on appelle Medecine, & Pharmacie, dans la pratique ordinaire, n'eſt qu'une forfanterie beaucoup plus pernicieuſe qu'utile au genre humain, nous nous conſolames fort aiſément. Il fut pourtant mis en queſtion ſi on tâcheroit de ſaigner le Malade, ou ſi on ne le feroit pas ? Les uns criérent qu'il mourroit dans l'opération, ſi on lui ôtoit une ſeule goutte de ſang : les autres criérent beaucoup plus haut, qu'il expireroit avant qu'il fût trois minutes, ſi on ne

le

le ſaignoit pas. Et dans ce moment-là il n'y a perſonne qui ne nous eût pris pour de vrais Médecins. Nous n'en vinmes pourtant pas des paroles aux coups de poing; & comme de ſept voix, il y en eut quatre pour la ſaignée, il ne fut pas néceſſaire de tirer au court-fêtu pour réſoudre la queſtion, ce qui eſt l'unique moyen de déciſion, quand il y a contrarieté d'opinions entre les ſacrez Miniſtres d'*Eſculape*. Le plus hardi des quatre *Phlébotomes* aiguiſa donc le mieux qu'il put la pointe de ſa ſerpette, ou de ſon canif, & en inciſa en pluſieurs endroits le bras du pauvre mourant; mais ce fut en vain de toute maniere. La fievre augmenta, & le tranſport s'étant fait au cerveau, il tomba en delire, & y demeura pendant quelques jours. Nôtre unique recours fut donc au grand Médecin du Corps & de l'Ame, comme il l'avoit été dès le commencement. Avant la fin de ce rude combat, nous eûmes la conſolation de voir nôtre cher Frere rentrer dans ſon bon ſens, & nous donner toutes les plus certaines, & les plus édifiantes marques d'une Repentance ſincere, d'une ſainte eſperance, & de ſon Salut. Enfin, il rendit ſon Ame à Dieu, le 8. Mai, mil ſix cens quatre vingt treize, après trois ſemaines de Maladie, âgé d'environ vingt neuf ans. Et ainſi mourut en *Iſaac Boyer*, la

la huitieme partie des Rois & des habitans de l'Iſle *Rodrigue*. Afin qu'il vous revienne, Lecteur, quelque Monument de ce nouveau Monde, vous lirez, ſi bon vous ſemble, l'Epitaphe que j'ajoûte ici.

Le deuil que nous eûmes de la privation d'un Ami qui nous étoit cher & néceſſaire, non plus que le mauvais ſuccès de la premiere entrepriſe, n'empêcha pas qu'on ne ſongeât encore à ſortir de l'Iſle. Ces jeunes gens avoient, comme dit Horace, *un cœur de chêne & de bronze, qui leur faiſoit librement expoſer leur vie dans la plus fragile de toutes les barques*, & braver témerairement la rage des vens. Ils perſiſterent donc opiniâtrement dans leur premiere réſolution, & ajoûterent aux raiſons fondamentales alleguées dès le commencement, qu'on profiteroit du malheur qui étoit arrivé, & qu'on prendroit de meilleures meſures. Ils dirent qu'ils fortifieroient la barque en la réparant ; qu'ils planteroient des baliſes pour s'aſſurer d'une meilleure route ; & qu'ils partiroient à l'heure de la plus haute mer pour n'être pas expoſez au peril de toucher les *Briſans*, ſans s'amuſer à chercher d'autres iſſuës, ſuppoſé qu'on ne pût pas ſuivre exactement le chemin des Baliſes.

Je trouvois auſſi-bien qu'eux, quelque choſe de déſagréable à ſe voir confiné pour

le reſte de ſes jours dans une Iſle des *Antipodes*; mais il ne me ſembloit pas qu'une miſérable Gondole comme étoit celle qu'ils avoient fabriquée, fût capable de faire un ſi grand trajet; & ſur tout n'ayant pas les équipemens néceſſaires. Auſſi m'étois-je beaucoup oppoſé à l'exécution du premier deſſein. Quelque reſolus qu'ils me paruſſent à partir une ſeconde fois, je les priai donc, avec les expreſſions de la plus grande douceur, de faire un peu plus de réflexion à ce qu'ils alloient entreprendre, & de peſer bien tout. Pour ne les pas effaroucher d'abord, je commençai par loüer en quelque maniere leur courage, & je conſentis à leurs meilleures raiſons. Mais je les conjurai auſſi de conſiderer que ceci étoit une affaire de la derniere importance, & pour le Corps & pour l'Ame. Que ce ſeroit un ſecond miracle, ſi nous ne faiſions pas un ſecond naufrage; & qu'alors, des reproches aſſez ſemblables au deſeſpoir, ſeroient comme inévitables à des gens qui auroient voulu tenter Dieu. J'ajoutai que l'expérience nous devoit avoir rendus plus ſages qu'auparavant; qu'il en avoit déja coûté la vie à un de nos compagnons; & que nous devions regarder cette triſte avanture, comme un avertiſſement de la Providence, & une manifeſtation de la volonté de Dieu, à qui nous avions de-

man-

mandé, avec jeûne & réſignation, qu'il lui plût de nous inſpirer ce que nous aurions à faire. Je leur dis encore que puis qu'on ne nous avoit promis de venir à nous qu'après deux ans accomplis, il étoit à propos d'attendre un peu au delà de ce terme; que peut-être, le ſecours étoit en mer, & qu'il pourroit venir, dans le temps même que nous ſerions le déplorable jouët des Ondes, ſi nous n'avions pas déja été la pâture des Monſtres Marins. Qu'au reſte, puis que nous étions dans un bon lieu, nous pouvions d'autant plus aiſément patienter encore; & cependant, avoir recours à un moyen raiſonnable auquel perſonne n'avoit penſé, qui étoit d'allumer de grands feux ſur quelques hauteurs, & d'élever divers fanaux autour de l'Iſle, pour convier les Vaiſſeaux paſſans à venir à nôtre ſecours. Nôtre cotton de Latanier, & nôtre huile de Tortue, rendoient l'exécution de ce deſſein facile; & nous avions de la toile pour environner les fanaux, & en faire une eſpece de lanterne s'il eût été néceſſaire.

J'aurois eu mille choſes à alléguer encore, ſi j'avois eu à faire à des gens mûrs, & bien revenus de la folie du Monde: car tout bien compté, qu'y a-t-il de pareil à la douceur, à l'innocence, à tous les avantages, & à toutes les delices de la Solitude, dans un Paradis terreſtre comme étoit le nôtre? Que

peut-on imaginer de plus heureux, après avoir gémi & ſouffert, ſous le joug de la Tyrannie, que de vivre dans l'indépendance, & dans l'aiſe, hors des dangers & des tentations du Monde? Mais quand on eſt jeune, on n'eſt pas capable de ces réflexions. Je finis donc ma harangue, en leur repréſentant encore la longueur du voyage, la foibleſſe du vaiſſeau, le mauvais aſſortiment de tous les agrez; tout cela joint à la raiſon de nôtre incapacité. Ils m'écoutérent patiemment, il me ſembloit que pluſieurs étoient ébranlez, lors que l'un d'entre eux que le bât bleſſoit, comme on dit, en un endroit à quoi je ne penſois pas, allégua bruſquement une nouvelle raiſon pour partir, laquelle ſe trouva ſi fort du goût de preſque tous les autres, qu'on en fit le ſeul ſujet d'un nouveau diſcours; & que tout mon plaidoyer fut comme oublié. *Eſt-ce que vous vous imaginez*, dit ce jeune homme, *que nous voulions nous condamner nous-mêmes à paſſer toute nôtre vie ſans* FEMMES? *Penſez-vous que vôtre Paradis terreſtre ſoit plus excellent que celui que Dieu avoit preparé, & enrichi pour* Adam, *où il prononça de ſa propre bouche* QU'IL N'ETOIT PAS BON QUE L'HOMME FUT SEUL? Mon cher ami, répondit quelcun, *la femme d'Adam fit une ſi belle beſogne, qu'il ne nous ſauroit arriver pis,*

pis, que d'avoir une pareille Ouvriere ici. On ſe mit à rire, & le chapitre des Dames, dont je ne penſe pas que nous nous fuſſions encore entretenus, devint, comme on dit, l'Evangile du jour : de l'abondance du cœur la bouche parla. Il ne me fut pas difficile de voir où giſoit le lievre, (ſi je puis ajoûter proverbe à proverbe) & ſous le regne des quolibets, quelque Bel-eſprit auroit pu dire ſûrement ici, qu'il n'y avoit pas un de mes Avanturiers qui n'eût beaucoup mieux aimé *Chimene* qu'il n'aimoit *Rodrigue.* Celui de la compagnie qui étoit le plus moderé, (on peut bien commencer à l'être quand on a été rafraichi par cinquante & je ne ſai combien d'hyvers) prit ſon ſérieux du mieux qu'il put ; & comme le fait du Mariage & des Femmes, eſt une affaire fort problématique, il y en eut plus d'un qui demeurérent aſſez d'accord avec lui des inconvéniens du ménage. On dit qu'il y avoit une ſorte d'incompatibilité entre un éternel eſclavage, & le juſte & naturel amour de la Liberté. Que c'etoit une réſolution étrange, que celle de ſe ſoûmettre volontairement à une ſervitude ſans fin : & que ſi tous les Animaux étoient nez, avec un déſir de ſe joindre, la Nature ne les avoit pas mis pour cela dans les fers. On allégua les Soucis & les tribulations dont parle *S. Paul.* On ajoûta que la beauté des

Femmes n'étoit pas beaucoup plus durable que celle des fleurs. Que les douceurs dont on ſe flattoit le plus avec elles, n'avoient guére de ſolidité ; & qu'après tout, cette juſte deviſe des gens mariez ſubſiſtoit toûjours, *Pour un plaiſir, mille douleurs.* Que malgré toutes les précautions qu'on tâchoit de prendre, on ſe trouvoit ſouvent aſſocié avec des harpyes & des infidelles ; & que la rage de la jalouſie avec tous les autres malheurs qui l'accompagnent, étoient ſouvent un fruit du plus grand Amour. Ces *Rioteuſes* & ces *Goutieres* importunes dont parle *Salomon* ne furent point oubliées ; non plus que les fameux paſſages des chapitres XXV. & XLII. du beau Livre de l'*Eccleſiaſtique*, où il eſt dit que *Toute malice eſt petite* *** *& Toute méchanceté ſupportable, pourvû qu'on en excepte la malignité de la Femme : & que l'iniquité de l'Homme vaut mieux que la Femme qui fait du bien*, ou, *que la bonté de la Femme*, comme il y en a d'autres qui l'ont traduit. On conſidéra encore qu'après tout, ſi l'union avoit été grande entre deux Epoux, choſe qui à la verité n'étoit pas inouïe, la douleur d'une inévitable ſéparation devoit être plus cuiſante & plus amere.

Comme le texte eſt abondant, il donna lieu à diverſes autres réflexions contre le Sexe, dont je ne fatiguerai point ici les oreil-

oreilles des Dames qui voudront bien porter leurs beaux yeux ſur ma Rélation.

Un des plus jeunes dit ſur tout cela, d'un air modeſte & agréable, qu'il ne croyoit pas que perſonne de la Compagnie ſongeât pour le préſent, ni au Mariage, ni à la débauche; mais qu'effectivement il étoit bien dur de ſe voir néceſſairement privé pour jamais, de la compagnie des Femmes; & d'autant plus, que Dieu même en avoit ordonné d'une autre maniere dès le commencement, comme cela avoit été dit. Que tout le mal qu'on diſoit d'elles, en général, lui paroiſſoit très-injuſte; & que pour lui, il les regardoit comme la plus aimable Moitié du Monde.

Il eſt à vôtre choix, Lecteur, de lire ou de doit, ou des yeux, les ſuites de cet Entretien. Quand une fois la matiere eût été miſe en mouvement, nos jeunes gens, qui ne manquoient pas d'eſprit, dirent en divers temps, d'aſſez jolies choſes que je mets ici enſemble d'autant plus volontiers, qu'il me ſemble que ces ſujets-là ne ſont jamais trouvez deſagréables.

Ce n'eſt pas aſſez, interrompit d'un ton haut, celui qui avoit demandé des *Eves* pour les *Adams* de nôtre nouvel *Eden*; les Femmes ne ſont pas ſeulement la plus aimable moitié du Monde, elles en ſont la meilleure partie. (Comme il a l'eſprit vif, ſes expreſſion ſont auſſi quelquefois un peu vigoureuſe.) C'eſt

une choſe honteuſe aux Hommes, *continua-t-il*, d'avoir parlé des Femmes comme quelques uns l'ont fait; & leurs folles injures me ſont inſuportables. S'il y a de méchantes Femmes, le nombre des Hommes ſcélerats eſt incomparablement plus grand. S'il y a des Femmes impudiques, ç'a été certainement par les infames perſécutions des hommes qu'elles ont été corrompues. Et quiconque a dit & penſé que *les méchancetez des Hommes ſont préférables aux bonnes actions des Femmes*, a dit une choſe ſi outrée, & ſi impertinente, qu'elle ne mérite pas d'être réfutée. Perſonne ne nie qu'il n'y ait des Femmes *rioteuſes*, & des Femmes *goutieres*, puis qu'il faut qu'on ſe ſerve d'un ſi beau mot; Mais qu'eſt-ce que cela conclut en faveur des hommes querelleurs & méchans? Et quelle conſéquence en veut-on tirer contre les Femmes ſages & vertueuſes dont parle le même Salomon; contre ces dignes FEMMES, qui ſelon lui, ſont le BONHEUR, la JOYE, & la COURONNE de leurs Maris; un DON de Dieu, & une FAVEUR du Ciel? Contre ces Femmes excellentes que Saint *Paul* dit être la GLOIRE de l'Homme, & dont la premiére a été le Chef d'œuvre & le Couronnement de la Création?

Diſons avec aſſurance que la volonté poſitive,

fitive, & la deſtination certaine & manifeſtée du Maître du Monde, a été que tous les Deſcendans d'*Adam* euſſent chacun leur Aide ſemblable à celle qui avoit été faite exprès pour leur premier Pere. Ces *Continens* dont parle ſaint *Paul*, ſoit que leurs macérations ayent vaincu ou accablé la Nature, ſoit qu'étant nez d'un temperament qui les rend des Monſtres, c'eſt-à-dire, des Animaux dont la conformation eſt contraire à l'ordre de cette même Nature; Ces gens-là, dis-je, ſont des eſpeces particulieres, & ſi rares, que les Loix ne ſont pas faites pour eux. FOISONNEZ ET MULTIPLIEZ. IL N'EST PAS BON QUE L'HOMME SOIT SEUL. L'HOMME QUITTERA SON PERE ET SA MERE, ET SE JOINDRA A SA FEMME. Voila les Oracles prononcez dès le commencement du Monde : voila les Loix primitives & indiſpenſables qui devroient être profondément gravées ſur le marbre & l'airain, & qu'il faudroit transmettre en caracteres d'or à la Poſterité, dans toutes les Républiques bien policées. Je dis des Loix; & non ſimplement un pouvoir accordé, qui laiſſe l'homme dans la liberté de ſe conduire à ſon gré, ou ſelon ſon caprice. La premiere *Eve*, n'a point été faite pour demeurer vierge, mais POUR DEVENIR MERE, & pour

commencer à peupler le Monde : & les *Eves* des ſiecles ſuivans ne nous ſont données, telles qu'elles ſont, que POUR PERPETUER L'OEUVRE DE LA CRÉATION. S'il y a quelque eſpece d'hommes, qui ſemblables à ces vils Inſectes dont quelques uns parlent, naiſſent de boüe & de corruption ; que ces ſortes de gens, faſſent bande à part, à la bonne heure ; & qu'ils croupiſſent tant qu'ils voudront dans la fange & l'ordure de leur origine. Mais ce n'eſt pas ainſi que s'immortaliſe la Noble Race des Enfans d'*Adam*. L'Homme ſeul, & la Femme ſeule, ne ſont chacun, à proprement parler, qu'une partie d'eux-mêmes : ce ſont deux moitiez qui font enſemble un Tout. Avec quelle injuſtice & quelle cruauté tiendroit-on dans la ſéparation & dans la langueur, ces deux portions incompletes qui cherchent ſi naturellement à s'unir, & qui ſont deſtinées à l'union par la Sageſſe Eternelle ? Concluons donc, mes chers Compagnons, que les FEMMES ſont tout enſemble ce qu'il y a de plus beau, de plus aimable, & de plus neceſſaire au Monde ; & qu'on doit trouver un contentement indicible à les aimer, & à en être aimé ; ainſi qu'à voir naître, & à élever les gages qu'elles nous donnent d'un mutuel amour. Qu'on donne tant qu'on voudra les noms odieux,

odieux, de joug & de fers à la douce union de deux cœurs; mais ſouvenons-nous qu'on ne s'ennuye jamais de poſſeder ce que l'on chérit; qu'on ne trouve point de fâcheux eſclavage à garder long-temps ſon Thréſor. Ici, nôtre triſte & imparfaite Societé n'a ni reſſource ni appui. Nous mourrons, & nôtre Iſle demeurera déſerte. Le dernier qui mourra, n'aura perſonne qui l'aſſiſte & qui le conſole; & ſon cadavre n'aura d'autre ſépulture que le ventre de ces vilains Rats qui ſemblent déja nous vouloir devorer tout vifs. Un peu d'eau le ſoulageroit peut-être dans ſon lit de langueurs, mais ſa foibleſſe ne lui permettant pas d'en aller chercher; il ſe verra conſumer d'une ardeur ſans remede, & toutes ſes détreſſes ſeront extrêmes. Sauvons-nous donc pour aller former quelque Societé plus heureuſe. Nous avons des Philoſophes qui aiment, diſent-ils, leur liberté; hé bien, qu'ils en jouïſſent; l'Iſle eſt à eux, qu'ils demeurent libres dans ces forêts. Je ne penſe pas qu'aucune Nymphe y vienne troubler les plaiſirs de leur vie contemplative. Pour nous, allons nous ſoûmettre à l'agréable joug (puiſque c'eſt un joug) au joug aimable de celles dont les charmes vainqueurs doivent être preferez, ſelon mon ſentiment, à la plus douce huile de nos Tortues. Mais nous perdons le

temps ; c'eſt aſſez diſcouru ; ſuivez moi, mes Amis, & ſongeons au plûtôt à ce que nous devons faire pour partir d'ici.

En effet, on ſe leva bruſquement ; & comme ſi la queſtion eût été décidée par un Oracle, on ne parla plus que de radouber la barque, & de préparer les choſes néceſſaires pour le départ. Je fis pourtant quelque propoſition nouvelle qui tendoit à gagner du temps, mais on ne m'écouta point ; & il fut réſolu qu'on ſe rembarqueroit le jour de la pleine Lune prochaine.

Comme il ne me pouvoit guére arriver pis que de vivre & de mourir *ſeul* dans une Iſle de l'autre Monde, je me réſolus, non ſans balancer, à partir avec eux. Le jour marqué étant venu, nous fîmes donc nos derniers adieux à nôtre Iſle charmante, & qui pis eſt, à nos vrais & nobles Titres D'HOMMES LIBRES, pour devenir bientôt le jouët & la proye d'un chetif Tyranneau.

J'ai dit que la veille de nôtre premier départ, nous avions laiſſé un petit Monument dans un vaſe, pour informer de nos avantures ceux qui pourroient quelque jour deſcendre dans l'Iſle après nous. Mais comme cela étoit fort court, & ne contenoit que des choſes générales, il me prit envie, avant le ſecond départ, d'ajouter quelques particu-

cularitez dans un petit Ecrit dont je ne ferai pas difficulté de joindre ici la copie, parce que ſi le Lecteur trouve que cela interrompe le fil de l'hiſtoire qu'il cherche, il lui ſera fort aiſé de tourner le feuillet, comme je l'en ai une autre fois averti.

CHER AVANTURIER,

LIs, ſi tu veux, ce fragile & léger Monument.

FRANCOIS LEGUAT;

Qui trace maintenant ces Lignes de ſa propre main,
Eſt né, & a été honorablement élevé
Dans la bonne petite Province de Breſſe,
Que nos Prédeceſſeurs appelloient le Pais des Sebuſiens il y a MM. ans.
C'eſt une Péninſule feconde,
Formée par le Rhône & la Saone,
Et favoriſée des plus bénins Aſpects du Pere de la Nature.
Là, je vivois innocemment en Proſperité, & en Paix,
Lors qu'une éruption de Bêtes féroces,
Qui ſortirent du Puits de l'Abyſme,
Comme un Vomiſſement enflammé
Tombe impétueuſement de l'épouventable Véſuve,
Vint cruellement ſaccager mon Habitation.
Incontinent après, un Ouragan m'enleva tout d'un coup,
Et me tranſporta avec pluſieurs de mes Compatriotes,
Dans la REPUBLIQUE bénite du Ciel,
Qui s'eſt renduë célébre par tout l'Univers,
Sous le nom de

HOLLANDE.

A peine commençois-je à revenir de l'étonnement
où j'étois,
Qui me sembloit avoir été causé par un Songe,
Lors qu'une Voix m'appella
De dedans un Vaisseau prêt à faire Voile.
J'y courus,
Et après une longue & dangereuse Navigation,
Je fus amené dans cette Isle, avec mes Compagnons,
De qui les Noms ne te sont pas inconnus,
Et l'un desquels est parti, il n'y a qu'un moment,
Pour sa véritable Patrie.
Nous avons vû dans ce délicieux Séjour,
Deux entieres Révolutions d'Années,
Qui m'ont paru comme un petit Siécle d'Or;
A moi, qui dans l'âge des Réflexions,
Ne souhaitte plus rien que le vrai Nécessaire.
Mais, mes Compagnons, qui ne faisant encore
qu'entrer au Monde,
N'en connoissent pas le néant,
Crient qu'ils veulent des Femmes.
DES FEMMES! disent-ils, l'UNIQUE JOYE
DE l'HOMME!
Et LE CHEF-D'OEUVRE DU CREATEUR!
Le feu couvé de leur Imagination s'allume,
Ils veulent des Femmes.
Et voila un chétif Pont-volant qu'ils ont fait,
Pour aller chercher leur Souverain-bien.
Il faut donc, ou que je demeure seul,
Ou que l'Impétuosité du Torrent m'arrache de mon
repos,
Et m'entraine au milieu de mille Dangers.
Plains mon Sort, je te prie,
Cher confident de mes Avantures!

Et

Et que jamais autre mal ne t'arrive,
Que celui que je te voudrai faire!
Au reſte,
Je n'ai pû te laiſſer ce Mémorial.
Dans une Langue qui fût plus univerſelle, & plus honorée,
Que l'eſt celle de la glorieuſe & redoutable France,
Ma chere & déſolée Patrie.

Fait au Palais des huit Rois de RODRIGUE,
Le vingt & unieme jour du Mois que nous appellons Mai.
Et l'An que le Peuple Chrétien, Succeſſeur de l'Iſraëlite,
Compte être le Mil-ſix-cens-quatre-vingt-treizieme,
Après la venue du Meſſie.
L'An quatrieme du Regne
Des Très-Sages, & Très-Puiſſans Princes,
GUILLAUME ET MARIE,
Les Défenſeurs de la Foi;
Les Reſtaurateurs de la Religion,
Et de la Liberté, que l'Europe voyoit ébranlée.
L'An du Monde qu'aucun vrai Savant
N'aura jamais la témérité de prétendre marquer.

TOI,

PETITE ISLE AIMABLE!

Que je rendrois fameuſe entre les Iſles de l'Orient,
Si mon Pouvoir répondoit à mes Vœux;
Ma bouche te dira de l'abondance du cœur,
Que mon Ame eſt émuë d'un triſte regret.

Lors

Lors que je me voi prêt à quitter ton Air Salutaire;
Ton bon Vin de Palmes; tes excellens Melons;
Tes Solitaires; tes Lamentins;
Tes Côteaux toûjours Verdoyans;
L'Onde pure de tes Ruiſſeaux;
Ton ſécond & riant Soleil;
Et toutes tes innocentes, & rares Délices.
Que dirois-je du précieux Thréſor de ta Liberté?
Tu ne ſeras plus appellée Stérile,
Puiſque tu nous as abondamment nourris de Mets très-exquis;
Et qu'au Jour du Rétabliſſement éternel,
Un nouvel ISAAC qui a été ſemé en corruption dans ta terre,
Y renaîtra en Immortalité, & en Gloire.
O! ISLE TRES DESIRABLE ENTRE LES FILLES DE L'OCEAN!
Que des choſes bonnes & loüables puiſſent être dites de toi!
Qu'un Peuple plus ſage, & plus heureux que nous,
Puiſſe un jour cultiver, avec joye, ton fertile terroir!
Et jouïr, ſans interruption, de toutes tes naturelles Richeſſes!
Que ce Peuple ſe multiplie!
Qu'il proſpere ſans trouble, & ſans alarmes!
Et que nul Succeſſeur au Gouvernement,
Ne ſe diſe jamais Héritier de tes Habitans,
Ni n'en devienne l'Ennemi & le Deſtructeur!
Que jamais Roi, ni Viceroi, ne ſucce ton Sang,
Ni ne ronge tes Os!
Que le Ciel te garde de tout Juge inique!
De tout prétendu Diſtributeur de Juſtice,
Qui préſide ſur le Siege de la Diſcorde, de la Rapine, & de l'Iniquité!
Que le Ciel te garde de l'Orgueil des Grands,
Et de l'Yvreſſe des Enrichis!

Que

Que le Ciel te garde à jamais,
De la pernicieuſe engeance de tout Animal,
Qui, ſans Sageſſe, ſans Vertu, ſans Cœur, & ſans Honneur,
Se prétend glorifier du beau nom de Noble!
Que jamais clameur de Pauvre en détreſſe,
Ne ſoit ouie entre tes Rivages!
Que jamais Ambaſſadeur gueux
Portant ſur ſes Epaules
Le malheureux Train crotté qui ſemble le ſuivre,
Ne faſſe pitié à tes Peuples!
Que jamais, ni méchant Hérétique, ni ſot Orthodoxe,
Ni Religieux Scélerat,
Ne troublent ta Paix!
Que ta Sainte Religion ne dépende jamais
Ni du Sabre, ni de la Coutume!
Que nuls Vendeurs & Acheteurs de Choſes Sacrées
Ne mettent jamais le pied ſur ta Terre!
Que nul orgueilleux Jouvenceau, & inepte Déclamateur,
Ne faſſe jamais retentir chez toi ſes malheureux Diſcours,
Ni ſes Anti-Chrétiennes Satyres,
Sous le Nom de Prédication!
Que jamais mal-habile Copiſte, ni hardi Perroquet,
N'ait la liberté d'entreprendre d'enſeigner ton Peuple!
Que jamais tes ſacrez Sanctuaires,
(Les Palais de la Sainteté du grand Dieu,)
Ne ſoient miſérablement changez.
Ni en Théatres, ni en Boutiques, ni en Cavernes de Brigans!
Que jamais Diſpute de Mot n'engendre parmi tes Enfans,
Ni Schiſme, ni Haine, ni Cruauté!
Que jamais ignorant & ſuperſtitieux Bigot,

Ne

Ne corrompe ni ne deshonore les Loix Divines,
Par ſes Puerilitez, ou par ſes Fables!
Que jamais extravagant Dévot,
N'expoſe la Pieté en riſée!
Ni ne rende les Véritez ſacrées ſuſpectes, ſcandaleuſes, ou ridicules,
A ceux qui manquent de connoiſſance, & de diſcernement!
Que le Ciel te préſerve, juſqu'à la fin des Siécles,
De tout préſomptueux ver de Terre,
Qui ſe vante, audacieuſement, d'expliquer les Myſteres!
Et qui s'érige en Embelliſſeur de Créance, & de Culte,
Selon ſa folle & téméraire Sageſſe!
Que ta République bien policée, ne ſoufre jamais aucun Aſtrologue!
Aucun Apreneur *de Paſſages d'Homere!*
Aucun Eſclave d'Othons rouillez!
Aucun Chercheur de Pierre Philoſophale!
Aucun Poëte Poëtiſant!
Et que nul ne ſoit jamais aſſez ridicule,
Pour prétendre tirer de la Gloire des Sciences vaines,
Ou des autres ſemblables choſes qu'il s'eſt aquiſes,
Et que les Sages ne connoiſſent qu'avec mépris!
Que Tu puiſſes être à jamais garantie
De la pauvre miſérable Secte des Anciennistes,
Race de Singes, ou de Perroquets, & non, d'Animaux raiſonnables!
Que jamais Pédant inſenſé
Ne deſtine, déplorablement, chez toi le bref cours de ſa vie,
(Qui doit être employée aux importans Devoirs)
A ces ſortes d'Etudes qui n'aportent aucun contentement au Cœur;
Et qu'une miſerable Coutume, ſeulement,

Fon-

Fondée ſur un préjugé populaire,
A rendues celébres!
Que jamais Echo de la Multitude
Ne ſoit écouté chez toi que comme un Echo!
Que nul honête Larron, & Meurtrier,
Ne ſe faſſe jamais un obligeant métier
D'attraper ton Argent,
En abrégeant impunément les jours de tes Habitans,
Après les avoir martyriſez dans leur Lit de langueur!
Que jamais Faiſeur de Viſites inutiles,
Ne vienne troubler les bonnes occupations de tes Sages!
Que jamais ni Dragons, ni Alteſſes, ni Moines,
Ni Louvres, ni Cachots,
Ni Repréſailles, ni Complimens,
Ni Eſclavage, ni Mode incommode,
Ni Poudre à poudrer, ni Poudre à Canon,
Ne ſoient des choſes connuës
Dans ta paiſible, raiſonnable, & heureuſe Societé!
Sois à jamais exempte
De Fraude, d'Ambition, d'Avarice!
De Tyrannie!
Et de toute Méchanceté!
Que
La Vérité, la Sageſſe, la Fidelité, l'Innocence,
La Juſtice, la Sûreté, l'Abondance,
Le Bonheur, la Paix, & la Joye,
Rendent à l'envi ton petit Paradis Terreſtre,
Comme une Montre, & un Echantillon
Du PARADIS QUE LES ANGES HABITENT!

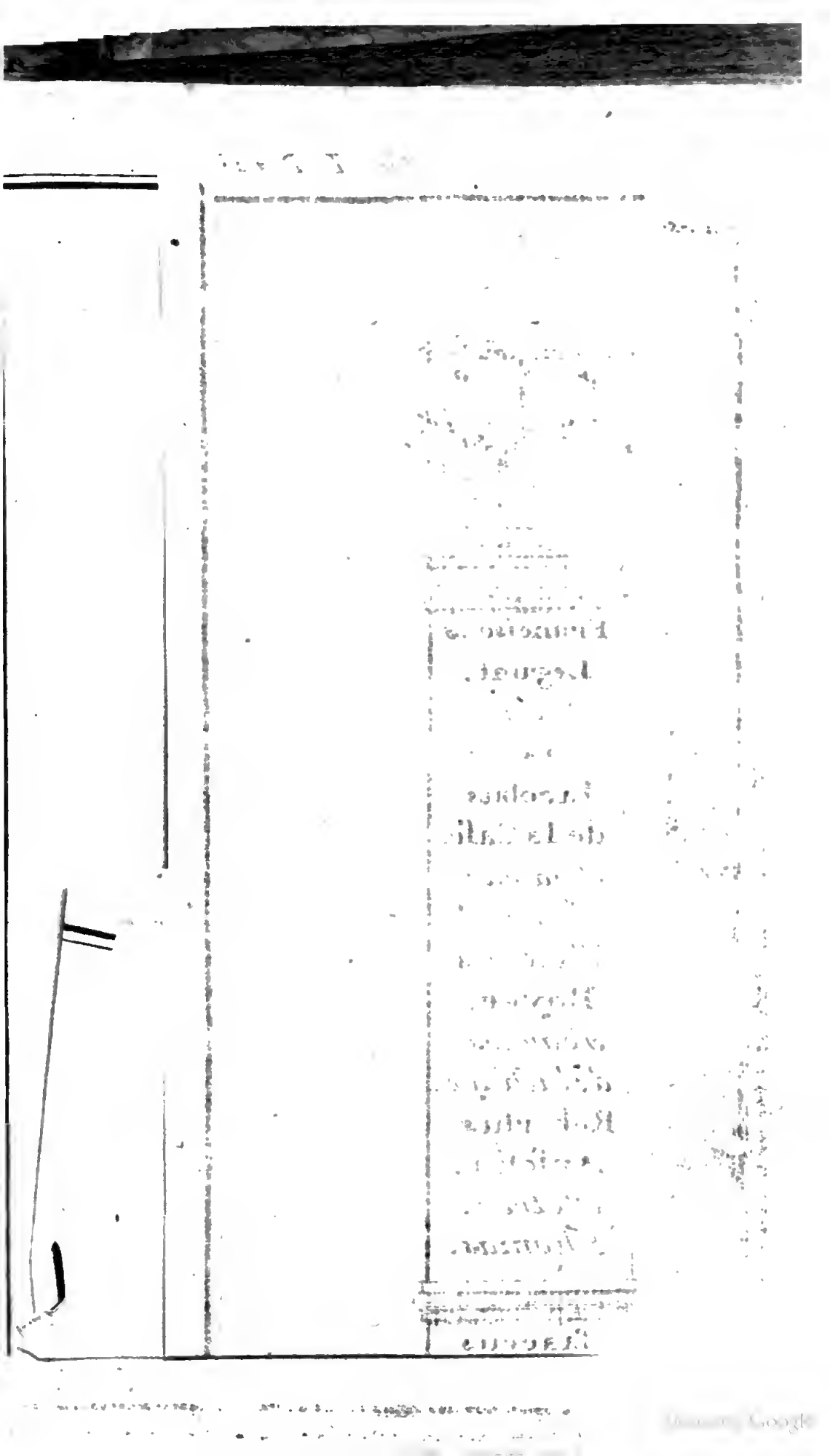
Comme j'achevois d'écrire ces Vœux pour ma chere Iſle, je me ſouvins d'avoir lû, dans l'*Hiſtoire de la Guerre des Vandales*, écrite par *Procope*, que com-

comme cet Auteur étoit en *Afrique*, avec *Belliſſaire*, il trouva, dans une ville de *Numidie*, deux Colonnes de pierre, ſur leſquelles étoit gravée cette Inſcription, en Langage Phénicien; NOUS SOMMES DU NOMBRE DE CEUX QUI S'EN SONT FUIS, DE DEVANT LE GRAND VOLEUR JOSUE'. Je n'avois ni Pierre, ni Marbre, pour faire une choſe ſemblable; mais il me reſtoit un morceau de vélin, qui pouvoit durer autant que le Bronze, s'il étoit conſervé dans cette phiole de verre dont j'ai parlé. Je deſſinai donc une Colonne, le mieux que je pûs, érigeant au deſſus, les Croix, & les Epines de nos Tribulations. D'un côté, j'écrivis nos Noms; & de l'autre, les paroles que voici.

NOUS SOMMES DU NOMBRE
DES
CENTAINES DE MILLIERS
A QUI DES AILES ONT ETE'
DONNE'ES,
POUR
E'CHAPER DES DRAGONS FURIEUX
DU
GRAND LOYOLA.

Mais après y avoir fait réflexion, deux choſes m'obligérent à effacer cette Inſcription. Premierement, il me ſembla que la comparaiſon n'étoit pas fort juſte. Et pour ſeconde raiſon, je penſai que cela pourroit déplaire aux *Jeſuites*, Societé vénérable, un peu équivoque à la vérité, mais à qui mes Compagnons & moi avions de grandes obligations. J'ôtai donc cela, ſans me rendre eſclave de ma premiere penſée: & pour ne la détruire pas abſolument, en briſant la Colonne, je fis ſucceder à l'Inſcription deux vers de *Virgile*, qui repréſentoient aſſez bien nôtre état: on les verra dans la Colonne que je mets ici. Je n'aime guéres le Latin, dans les Livres François; & même, j'ai preſque tout oublié ce que je ſavois de cette Langue; mais il ſeroit difficile de traduire ces vers, ſans en ôter la force & l'agrément.

Fin du Premier Tome.



OS
ATRIA
LSOS
&c.